

ad in sup. Lucida

N^o 218

25

LE THEATRE

ITALIEN

ou

LE RECUEIL

DE

LES SCENES

FRANCOISES

DU

THEATRE ITALIEN

DE

PAR

DE

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

PAR

G4155th

LE THEATRE ITALIEN,

ou

LE RECUEIL

DE TOUTES
LES SCENES

FRANCOISES

Qui ont esté jouées sur le

THEATRE ITALIEN

De l'Hôtel de Bourgogne.

[^{par} Evaristo Gherardo]



207657
13. 12. 26

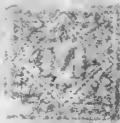
A GENEVE,

Chez JACQUES DENTAND.

M. DC. XCV.



SON ALTESSE
ROYAL
MADAME



ADRESSE

ROYAUME DE FRANCE
PARIS
Chez le Citoyen
L'Imprimeur



A

SON ALTESSE
ROYALE
MADAME.



MADAME,

*Je presente à VÔTRE ALTESSE
ROYALE le recueil des Scenes Fran-
çoises qui ont esté jouées sur le Theatre
Italien, & dont quelques-unes ont été*

a iii

E P I T R E.

l'avantage de Vous divertir, quand Vous avez honoré nos Comediens de vôtre presence. Je sçay bien que quand on verra le grand Nom de Vôtre Altesse Royale à la teste de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatelles : Mais, MADAME, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ay pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ay à Vôtre Altesse Royale qui m'a fait ce que je suis, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner à quelques-unes de ces Scenes détachées, m'engageoit indispensablement à les luy offrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espère qu'on ne regardera pas ce que contient mon Present, & qu'on me

E P I T R E.

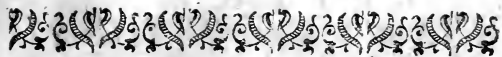
rendra la justice de croire, que si je n'offre que des bagatelles à V^ôtre Altesse Royale, c'est que je n'ay que des bagatelles à luy donner. Que je serois heureux, *MADAME*, si la lecture de quelques unes de ces Scenes pouvoit vous faire le même plaisir que vous avez trouvé dans leur représentation. Je sçay bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force: Mais, *MADAME*, elles ne seront pas toujours exposées à des Juges aussi éclairés que V^ôtre Altesse Royale, & chacun trouvera de quoy s'y divertir à proportion de la délicatesse de son goût. N'attendez pas, *MADAME*, que suivant le stile des Epîtres Dédicatoires, j'aïlle étaler icy ces grandes qualitez qui Vous rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere

E P I T R E.

*est trop hors de ma portée : Je borne
mon ambition à l'honneur de Vous di-
vertir, & je me tiens trop heureux
d'apprendre icy à tout le monde, que
je suis avec un tres-profond respect,*

MADAME,

Le très-humble, tres-obeïssant,
& tres-soûmis serviteur,
EVARISTE CHERARDI.



AVERTISSEMENT.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puisque les Pieces Italiennes ne sçauroient s'imprimer. La raison est, que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur suffit pour jouer une Comedie, d'en avoir vu le sujet un moment avant que d'aller sur le Theatre. Aussi la plus grande beauté de leurs Pieces est inseparable de l'action. Le succès de leurs Comedies dépend absolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrement, selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit, & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en jouant.

C'est cette necessité de jouer sur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureu-

AVERTISSEMENT.

fement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur, & reciter sur le Theatre ce qu'il aura appris : mais il faut tout autre chose pour le Comédien Italien. Qui dit bon Comédien Italien, dit un homme qui a du fond, qui jouë plus d'imagination que de mémoire, qui compose en jouant tout ce qu'il dit, qui sçait seconder celuy avec qui il se trouve sur le Theatre, c'est à dire, qui marie si bien ses actions & ses paroles avec celles de son Camarade, qu'il sçait entrer sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en est pas de même d'un Acteur qui jouë simplement de mémoire : Il n'entre jamais dans la Scene, que pour y debiter au plus viste ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade, il va toujours son chemin, dans une furieuse impatience de le délivrer de son rôle.

AVERTISSEMENT.

On peut dire que ces sortes de Comédiens sont comme des Écoliers qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plutôt ils sont semblables aux Échos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Je compare un Comédien de cette sorte à un bras paralitique, qui quoy que inutile, porte toujours le nom de bras. La seule différence que je me trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comédie c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Comédie, ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus.

Mais je m'écarte furieusement de mon sujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comédien : Il s'agit de parler des Scènes Françoises qui ont esté jouées sur

ADVERTISEMENT.

le Theatre Italien. Ces Scenes font l'Ouvrage de plusieurs Personnes d'esprit & de merite, qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles font comme enchaînées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois, & tout Paris les admire encore quand nous les re-joüons. On y découvre par tout une Satyre fixe & délicate, une connoissance parfaite des mœurs du Siecle; des expressions neuves & détournées de l'enjouement & de l'esprit; en un mot beaucoup de sel & de vivacité.

Il y a long temps qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empressement, & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu se donner la peine d'en faire le Recueil, je me suis chargé de ce soin, avec d'autant plus de plaisir, que si ce Livre est aussi bien reçu que je l'espere, je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray prises.

SCENES



SCENES

FRANCOISES

D'ARLEQUIN

EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE

DE LA FILLE DE CHAMBRE.

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*

PIERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

ON jour, Ma mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & sçavoir si je ne vous serois point agreable.

A

PIERROT.

D'où sortez-vous , ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je fors de chez la femme d'un Partisan, qui est la maitresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay esté avec elle , je l'aye vu aller une seule fois à la garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde-robbe ! Tu te moques , ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vray , Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode !

ARLEQUIN.

Oh oh , je vous estonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves , & que son mary n'a jamais eu le credit de luy faire oster ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire , que son mary , au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la jouë , de peur de deffleurir son teint. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie ?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'est propreté.

PIERROT.

Comment donc as-tu pû te résoudre à quitter une femme si propre ?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'affujeter à blanchir trois grands gars de Commis qui étoient chez nous, & qui sous prétexte de me demander leur linge, venoient toujours bati-foler autour de moy. Vous sçavez. Madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cet heure ces friponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raisons j'en ay voulu sortir.

PIERROT.

N'est-ce point aussi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs interests ?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis ! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moy n'est pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux fornettes, il hantoit peut-estre chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

A ij

PIERROT.

Mais dis-moy, ma bonne, n'as-tu jamais servi des gens de qualité?

ARLEQUIN.

Est-il des gens de plus grande qualité que les Partifans?

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la Cour?

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour?

PIERROT.

J'entends des Comtesses, des Marquises, des Duchesses.

ARLEQUIN.

Oh, si ce n'est que cela, je n'ay jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai servi aussi un Commandeur dont j'estois femme de chambre. C'estoit une bonne condition, celle-là, si elle eust duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur! Voicy bien autre chose.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non, Madame? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raison: Cette fille-là me plaît fort. Dis-moy, ma mie, ne sçais-tu pas blanchir?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coëffe, je blanchis je brode un peu, je fais de la paste pour les mains, je sçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne aussi fort bien les remèdes, enfin je puis me vanter de sçavoir faire aussi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprès & d'une jolie femme comme vous, Madame.

P E R R O T.

Mais ne sçais-tu point aussi... là... faire un peu de pommade pour le visage ?

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe ; & la Comtesse que j'ay servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée, elle estoit vieille de vingt-quatre ans. Je luy ay usé plus de deux cent pots de pommade sur son corps ; & à la fin je luy ay rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penser seulement quinze jours, votre mary ne vous reconnoitroit plus. Vraiment vraiment, j'ay remis sur pied des teints bien plus endiablez que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage, là d'un bout à l'autre. Après cela vous charmerez tout Paris.

P I E R R O T.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon service.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croy raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moy.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin ! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, Madame. C'est que je suis fort delicate. Je mange fort peu ; mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenteray.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Madame ? Quels vilains bras sont-ce là ? Ils sont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant.*

Ah. Ah.

Le Docteur arrive, reconnoist Arlequin: ils se battent, & la scene finit.





S C E N E

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

Est-il sous le ciel une plus mal-heureuse personne ? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur ma table ; & dans le temps que je dispose mon imagination à quelques bouts-rimez , un diable , ouy , Colombine , un diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mesmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'ayent esté donnez par un rival ; plus je tâche à le desabuser, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique , & plus maudit encore celuy qui m'a mis en teste de faire des bouts-rimez ?

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux esprits ? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en avisez un peu tard. Il y a six mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de maison-là faire vos provisions de mots à la mode.

Ma foy je croy que vous estes enforcelée de fadaïzes , & que quelqu'un vous à broüillée avec le bon sens. Si vôtre oncle sçavoit tout ce petit train-là , il vous deffendrait assurément de voir

I S A B E L L E.

Oh doucement, Colombine , la conduite d'Angelique n'est point frelatrée , & sans rien risquer , on peut dire que c'est une fort honneste fille.

C O L O M B I N E.

La grande merveille; laide comme elle est qu'à quarante-six ans elle soit honneste fille ! Ce n'est pas là dessus que je le prens. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle , où deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie , & debitent aux précieuses de nôtre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramassés dans la ville.

I S A B E L L E.

Que tu as l'esprit servante , Colombine & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux !

C O L O M B I N E.

Dites plutoft le langage des gueux : car les carosses des Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple , c'est un homme bien chanceux que les fils de cet Huissier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes , les Sonnets , les

Elegies , & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse ! J'ay bien à faire moy , d'emplir mon coffre de vos sonnettes ? Et où en serois-je si l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs ?

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade ! Tu ne sçais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit , & qu'un madrigal voiture plus de tendresse au cœur , que trente periodes des mieux arangées. Il faut estre des derniers peuples pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je suis tellement engouée de vers , qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'au frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine , qu'un homme est charmant , quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses ! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche ? Quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveau-

tez ingénieuses qui renferment beaucoup de passions dans fort peu de vers! Ah l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la poésie!

COLOMBINE.

Scavez-vous, Mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maisons? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de votre âge employe tout son temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantise érige en Poètes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal?

COLOMBINE.

A moy? rien. C'est que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëte-reaux, qui croient qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous estes fille à épouser un rondeau ou une elegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la nièce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'estre la nièce d'un Medecin, sans que tu me le fasse sentir mal à propos dans tes remontrances? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obscur de la casse & du sené par l'u-

sage du grand monde; & que je me décaffe autant que je puis parmy les gens du premier mérite ? La fille d'un Medecin ? Ah ! que tes expressions sont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantise de ces bagnodiers qui vous infestent l'esprit de leurs pestes de phrases inventées en dépit : du bon sens. Ma foy depuis que Moliere a célébré les Précieuses, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la prise. Voyez la grande presse d'époux qu'il y a autour de vôtre Angelique ! Cependant à vous entendre dire, c'est le plus bel esprit de Paris. Mademoiselle il est bon d'avoir de l'esprit : mais il faut encore autre chose en mariage. Toute servante que je suis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mary ni pour amant : quelle ressource y a-t-il à estre la femme d'un rimailleur ? Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes ? Couvre-t-on une table de Madrigaux ? & paye-t-on un Boucher avec des Sonnets ? Ma foy si j'estois à vôtre place, ie butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon mérite en carosse, & qui

ISABELLE.

Un Financier, ah ! l'horreur !

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. C'a n'est pas tout à fait à vôtre choix , non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation , & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout, bôn , vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte , qui gagnera sa vie quatrïn à quatrïn.

ISABELLE.

Et comment se refoudre à aimer un homme insupportable ?

COLOMBINE.

Que vous estes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplement pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied , on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premières années, vous ferez bonne chere & grand feu;

& puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de votre mary en meubles, en habits, en équipages, en pierrieres, vous vous ferez separer de corps & de biens; on vous rendra votre mariage; & vous vivrez après cela en grosse Madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela des entorses au mariages? & croy-tu que la separation soit une chose si facile?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ses mesures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ses interests: & puis petit à petit on chagrine un mary; on le méprise, on l'insulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pieds au cul. On rend sa plainte. L'homme de Robe fait son devoir. Et voila comme on se donne du repos à coup seur pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précaicé, & je te trouve plus d'entendement qu'on en a d'ordinaire à ton âge.

C O L O M B I N E.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heure au moyen de m'établir , & toute jeune que je suis , je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire, à moins que ce ne fust pour le mariage. Oh ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire , mais

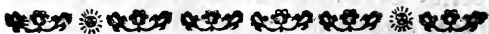
Le Docteur appelle en dedans.

I S A B E L L E.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perduës s'il nous a écoutées.

C O L O M B I N E.

Que vous estes folle ! Est-ce qu'un Médecin entend le François ?



S C E N E

D E L' A P O T I Q U A I R E.

A R L E Q U I N *en Apotiquaire.*

L E D O C T E U R.

A R L E Q U I N. *sortant d'une chaise à porteur, qui en s'ouvrant représente la boutique d'un Apotiquaire.*

Je suis persuadé , Monsieur , qu'une chaise percée dénoteroit mieux un Apo-

tiquaire, qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une Maîtresse, & que l'équipage est un avantageux début pour la noce, je me fais apporter chez vous d'une manière élégante, pour vous présenter des respects accompagnés de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Médecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amène un sujet désespéré, sur lequel tous les simples ne peuvent rien, & dont la cure seule mettra vôtre Faculté en crédit. C'est moy, Monsieur, qui suis le malade & la maladie. C'est moy qui suis gâté jusqu'au fond des moëlles de ce mal affreux qu'on ne guérit qu'avec cérémonie, & dont l'emplâtre est bien souvent plus dangereux que le mal. C'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine. C'est moy qui veut l'épouser. Et c'est moy enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apôseme savoureux, que je prendray avec délices. Le Médecin en aura tout l'honneur, & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point; vous estes Apotiquaire, volontiers?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, grâces au Ciel, en

gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Pais étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle. C'est le nom de vôtre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, sans le procez que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable, Monsieur, de voir la décadence de nos professions ; & j'ose bien vous assurer, que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, Monsieur Cusiffle & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins ! Et la Pharmacie, ne fait-elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades, à quoy aboutiroit

l'employ d'un Medecin ? Car pour tâter le
poux, vous sçavez qu'il n'est point aujour-
d'huy de servantes ny de gardes d'accou-
chées qui ne s'en meslent à vôtre nez dans
toutes les plus grandes maisons de Paris.
Croyez-moy, Monsieur, l'affaire est de
consequence & pour vous & pour nous,
& si nous la perdions, nous n'aurions qu'à
pendre nôtre feringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN

Comme c'est une regle certaine dans la
Grammaire, que la construction est en dé-
route lors que l'adjectif discordé d'avec le
substantif, de mesme aussi la Medecine court
risque d'aller à l'hôpital, quand les Apoti-
quaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venons aux Parfumeurs, Monsieur
Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monsieur, j'y viens. La con-
servation de la beauté ayant esté de tout
temps le principal employ des femmes,
vous avez fort ingenieusement imaginé que
les qualitez benefiques de quelques simples
pourroient beaucoup contribuer à la fraî-
cheur de leur tein. La question estoit
d'appliquer ce remede ; & par un tempe-
rament adroit dont elles nous font redeva-

bles, nous trouvasmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur feringuer de la beauté par derrière. Cependant malgré une profession si bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous meller des visages.

LE DOCTEUR

A qui en ont ces marouffes-là ? Ils prétendent donc aneantir le clistere ?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monsieur, ils battent là tout droit; & si on les laisse faire ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peste de pommade composée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils débitent aux femmes sous prétexte de les embellir. Vous sçavez, Monsieur, qu'une femme ne peut pas toujours estre à quatorze ans; & il n'est rien de si vray que rien ne luy coute quand elle s' imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffes-là les prennent par leur foible, & leur font accroître qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage, dément à coup

feur tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de sa pommade?

LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Messieurs les Parfumeurs, Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement jusqu'à la dernière goutte. Comment diable, une femme doneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade, que deux sols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je suis ravi, Monsieur, de vous voir entrer si chaudement dans les interests de la seringue. Entre nous ; c'est la plus belle-roze de nôtre bonet, & si nous la perdions nous ferions tres mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de bassins ; plus d'Apo-tiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monsieur, c'est une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de son mary, & qui se plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de 93 ans se plaint de vapeurs?

COLOMBINE.

Dame, Monsieur, elle crie misericorde, & demande vôtre baume.

LE DOCTEUR;

Colombine, dis-luy que je descens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy, Monsieur, c'est donc là Colombine; celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah souffrez que je la complimente en cette veüe là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Messieurs Cusifle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusifle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusifle? Ah, ah, le drole de nom!

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez. Monsieur.

ARLEQUIN *après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres pour liquifier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah liquifier des pensées! que l'expression est galante; le joly homme d'Apotiquaire que Monsieur Cusifle!

ARLEQUER.

Ah Madame, vous me seringuez des loüanges qui ne sont duës qu'à vous. Vôtre bouche est un alambic d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielles. Tout le sené & la rubarbe de ma boutique, purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous serez la pilulle purgative, puisque vôtre humeur enjouée est un Orvietan souverain contre les accez melancoliques d'un cœur opillé de vos rares vertus & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusifle, estre un remède si souverain contre la folie de ce train-là vous m'allez faire passer pour un emplastre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille emplastre sera appliquée. Adieu catolicon de mon ame. Adieu belle fleur de pesché. Je vay faire infuser dans la terrine de mon souvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur Cusifle.

ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquie-

tudes. Adieu cher lenitif de mes pensées.

Il se tourne vers le Docteur.

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hemorroïdes ; je vous les guerirois en vingt-quatre heures.



SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, FULARIA, ISABELLE,
& COLOMBINE.

ARLEQUIN.

COMme ainsi soit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les ressorts principaux qui meuvent la teste des femmes, & quelquefois aussi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage, & le mariage produit presque toujours le croissant ; c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire icy bas, pour vous demander Isabelle en mariage ; esperant sous vôtre bon plaisir d'en faire bien-tost une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suite de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans.

Quel bonheur pour un Medecin d'avoir engendré la Sultane de mon Empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre Hauteſſe a bien de la bonté de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſeray-je demander à votre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes ſujets ?

ARLEQUIN.

Mes ſujets ? Ils ſont quaſi ſans défaut, parce qu'il n'y a que l'intereſt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de ſ'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malepeste, fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins, qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, la haut les Medecins tuent aussi le monde? Monsieur, c'est tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y a-t-il de beaux Esprits?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixant- & dix ans que l'on travaille après un Dictionnaire, qui ne sera pas encore achevé de deux siecles.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et dans vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne justice?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laissent-ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelque préfens. Mais à cela prés; tout s'y passe dans l'ordre.

LE DOCTEUR

LE DOCTEUR.

C'est tout comme icy: Seigneur, dans votre Empire, les maris sont-ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en est venuë presque aussitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y résoudre; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et les Usuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des Pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnestes gens fort accommodez, qui prestent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'est tout comme icy. Et les femmes sont-elles heureuses, Seigneur, dans vôtre Empire?

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépense. Les maris n'ont

26 *Scenes Françaises*,
d'autre soin que de faire payer les revenus,
& reparer les maisons.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne se levent qu'après
midy. Elles sont regulierement trois heures
à leur toilette, ensuite elles montent en
carosse, & se font mener à la Comedie,
à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles
vont souper chez quelque ami choisi. Après
le souper on joue, ou l'on court le bal, se-
lon les saisons, & puis sur les quatre ou
cinq heures après minuit, les femmes se
viennent coucher dans un appartement se-
paré de celuy du mari, en telle sorte qu'un
pauvre diable d'homme est quelquefois six
semaines sans rencontrer sa femme dans sa
maison, & vous le voyez courir les ruës à
pied pendant que Madame se sert du ca-
rolle pour ses plaisirs.

TOUS ensemble.

C'est tout comme icy.

*Les Chevaliers du Soleil arrivent, on
finis le combat, ce qui finis la Comedie.*





S C E N E S

FRANCOISES

DU BANQUEROUTIER.

S C E N E

DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ny si grand qui n'ait par fois quelque chose en la teste : mais c'est une honte de vous voir sans sujet lamenter vôtre vie, & lesiner depuis le matin jusqu'au soir sur le plus nécessaire de la maison. Helas ! où est le temps que vous jettiez tout par les fenestres, & qu'il n'estoit mention que de vos bonbances, & de vôtre belle humeur ! Reveniez-vous de la Ville, vous causiez un moment avec moy ; vous me passiez la

main sous le menton : Colombine par-cy, Colombine par là , tantost des rubans, tantost une bague , tantost une évantail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre souvenir. Presentement vous rentreriez cent fois sans dire Dieu te gard. Vous ne degrondez point ; vous estes vilain comme lard jaune , bourru comme un diable. De cinquante valets , vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois carosses chez vous ; & je croy , Dieu me pardonne, que vous retrancheriez jusqu'à vôtre femme , pour en épagner les habits.

PERSILLET *se laissant aller dans un fauteuil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est , Monsieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juste Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? sont-ce des vapeurs ? est-ce la goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

du Banqueroutier.

COLOMBINE.

La colique peut-estre ;

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fièvre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc !

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-vous donc tant avoir

PERSILLET.

Ce que j'ay ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monsieur, je perds patience,

PERSILLET.

J'ay

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux ensemble, Colombine, j'ay une femme ; & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ha, c'est donc là où le bats vous blesse ; Je ne m'étonne pas vrayment si vous avez le visage découffu, & le corps déchargé comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous

point de honte de dire que Madame vous fait enrager , parce qu'elle vit en femme de qualité?

PERSILLET.

Dis plutôt , parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette! hé c'est ce que les gens délicats recherchent presentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'exces. Mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie , repandue dans les manieres d'une femme , la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillé.

COLOMBINE.

Je vous la soutiens belle & bonne ; & si je ne parle qu'après ma mere qui estoit une merveilleuse femme sur ces matieres-là. Dieu veuille avoir son ame ; je luy ay ouï dire cent fois qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre: quand on en met trop dans une sauce , elle est picquante & insupportable ; quand il y en a trop peu , elle est si fade , qu'on n'en scauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit , on mangeroit ses doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en est de mesme d'une femme. Quand elle est coquette aux dépens de son honneur, sy, cela ne vaut pas le diable: quand elle ne l'est point du tout; c'est encore pis, sa vertu semble confonduë avec son temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle se sent & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire; ma foy, Monsieur, c'est quelque chose de bien drole de se voir agacé par le merite d'une jolie femme, Franchement si j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILLET.

Ne serois-tu point de ces maris complaisans, qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes: chaque caresse de leur femme, & qui se ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere : Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépensé vingt-cinq mille francs ; & si là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je sans

me plaindre, dissiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un seul quart d'écu en mariage ;

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous estes, qu'une femme eust fait vôtre fortune.

PERSILLET.

Plait-il ?

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, faites-vous justice. Belle comme est Madame, vous estes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'est-ce à dire ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous cherchez noise, & que si vous continuez à faire comme cela le tempeste, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience jusqu'à un certain point : mais quand on l'irrite, c'est un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne seroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il se faudroit frotter... malepeste on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes sur des testes encore plus fougueuses que la vôtre, mais heureuse-

ment pour vous Madame est sage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veuille !

COLOMBINE.

Comment , Dieu le veuille ? est-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé , hé , hé , on doute toujours le plus tard que l'on peut de ces sortes de choses-là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient fréquemment au logis , & que

COLOMBINE.

Qui ? l'Abbé Goguette ? ha Monsieur , n'en prenez point d'ombrage. Il est sans conséquence , je vous en réponds.

PERSILLET.

La bonne caution !

COLOMBINE.

Cróyez moy , je me connois un peu en gens. Premièrement c'est un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bós Benfices , & qui est bien aise de manger son revenu avec quelque sorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il jouë gros jeu , son train est leste : il a une belle maison , des meubles magnifiques ; & un Cuisinier qui dame le pion au vôtre. Ha , le joly homme d'Abbé que c'est ! Je voudrois que Madame vous eust dit comme il fait bien les choses.

PERSILLET.

Ouf est-ce que ma femme sçait cela ?

COLOMBINE.

Bon , ils ne bougent d'ensemble.

PERSILLET.

Tant pis , garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire ! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'ensemble , c'est avec une infinité d'autres femmes qui font de leurs parties.

PERSILLET.

Diabie ! que ne t'explique-tu ?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé soit amoureux , parce qu'il fait de la dépense ? rien moins que cela. C'est qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien sans l'estime & l'approbation des femmes , il fait de son mieux pour les mettre de son parti. Il les promene , il les regale : aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend , c'est un drole qui s'avancera en fort peu de temps , & qui se va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais , Colombine , crois-tu qu'il ne feroit pas autant de reputation en donnant une partie de son bien aux pauvres ,

qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur ? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône ? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez.

PERSILLET.

Tu m'assure donc que je n'ay rien à craindre de ce costé-là ?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais vient-ça. . . ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée ?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crème de la Cour. O ça, parlons par raisons. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point.

C'est un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à sa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous estes une sotte & une mal apprise de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que nôtre Corps est la pepiniere de la Noblesse; que les enfans de mon fils Persillet seront Gentilshommes comme le Roy; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues Prerogatives dont elle sera chargée. Moy, Bourgeois! voyez, je vous prie, la simplicité & l'impertinence!

COLOMBINE.

Oh, dame, Monsieur, si vous estes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai veu si herisson: vous picquez de tous côtez. Tantost jalousie, tantost avarice, tantost lamentation sur les malheurs du temps; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la vôtre?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées: je n'ay plus que deux cens

mille francs dans mes coffres, & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donneray bien-tost du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent : ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs-là ?

PERSILLET.

Hô, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, Monsieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois. . . .

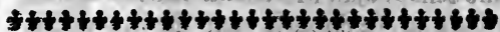
PERSILLET.

Vanecrains rien. . . . Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme. . . .

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, Monsieur, regardez-moy bien. Il fant assurément que

j'aye esté faite quelque part en secret: car
j'en suis trop amie.



S C E N E

DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom
de Perfillet, tout chargé de rubans rouges.*

COLOMBINE *en veuve de qualité.*

COLOMBINE.

HA ! quartier, Monsieur Perfillet, qua-
tier. Hé, le moyen de tenir, contre
tant de feu ? l'amour en personne ne seroit
pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la sotte chose que d'avoir
du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart
d'heure l'honneur de vous voir, pour me
faire un paiement de cinquante mille
francs !

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaiterois qu'ils vous
eussent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échappé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voila les fleurettes des gens d'affaires. Hé bon Dieu ! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur ? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas. . . .

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez-vous, je pretends estre de vos amis; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE à part.

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet*) Ha, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses?

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres, plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy j'aime à donner, & je croirois traiter une femme de qualité en Grisette, si je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monfieur Perfillet, où prenez-vous tant d'esprit ? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy supportable.

COLOMBINE.

Ah, Monfieur, ne vous retranchez point sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je serois un peu jalouse, si je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour : Mais se peut-on fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à des cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous estes simple ! Est-ce la beauté qui attache ? A cela près, Madame, vous pouvez m'aimer en toute seureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déjà que trop de penchant. Mais vous sçavez, Monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduez, & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne : on fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devoit retenir. Un homme n'a pas plutost touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son merite auprès d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy

je vous l'avouë , je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy , cela est bon à des Escrocs , qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience ; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debuffent. Hors cela nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une persévérance éternelle ?

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rhétorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah , l'aimable caractère !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez , s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, grâces au Ciel dans mes coffres.

COLOMBINE à part.

J'y vay faire une bonne brèche. (*prenant un air sérieux*) Vous me croyez, Monsieur l'ame bien interressée; sçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur , & que je vous seray

plus redevable d'un sentiment de tendresses
que de vingt bourses pleines d'or. (*à part*)
Je mens pourtant bien serré.

ARLEQUIN *prenant la main de*
Colombine.

Ha, Madame, comment reconnoître des
choses qui vont si droit au cœur ?

LA VERDURE. *Laquais entre, &*
parle à l'oreille de Colombine.

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'est pas possible! je m'en vais dans un
moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame; je remarque du
trouble dans vôtre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprete de mon cœur;
je serois plus tranquille, si j'étois moins sen-
sible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois-je en croire mes
oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à*
Colombine, mais d'un air plus effaré.

Madame ils font un bruit de diable, &
veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous estes trop in-

quiete. Parbleu je sçauray ce que c'est:

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce sont des bagatelles de menage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, &

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT & *les deux Recors entrant brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans votre antichambre, pendant que vous babillez teste à teste avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle insulte à une femme de ma qualité. . . . Coquins, si mon frere estoit icy, vous ne descendriez que par la fenêtre:

LE SERGENT. Ho, c'est par la fenêtre que vous dites. (*en se retournant vers les deux Recors*) Messieurs, faisons notre charge (*Il écrit & dicte*) Delà nous nous sommes transportez dans une grande chambre dorée. . . .

ARLEQUIN.

Messieurs , avant que de passer outre , encore faut-il sçavoir les causes de la saisie ?

COLOMBINE.

Ah , Monsieur Perfillet , voir détendre ma chambre pour une somme que je ne doit point ?

ARLEQUIN.

Diable , ce seroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivain & dictant.*

Plus , un grand miroir à bordure d'argent , & deux paires de chenets du mesme métal , du mesme métal.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la persecution qu'on me fait. Le pere de feu Monsieur Kerbadec mon mary avoit presté soixante mille francs à un de nos voisins Retenez-bien soixante mille francs ; car c'est sur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable , la somme est forte.

COLOMBINE.

Ho, mon mary estoit furieusement riche Il est arrivé depuis ce temps-là qu'un de ses oncles en mourant luy a laissé beaucoup de bien , & raisonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il se seroit bien passé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mary a toujours fait grande dépense, & pris à credit par tout où il en a pû trouver: car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites vous?

COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & si il n'y a guere que quinze ans que leurs parties sont arrestées.

ARLEQUIN.

Hé . fy, Monsieur l'Huissier: Voilà une surprise qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrest de defense, parce que le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me titer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrest ne sera signifié que demain, par malice on me fait

aujourd'huy l'insulte dont vous estes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane ! (*se tournant vers l'Huissier*) Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amènent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'exécution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy ?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable. . . .

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez trop honnestement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voila trois Louis d'or sans consequence. Prestez-moy votre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous moquer de moy, Monsieur Perfilllet, que vous me faites la confusion de. . .

Scenes Françaises.

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle !

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrest, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT à *Colombine.*

Vous voyez bien , Madame, que j'ay surpercedé à la confideration de Monsieur. (*se tournant vers Arlequin*) Au sortir de ceans , Monsieur , irez-vous tout droit à votre logis ?

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous-en toujours devant. (*se tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je suis au desespoir ma belle Dame , du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah , Monsieur Persillet, ne m'en parlez point. Votre generosité me donne mille fois plus d'ennuy , que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé , sy , Madame, sy . . . cela ne vaut pas la peine d'y songer.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir agir que par reconnoissance? Maudite faisie! falloit-il m'ôter le plaisir d'une tédresse desintereffée! Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

La belle fierte d'ame ; Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens !

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy . Monsieur Perfillet, d'avoir accepté si volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Jemourrois de douleur si je n'estois seure de vous rendre bientôt vôtre argent. (*le regardant d'un air languissant*) encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'estime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*se jettant à ses pieds*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame Et que sans un prompt secours

MEZZETIN *se disant frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma sœur !

COLOMBINE *courant devant son frere pour l'arrester.*

Mon frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, où je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage ? (*se retournant vers Persillet*) Il faut luy dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela estant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser ! J'en ay déjà trop d'une. Ah Ciel ! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démêleray bien la fusée, (*à son frere*) mais encore mon frere, faut-il bien donner le temps de dresser un contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN *après qu'il est sorty.*

Diabre, que les Bretons ont la teste chaude !

COLOMBINE.

Oh pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en teste. Vous ver-

rez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN

Ho, qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voila heureusement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens pistoles, que vous me ferez le plaisir de luy offrir. Diable, il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne sçavent guere souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin! Quoy combler toute ma famille de bontez! (*faisant feinte de rendre le diamant & la lettre.*) Non, je ne sçauois m'y résoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma sœur, voicy le Notaire qui arrive, Convenez de vos faits avec Monsieur: car le Contract signé, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon frere, vous estes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moy, d'être considerée d'un homme de merite?

ARLEQUIN.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Ne suis-je pas maîtresse de mes actions
& de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais , Monsieur , estoit
à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne suis pas , ce me semble , encore si
déchirée ; & un homme de qualité peut
soupirer à mes genoux , sans que vous y
trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous estes un étourdy , mon frere , de ne
pas mieux reconnoître l'honneur que
Monsieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins
& de l'embarras où vous estes pour avoir
perdu vôtre argent ; Monsieur , le plus
obligeamment du monde m'a mis , malgré
moy , une bague & une lettre de change
entre les mains , dont il vous prie de vous
servir.

MEZZETIN.

Mais , ma sœur , si c'est une recherche

legitime , vous ne trouverez aucune résistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire , Monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez , recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'estre de vos amis. Afin que vous l'entendiez , je ne pretends entrer dans vôtre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere , encore si vous marquez un peu de chagrin de vous estre emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy , j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous estes trop genereux , Monsieur.
Mezzetin s'en va.

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une delicatessè sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vinst à sa connoissance, il luy passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous estiez un homme perdu si je n'eusse tourné vôtre visite du côté du mariage:

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ! Ma belle , votre cœur ne m'accordera-t'il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flatter

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Perfillet. Que deviendrons-nous si mon frere alloit rentrer ?

ARLEQUIN.

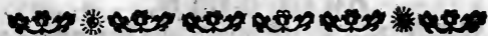
Adieu donc , veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avouer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.



S C E N E
DU N O T A I R E.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET
COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Est un nommé Monsieur de la Res-
source.

PERSILLET.

Monsieur ?

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, Notaire, qui
demande à vous parler.

PERSILLET.

Est-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monsieur, voilà mon cousin le Notaire,
qui vous vient offrir ses services.

PERSILLET *en l'embrassant.*

Ah, mon cher Monsieur, soyez le bien
venu.

ARLEQUIN.

Ma cousine, Monsieur, m'ayant fait dire
que mon petit ministere vous pouvoit estre

utile , je viens vous en marquer ma joye , & vous prier de compter sur moy , comme sur un homme plein d'expediens & de facilité pour toutes sortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monfieur , mon cousin n'est pas le plus vieux de tous les Notaires : mais je puis dire que c'est celuy qui gouverne les meilleures bourses ; & en fait de Notaires , je pense que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage , *(elle luy passe la main sous le menton .*

ARLEQUIN.

Que tu és follette , cousine ! *(vers Persillet)* Monfieur , en estes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez , je vous prie ! est-ce que je suis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant ; ma femme en est tres-satisfaite. Elle a parfois ses petites humeurs : mais la jeunesse , comme vous sçavez

COLOMBINE.

Hé non , c'est que la vieilleffe n'a pas les fiennes ! Mon Dieu , Monfieur , ne parlons point de nos humeurs ; il en est encore de plus insupportables que la mienne. Je m'en vais , voilà Madame qui m'appelle. Adieu

mon cher cousin. (*en s'en allant, bas à Arlequin*) Faites un peu là vôtre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monsieur, que pouvons-nous faire pour vos interests ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteuils Qui que ce soit qui me demande, que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle*) Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort.*) Monsieur de la Ressource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce fauteuil auprès de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là, Monsieur, assurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*il se met dans le fauteuil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay, Monsieur, si j'ay l'honneur d'être connu de vous !

ARLEQUIN.

Est-il quelqu'un dans le monde qui puisse ignorer le nom, la qualité, le mérite & la fortune de Monsieur Persillet ? Toute la terre convient que vous estes en mesme temps le plus honneste & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on est né quelque chose, on ne se dément guere.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monsieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monsieur, la vie est courte ; & un homme qui a plusieurs enfans à pourvoir, n'est pas seur de les établir avant sa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Pour sortir de ce monde avec quelque sorte de satisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en jouë. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres-bien, Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires là avec honneur. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur, voicy l'endroit à peu près où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que

vous prétendez sortir d'affaires avec honneur : est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous on ne sçau-
roit parler trop précisément.

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon. (*se tournant vers Arlequin*) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi prétends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous estes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs ?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous estes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit-on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un million ? Hé sy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel, jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur; & depuis

que je suis en charge, je ne croy pas qu'on me puisse reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoissance que le tiers des sommes que j'ay fait prêter; & si, quand ce sont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme!

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'est que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, si bon ne leur semble.

PERSILLET.

Malepeste, c'est bien quelque chose.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je suis d'un bon usé & d'un bon commerce. Je puis me dire sans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume; & dans ma profession je suis sans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monsieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monsieur, c'est de sçavoir à point nommé vieillir un hipoteque, corriger un testament, amaigrir

une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; & par-dessus cela avoir toujours de reserve plusieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

PERSILLET à part.

Voilà justement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arangez vos talens, je vous croy sans flatterie un des Notaires de Paris le mieux assorty.

ARLEQUIN.

Un peu de resolution & d'habitude m'ont mis dans la passe où je suis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme ? Ce seroit un beau secret.

ARLEQUIN.

Il est infallible. C'est ce qu'on appelle l'emetique des gens ruinez. Par exemple, si vous estiez en cet estat-là, le Ciel vous en preserve.

PERSILLET à part.

J'en suis plus prés qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le milion que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un Duché, & établir vôtre fils. Dans le credit où vous estes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les

dupes de Paris: car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut estre dans cette odeur de fortune & d'opulence.

P E R S I L L E T.

Il ne faut donc pas attendre à l'extremité.

A R L E Q U I N.

Nenny, diable, nenny. Dès que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire; & puis un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre Portier de dire à tout le monde qu'on ne sçait où vous estes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur deû. A cela mot, point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent; ils se tourmentent. A la fin, désolé de vôtre absence, & ne sçachant sur quoy se venger, ils font dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Ho, quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pour-parler: On écoute, on negocie; & enfin après un bon contract bien & deuëment homologué, vous revenez sur l'eau avec

sept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence, une seule fois en sa vie ; n'est-il pas pour jamais au-dessus de ses affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, si j'en avois un.

P E R S I L L E T.

Ah, Monsieur de la Ressource, que vous estes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adressé un homme de vôtre probité & de vôtre expérience :

A R L E Q U I N.

Comment, Monsieur, mon discours vous auroit-il émeu ?

P E R S I L L E T.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement persuadé, que je croy qu'un bon pere de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfans. Il n'y a point à cela de milieu. Allons, touchez-là. Il est trop juste de vous donner le tiers des sommes que vous me ferez prêter.

A R L E Q U I N.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

P E R S I L L E T.

Monsieur de la Ressource, le secret au moins, je vous en prie.

A R L E Q U I N.

Il ne nous faut pas recommander cela.

Jouez seulement bien vôtre rôle; & quand je vous enverray quelque-une de mes bonnes bourses, ne marquez aucun besoin d'argent; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moy.

P E R S I L L E T.

Laissez-moy faire.

A R L E Q U I N.

Dans six semaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne sont quasi que la mesme chose.

P E R S I L L E T.

Dieu vous en veuille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon: mais ma foy il faut luy remettre l'honneur sur la teste, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres. . . . Ha le bel esprit! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais*) Hé fy, Monsieur de la Ressource, vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là? Ce n'est qu'un laquais.

A R L E Q U I N.

C'est pour cela que je prends mes mesures de loin. On ne sçait pas ce que ces Messieurs-là peuvent devenir un jour.





S C E N E

DE LA TOILETTE.

ISABELLE à la Toilette. COLOMBINE la coëffant.

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'est un tres-grand malheur que nôtre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça , avec vos pestes de morales, vous voila Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous ? Vôtre pere est un Cresus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit sortes de maître vous sifflent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais après vôtre queuë Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre.

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me promettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos montans & vos descendans ! Vous estes fille de vôtre pere, une fois ; il faut vous en te-

mir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me desole, Colombine... Ah, si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me sens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princesse, mon visage ne dément point mes sentimens, il n'y a que ce maudit nom de Perfillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous ; c'est le moyen de changer de nom à coup seur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te mocque de moy, Colombine
Religieuse avec le bien que j'ay ! A te dire le vray, si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaitter

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple.

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

COLOMBINE.

On vous en devoit de reste.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité

pour l'homme, & que s'il en falloit venir là, la seule bien-seance du monde m'y entraîneroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, n'avez-vous déferez-vous jamais de vos jargons de précieuses ? quand vous en viendrez là, vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure . . . More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des faillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drolle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier O çà
prenez-vous bien sur vos gardes. Je vous
vais ma foy pousser des fleurettes aussi
blanches

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme,
aurois esté un dangereux pendart . . . Al-
lons, allons morbleu des airs de conquête.
More, ferme la porte de l'anti-chambre, de
peur qu'on ne me vienne interrompre dans
mes plaisirs. (*elle sort un moment après
pour prendre une perruque d'homme.*)

ISABELLE *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y
ait une aussi folâtre creature. Après tout,
elle a raison de ne point prendre de cha-
grin. C'est un poison pour ceux qui s'y
abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'est ma foy pas sans peine, Made-
moiselle, qu'on parvient à vôtre apparte-
ment.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chauf-
ses frôcées, on le prendroit pour un Suisse..
Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied
de la lettre, que je suis à vôtre porte, & que

ce maroufle là n'auroit point ouvert, si je ne m'estois avisé de dire que j'estois de vos parens ?

ISABELLE.

C'est à dire, Chevalier, que vous avez cocqué toute l'apresdinée, & que les heures à ma porte sont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous ments A propos vous ay-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous sommes tellement dissipez, que tres-souvent il faut qu'on nous devine Vous avez pourtant d'assez bons petits airs; & je vous trouve d'un fleury qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne suis point aujourd'huy une personne. Tous mes airs sont déconcertez: voilà deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'ô appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie après une si grande déroutte de santé, & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup. Mademoiselle, vous

vous mocquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de santé qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'est que votre maladie ne soit au cœur. Aimable comme vous estes, il n'est pas possible que vous n'ayez quelque passion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot; A moy de la passion?

COLOMBINE.

Ecoutez, si cela est, cachez moy si bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent si

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous estes jaloux!

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là. . . . Ma belle, me ferez-vous soupirer encore long-temps?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette visite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelque-fois? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle grossiereté! du tabac à des femmes?

COLOMBINE

C'est pour vous montrer que je n'ay point

de reserve avec vous. Quand vous donneray-je à souper chez Lamy?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaist, Lamy n'est point un Cabaret; c'est un Traiteur de consequence. J'en mene tous les jours chez luy d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plutost qu'il est des hommes assez sots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle presentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; Comme ils se croient de tout, ils ne se défient de rien: cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris?

COLOMBINE.

C'est que la pluspart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toujours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je n'ay

n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy baisant la main.*

Ha, ma belle, qu'il me seroit doux d'é-mouvoir vôtre tendresse, & d'estre l'objet de vos premiers feux !

I S A B E L L E.

Le sentez-vous comme vous le dites ?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte si je ne donnois ma vie pour estre aimé de vous.

I S A B E L L E.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'est la mode de la Cour ; & après tout je la crois la meilleure Ne m'amusez point.

I S A B E L L E.

Vous voulez donc sçavoir à quoy vous en tenir ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas soupirer comme un Courtant de boutique : mais je prétends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour, & qui ne le persuadent point . . . Ma chere, puisque mon cœur est plein de tout ce que vous valez

I S A B E L L E.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon mérite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baissant la main.*

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par la que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire*) Un soupir, c'est déjà quelque chose. (*se jettant à ses pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement. Joignez aux promesses des yeux l'assurance de la voix. (*en se passionnant*) Un mot, ma chere, un seul mot de vôtre belle bouche

ISABELLE *en se retournant amoureuxsement.*

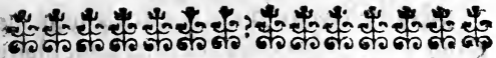
Ah fy donc, Colombine: quel dommage que tu ne sois point garçon!

COLOMBINE *se relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit, que vous n'estiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'estois homme.

On frappe à la porte, & la Scene finit.





S C E N E S

FRANCOISES

DE COLOMBINE AVOCAT,
POUR ET CONTRE.

S C E N E

DU MARQUIS DE SBROUFADEL;
ARLEQUIN *en Marquis*. ISABELLE.

ISABELLE.

AH Marquis! quel relâchement de vi-
site! Ha pour cela on aime bien peu,
quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela
s'est fait. Ce qui est de vray, c'est qu'on
m'a trouvé à redire à la Cour. Vous sçavez
que sur ce pied-là, on prend le party de
faire atteler six barbes à une chaise; & on
se rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que pensez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est un étrange terrain. Un fat y avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels sont défendus, j'ay bien des heures de reste.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cens toises de large, pour faire le Carouzel à l'abry du soleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toises de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'est qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos, on a créé une Charge en ma faveur ; & une Charge d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous. j'ay toujours cru que la Cour feroit quelque chose pour moy. Ce n'est mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce pais-là : il y faut de cela. (*Il se touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'avise gueres d'écrire à ses amis, ce que la Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, qu'elle est cette Charge ?

ARLEQUIN

Ho, pout le coup, vous ne serez pas une simple Marquise ; & sur ce pied-là vous irez du pair avec

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez le sçavoir ; on me donne la Charge de Colonel general du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge. C'est moy qui picque tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cela

on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à bout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiselle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois sans nombre que je ne reçois point de visites quand Monsieur le Marquis est ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, vous me gonflez d'honneur. Quelle preference !

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas une visite, Mademoiselle : c'est une Fille de Chambre qui demande à vous servir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce sera certe jeune enfant que la Comtesse de Megret veut mettre à mon service. Qu'on la fasse entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laisser faire vôtre marché en repos ; *il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arrestant.*

Non pas, s'il vous plaist ; je pretends bien que vous m'aidiez à sortir d'intrigue.

COLOMBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voila un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprès d'une Demoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pu dire, Mademoiselle, que j'ay combattu long-temps contre la honte d'entrer en condition; & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Celuy du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous estes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy? je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que

vous me commanderez , Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous , Monsieur le Marquis ?

A R L E Q U I N.

Hé , elle paroist avoir assez bonne volonté. (*bas à Isabelle*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point là vôtre fait : ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amufette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hostel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

C O L O M B I N E *à part.*

Lâche coquin !

A R L E Q U I N *à Isabelle.*

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte : Vous en ferez mille fois mieux servie. (*se tournant vers Colombine*) Je luy parle en vôtre faveur.

C O L O M B I N E.

Les gens de qualité sont toujours obligens. (*à part*) Le maraut !

I S A B E L L E.

Vous avez beau dire : Cette fille-là est tout à fait à mon gré , & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. Elle s'en va ; & quand elle a fait trois ou quatre pas , elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine , & dit : Marquis , pendant mon absence au moins ,

n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse ! mon cœur peut-il estre sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veüe ? (*à Colombine après qu'Isabelle est partie.*) Veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peste de maisoncy ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extremité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle ! Vien-t-en demeurer chez moy : tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas de mes adoreurs ? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier !

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma mie. Aussi tost que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre. Je te donne un petit laquais, & je t'habille il faut sçavoir. Va, va ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuvroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'estant prise d'amitié pour un nommé ar--Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle beste est-ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'est un maroufle, un cancre, un miserable qui devroit baiser les pas par où elle a passé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques ?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monsieur : il n'y a point là de plaisanterie. Ce coquin-là malgré ses sermens & ses promesses a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

COLOMBINE.

Il est si bien possible , que la pauvre Colombine en est morte de douleur. Voyez après cela si on peut se fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement , il y a de grands scelerats dans le monde. Mais est-elle bien morte aussi ?

COLOMBINE.

Il n'est que trop vrai.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoutez. Dans cette histoire-là , il y a du pour & du contre , ouy. Tout ce que je puis vous dire , c'est qu'un homme est un fat , quand il ne prefere pas son bien à son plaisir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de se pourvoir ailleurs. En amour comme en autre chose , les volontez sont libres.

COLOMBINE *se faisant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'aurai negli occhi se non m'ài nel cuore.





S C E N E
DU DOCTEUR.

COLOMBINE. *en Docteur.* ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain . . .

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet ; & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *contrarium in objecto*.

ARLEQUIN.

Diable ! voicy un bel esprit, tout à fait. Ne sçauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse : Première sottise. La seconde. plus sottise encore que la

premiere, est l'irreverence contre ma capacite. Ne scauriez-vous me dire ? Quel soufflet à un homme de lettre ! Comme s'il m'étoit permis , à moy d'ignorer quelque chose ! à moy qui suis le mignon des Muses, le favory de la Grammaire , le rival d'Aristote ! à moy l'Epitome ! à moy l'Encyclopedie ! à moy enfin le Microcosme de toutes les Sciences !

ARLEQUIN.

N'est-ce point là quelque Porc-epic de l'Université ? Faites-moy la grace de me dire si vous estes Docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'estois que Docteur , je ne serois pas grand' chose. Docteur , à proprement parler , n'est qu'un mot de parade, ou une belle enseigne à un méchant cabaret. Ce n'est point le nom de Docteur , qui fait les gens doctes : mais il marque seulement qu'on le devoit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire est une espece de mactreuse , qui paroît chair , & qui n'est que poisson.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cause de leur fourrure peut-estre ?

Quelle chienne de comparaison !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appel-
lons le gouffre de l'esprit, & le magasin du
bon sens. Ce grand homme pretend que
pour juger sainement d'un lapin, il faut que
le nez en decide. Quand il sent le genest &
le serpolet, il est de vraye garenne : quand
il ne sent que le chou, c'est un clapié. *A
pari* Quand on porte un Docteur au nez de
la raison, s'il a le fumet des belles lettres,
c'est un vray Docteur : mais quand il ne
sent que l'école & l'argument, il ne passe
parmy nous que pour un clapié. Voyons ce
qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme vous estes un Docteur
de vraye garenne, je vous prie de me donner
vôtre avis sur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature est vôtre affaire ? Est-
elle de Fait ? est-elle de Droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouvantable af-
faire ;

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais esté marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil.

L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté,
jugulator libertatis

ARLEQUIN.

Mais

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en estre effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible: *undique angustia*. S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice; & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée: *non propter opus, sed propter opes*.

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quelle aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interest!

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré?

COLOMBINE.

Comment s'asseurer dans un naufrage perpetuel? *Iuxta serpentem nemo somnos securus cupit*. Quel antidote contre la fureur des femmes? Quel remede contre leur

vengeance qui s'instale sans misericorde sur la teste des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre, on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y seroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoy que vous vouliez absolument faire une sottise, c'est à moy à châtier par mes conseils une resolution si temeraire, & à éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque. La fille que je prends, n'est jamais sortie de dessous l'aile du pere & de la mere : elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience, est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage : mais elle n'est pas plustost mariée, qu'elle se dédommage de la severité de sa famille ; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit cundo.* C'est un filet à sa source, & un torrent dans son progrès.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui

me persecute , & qui

COLOMBINE.

Oh , s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur , & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez : mais s'il s'en agit , ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'isabelle que j'aime & que je veux épouser , il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'est de cela que je vous deffends de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime , & que je n'épouseray jamais.

COLOMBINE.

Oh là-dessus parlez tout à vôtre aise.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel , à la fin on nous écouterà.

COLOMBINE.

Dites-moy , je vous prie , cette Colombine, est-ce une des deux femmes que vous avez épousées ?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preserve. C'est une crea-

ture que j'ay aimée à la verité : mais dès qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus

C O L O M B I N E.

Dés ce moment-là , vous n'en avez plus voulu ?

A R L E Q U I N.

En ma place, Monsieur le Docteur , en auriez-vous fait moins. Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie, Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & & le plaissant ne balance guere.

C O L O M B I N E.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour estre vôtre femme ?

A R L E Q U I N.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du mariage, c'est l'argent, & une riche laide en efface toujours une belle.

C O L O M B I N E.

Il est vray : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine , que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere. nube pari*. Or si vous me demandez mon conseil , il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous estiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vrayement ouy, Monsieur, un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'affomme.

Colombine se découvre, Arlequin tout épouvanté s'enfuit.



PLAIDOYE

LE JUGE. *Plusieurs Conseillers.*

ARLEQUIN *sur la sellette.*

COLOMBINE *dans ses habits plaidant sa cause.*

COLOMBINE.

Messieurs, l'artifice dont se servent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitez si suspectes, qu'un homme semble courir à sa perte, quand il songe à se marier. Autrefois on se laissoit charmer sur l'espoir d'un amour sincere: aujourd'huy on se contente d'un peu de grimace interessée. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des ménages: presentement l'opulence en fait tout le bon-heur; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime son mary, c'est parce que son mary ne contre-

dit ny sa dépense ny sa conduite. Ce debut, Messieurs paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devoit excuser les défauts de son sexe : Mais la mauvaise foy des femmes en general étouffe tellement la sincérité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

I S A B E L L E.

Voilà de méchante prose.

C O L O M B I N E.

Je me trouve, Messieurs, dans le petit nombre des filles, qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs passions : Et de tous mes chagrins le plus cuisant, & si je l'ose dire, le plus honteux, est d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ses sermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miserable : mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de noblesse, fantôme de qualité ; Colombine sans bien & sans fortune, n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise ? Tu sçais, Maraut, que je suis bien vouluë de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t-il

d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances ? Si l'employ te déplaist, ne pouvons-nous pas donner à jouër à la Bassette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'abandonne, malheureux, malgré tes sermens, malgré tes soupirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quitte, infame, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnist. Ingrat, suis-je moins aimable; & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ; Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE s'évanoïit : on l'emmene ; les Juges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à estre pendu. Arlequin se desesperé, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.

COLOMBINE en habit d'Avocat, qui défend la cause d'Arlequin contre elle-mesme.

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inaudita alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échappera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toujours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obéissantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du mérite & de la qualité du sieur Marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince!

ARLEQUIN.

Cela est vray: il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui

soutient par sa dépense l'éclat & la dignité de son rang.

ARLEQUIN.

Il a raison. J'ay toujours aimé la dépense.

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez-vous avilir la noblesse, en ordonnant une alliance si disproportionnée ?

ARLEQUIN.

Fy, c'est se mocquer.

COLOMBINE.

Si le mérite & la qualité de celuy pour qui je parle, n'avoient pas porté son nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Messieurs, qu'il est impossible de le voir sans l'aimer. Que sa présence donne du plaisir, que ses manieres sont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joye est tellement attachée à son humeur & à son caractère, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de sa qualité n'a porté la magnificence si loin. Il change quelquefois de dix habits en un apresdîné : tout le monde est bien venu chez luy, il vit sans façon, on l'aborde sans peine ; & on le verroit toujours pour rien, si son Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualitez de son maître.

ARLEQUIN:

Ah le bon Peintre!

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette consequence , pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

ARLEQUIN.

Fy , il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sçait-t-on pas que ces sortes de creatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait, agir d'abord la blancheur du tein , le vermeil des levres , la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente picqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance , on rend des soins , on marque de l'empressement; & puis quand les conversations sont un peu plus familières, on glisse le mot d'amour. La maîtresse s'en offense : l'amant repare cela par des sermens , par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît toute appréhendé de la mauvaise foy des hommes. Un novice là-dessus se rechauffe , entasse sermens

sermens sur sermens , trouve l'éternité trop courte pour mesurer sa passion ; & après un fatras de mots qui justifient plus d'égarement que d'amour , il vomit des protestations de fidélité , de soumission , de persévérance , qui ne doivent finir qu'avec sa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable ! il sçait tout ce tracasslà par cœur !

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur , plus ces sortes de poulettes font les scrupuleuses , se défiant toujours , à ce qu'elles disent , de leur naissance & de leur mérite , & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modestie acheve de gêner un pauvre amoureux , qui joint le témoignage de la main aux assurances de la voix. On écrit ; on fait réponse. On demande : Marquis , m'aimez-vous ? Ah de tout mon cœur , ma chere. Mais , mon Dieu , vous me dites cela d'un ton si general ; & je remarque dans vos lettres une secheresse qui cautionne mal toute vôtre ardeur. Pour lors le Marquis picqué au jeu, marchande à quel-

que Poëte un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance , on produira en justice ces sortes de bagatelles , comme des promesses serieuses dont on demandera l'execution ? Il n'y a point d'hommes en France qui n'eust plus de tiente femmes , s'il estoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voila-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Greve !

COLOMBINE

Ah , Messieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtast la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procès est un stratagême dont se servent les filles qui veulent un mary , ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'estoient pas contrefaires , ne seroit-t-elle pas restée à vôtre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu , si elle ose paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas , s'il vous plaist. Que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de

me faire pendre , elle reviendrait de cent lieues.

LE JUGE.

Quoy , cette pleureuse a pris la fuite ? Il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

COLOMBINE.

Ne savez-vous pas de quoy les femmes sont capables quand il s'agit de se vanger ?

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celui de Colombine . nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadel , sauf à le reprendre quand le cas y écherra.

ARLEQUIN.

Ah , le joly homme d'Avocat ! Je voudrais qu'il fust femme : je l'épouserois pour m'avoir sauvé la vie.

COLOMBINE.

Mon sieur le Marquis, vous vous en dédiriez ?

ARLEQUIN.

Non , le diable m'emporte. Ce seroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il seroit difficile qu'un Avocat devinst

100 *Scenes Françoises de l'Avocat, &c.*
fille. Mais si vous vouliez épouser ma sœur
je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle
est en fille ce que je suis en garçon. Mon-
sieur le Marquis cela vous accommoder-
oit-il ?

*Arlequin y consent, Colombine se découvre,
Arlequin la reconnoist, l'épouse, & la
Comedie finit.*





S C E N E S

F R A N C O I S E S

DE LA MATRONE D'EPHESE.

S C E N E

D'UN VIEUX PROCUREUR,

*Instruisant un jeune Praticien qui veut
acheter sa Charge.*

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne reüssirez dans vôtre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à vôtre disposition: mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bestes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'ef-

farouchent à la moindre proposition. Ne vous frotez pas à ces gens-là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le besoin rend sociables, & que l'on apprivoise avec de l'argent. C'est à ceux-là qu'il se faut attacher; & c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succès de toutes les affaires difficiles:

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIÈRE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procédure. Un homme de nôtre métier qui voudroit faire sa charge dans l'ordre, n'auroit pas sa maison défrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il est vray qu'on ne plaide plus qu'à son corps deffendant.

COQUINIÈRE.

Autrefois nous avons trop d'affaires; presentement il faut en aller quèster: encore à moins qu'un Procureur ne soit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monsieur Grapignan, que vous estes d'un bon âge à bien faire vos affaires. Je m'assure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler!

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous soyez une balourde, après les instructions que je vais vous donner, si dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maisons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maisons dans Paris!

COQUINIERE.

Ouy, dix maisons dans Paris; & par dessus cela, un bon carosse pour vôtre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme!

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déjà gagné deux cens mille livres de bon bien; & si en ce temps-là les femmes des Procureurs eussent osé avoir des carosses, & porter de la dorure sur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enseignes: mais la mode n'en étoit pas encore venuë; & aussi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'huy. Que voulez-vous? il faut aller selon le temps.

E iij.

Ah, Monsieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déjà d'assez bons commencemens. Je sçay tout le petit ménage de l'étude : mais je ne sçay pas encore ces coups de maître qui font aller en carosse.

COQUINIÈRE.

Patience : Paris n'a pas esté fait tout en un jour. Avant toutes choses, dites-moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté ? Vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser ?

GRAPIGNAN.

Malepeste, si j'aime l'argent !

COQUINIÈRE.

Tant mieux. Vous voila déjà demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut estre dur & impitoyable ; principalement à ceux qui ont de grands biens : il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne consentir d'Arrest diffinitif ; c'est la peste des Etudes. Au reste, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procès par écrit, & multipliez si adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchisse dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans nôtre métier, le grand talent & le grand gain . c'est de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences , des suppositions ; des faussetez ; & quand on est au bout , il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'est l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que jete parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profession. Mon fils , attache-toy aux Saïfies Réelles , aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions , & ne t'endors jamais sur une consignation ; c'est le vray patrimoine des Procureurs. Que je seray consolé en mourant , si je te voy suivre le bon chemin où je te mets ! Voilà , mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent , & que tu dois suivre, si tu aime tant soit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis , Monsieur Coquiniere, combien vôtre Etude me voudra-t-elle par an ? là de bonne foy ?

COQUINIÈRE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs , la maison deffrayée.

GRAPIGNAN.

Héfy , Vous mocquez-vous avec vos deux mille francs ; Ce n'est pas pour avoir un habit d'esté à ma femme.

COQUINIÈRE.

Vôtre femme le porte donc bien haut ?

GRAPIGNAN.

Et mais , haut comme les autres Procureuses. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre pratique.

COQUINIÈRE.

Hé , mon Dieu , doucement. Les deux mille francs ne sont que le courant de l'Etude : mais le sçavoir faire , & le tour du bâton , valent encore mille pistolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face. Hé bien gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez seulement le tour du bâton , & le sçavoir faire.

COQUINIÈRE.

L'un ne va point sans l'autre ; & puisque le contract est signé, vous allez avoir le tout

ensemble. Que vous me remercierez avant qu'il soit un an.

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il soit six mois ! Un chien enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera sous ma couppe !



S C E N E S

DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé GRAPIGNAN, dans son Etude, dictant à ses Clercs.*

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoître la chicane de la demanderesse. de la demanderesse, produit les dites quatre pieces sous la cotte G. : lesquelles lesquelles

UN CLERC *repetant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monsieur : mais vous dictiez si viste, qu'on ne peut pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me suivre ! Ho , ho , ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne fassent quatre-vingt rolles de grosses par jour. On ne peut pas me suivre ! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*il prend le papier où les Clercs ont écrit ; & après l'avoir regardé , il dit*) Comment diable ! Je ne m'étonne pas si vous allez si doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maison , ma foy. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou , de ce train-là vous enverriez bien-tost le Procureur à l'Hospital. Quatre mots à une ligne, c'est se mocquer. (*quand il est à son Bureau*) A-t-on envoyé enlever les meubles à ce Maître à Danfer ?

UN CLERC.

Non , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Est-ce qu'il pretend payer son terme en gambades ?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monsieur Grapignan est-il là ?

UN CLERC.

Ouy , Monsieur , le voilà.

LE VOLEUR à Grapignan.

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur, je suis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous estes le plus honneste homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy est-il question ?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand un Marchand monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je luy ay dit: A qui en a cet homme-là avec sarosse? Luy prenant le party de son cheval, met pied à terre, & dit que son cheval n'étoit pas unerosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh.

LE VOLEUR.

Que je ramassay; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien estoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre

moy , comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu près où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy , si cette affaire-là estoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action ?

LE VOLEUR.

Non , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef: car si ce Marchand venoit à le découvrir ; n'ayant pas d'autres témoins , il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles , & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des témoins muets , faire bravement rôier leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNAN.

Ca , ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce soit

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver Je songe à deux bas Normans , qui travaillent ordinairement pour moy ; mais ils ne se rembarqueront qu'en bonnes enseignes. Car ils sortent d'une affaire , où sans moy vous m'entendez-bien : (*il met la main à son col , faisant connoître qu'ils auroient esté pendus*). Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne , Monsieur, voilà ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé , hé , voilà tout au plus pour un témoin ; & ils sont deux. Voyez N'avez-vous pas quelque nippe , quelque bijou , quelque vieux diamant ? Dans ces sortes d'occasions , il faut se saigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diamant de vingt pistoles,

& une montre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent; & après cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à votre discretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hazard, si avec mes deux témoins, je n'envoye votre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déjà examiné sa brandebourg le rappelle*) St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers sont à l'erte, votre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan,*

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN:

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur.* (*Après que le voleur est sorty*) Une montre! une brandebourg! vingt pistoles & un diamant! Ne vaut-il pas

mieux que je profite de cela qu'un Prevost ?
Car aussi-bien ce coquin-là va se faire
roüer au premier jour. (Comme il veut
s'asseoir à son Bureau , un Sergent nommé
Maraudin entre dans l'Esude.

M A R A U D I N.

Monsieur Grapignan est-il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu , Monsieur Maraudin, vous
avez joiüé à me perdre.

M A R A U D I N.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Comman-
dement de 1647. pour cette affaire qui est
sur le Bureau.

M A R A U D I N.

Et ne l'ay je pas fait , & au plus viste ?

GRAPIGNAN.

Et ouy , de par tous les diables , vous l'a-
vez fait : mais au lieu de le datter d'un jour
utile , vous l'avez datté d'un Dimanche.

M A R A U D I N.

Il est vray que je n'avois point d'Alma-
nach de l'année 1647. & je mis la datte à
la boulevuë.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez-vous prendre un
chez moy ? Vous sçavez que j'en ay de plus
de cent années de suite.

M A R A U D I N.

J'avouë que j'ay tort : mais une autrefois je seray plus circonfpect.

G R A P I G N A N.

Cependant si les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manège , ils ne manqueroient pas de dire que je suis un fripon ; & vous sçavez (en vôtre conscience) que ce que j'en ay fait , n'a esté que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie : car sans cela, le procès estoit flambé. A propos, Monsieur Maraudin , souvenez-vous que dans le decret de ces Marchands de Bois , j'occupe pour neuf personnes, sous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les significations aillent un peu du bel air ?

M A R A U D I N.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maison !

G R A P I G N A N.

Les cinq ou six premières années, on travaille un peu chaudement à ses affaires.

M A R A U D I N.

Garre le heurt.

G R A P I G N A N.

Bon , bon , garre le heurt ? Mon amy , il n'est rien tel que d'établir sa fortune. Après on se fait des amis : & on tâche à devenir Marguillier.

M A R A U D I N.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

G R A P I G N A N.

Ouy dea , Marguillier. C'est un tres-bon
verniss sur la reputation d'un Procureur.

M A R A U D I N *en sortant.*

Ho , le franc scelerat ! le franc scelerat !

G R A P I G N A N.

Il faudra que je me défasse de ce fripon-
là , il gatteroit toutes mes affaires. Voyez
un peu quelle brutalité ! Datter une fausseté
d'un Dimanche. (*Estant à son Bureau*) Ce
Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux
demy muids qu'il m'avoit promis ?

U N C L E R C.

Non , Monsieur.

G R A P I G N A N.

Et bien, son affaire ira comme je boiray.

U N C L E R C.

Un Page , Monsieur , demande à vous
parler.

G R A P I G N A N.

Un Page ! La mode en est-elle donc reve-
nuë ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'est-
ce point quelque mauvais train qu'on a dé-
logé ? C'est peut-estre aussi quelque enfant
de bonne maison , qui voyant qu'il n'y a
plus rien à faire auprès des gens de qualité,
me vient demander une place dans mon
Etude : Mais je n'en ay point à luy donner.
Faites-le entrer.

LE PAGE *entre.*

LE PAGE.

Monfieur le Marquis de Grimouche
Monfieur, qui demande à vous parler:

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que Monfieur le Marquis de
Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour long-temps, qu'il
vienne. (*Après que le Page est sorti, Gra-
pignan continuë*) Visites de Marquis n'a-
chalandent gueres une étude: car outre que
ces gens-là font fort ignorans en affaires,
c'est qu'ils empêchent un Procureur de fai-
res les siennes.

LE MARQUIS *entre.*

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monfieur Grapignan. bon
jour Monfieur Grapignan. Que je fuis gros
de vous voir! Je me fais un vray plaisir de
vous embrasser; & fans une groffe affaire
qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas
esté fi long-temps fans vous voir. Au pied
de la lettre, vous n'avez pas un meilleur,
ny un plus chaud amy que moy. Dieu fçait,
motbleu, comme je m'en explique!

GRAPIGNAN.

Mon sieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont encore dûs. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos lettres. Monsieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien : mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien ! Et cette Requête de salvation de trente rolles de grosse, qui me la payera ? Vous sçavez que j'y ay passé deux nuits. (*Aux Clercs*) Hola, vous autres, où est la Requête de Monsieur le Marquis ? (*Il va prendre la Requête, & puis revient.*)

GRAPIGNAN.

Hé bien ; Combien est-ce qu'il vous faut ?

LE MARQUIS

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt sols du rolle : il y

a trente rolles; ce font trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé fond, s'il n'y a que cela j'ay encore de que le payer. Tenez, Monsieur Grapignan Voila une piece de quatre pistoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs (*Grapignan songe en tenant la piece entre les mains : Le Marquis luy dit*) Quoy vous songez?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt sols du rolle?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aven la Requête n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien: mais vous redemandez mal. Quand je fis votre Requête le Rapporteur estoit si hasté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du temps de reste, je m'en vais faire étendre vos défenses, & faire ajouter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (*aux Clercs*) Hola vous autres; qu'on me broche vistement quatorze rolles de grosse pour ajouter à la Requête de Monsieur le Marquis. Je pense qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur Grapignan, puis que mon affaire est jugée, pourquoy y ajouter quelque chose?

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par intérêt ce que j'en fais: C'est pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon Etude, sans que j'y aye donné la dernière main. Attendez: Cela va estre fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy! je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit; j'estois venu même pour vous parler d'une affaire, mais

ce sera pour une autre-fois. Adieu donc ,
mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour em-
porter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens ? Quoy, j'irois dans les
ruës avec trois laquais ? Fy, Monsieur Gra-
pignan, vous vous mocquez : on me croi-
roit à l'Hopital. Adieu mon cher, un peu
de part en vos bonnes graces, je vous en
prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant ?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien
rare parmi les gens de qualité. Un Mar-
quis à Page, demander un miserable reste
de quatorze francs !

LE CHAPELIER *entre, après que Grapi-
gnan est assis à son Bureau,*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *après avoir regardé le Cha-
pelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze ap-
pointemens sur ces quinze dossiers.

LE

LE CHAPELIER.

Bon jour Monsieur Grapignan. Mon affaire est-elle jugée ?

GRAPIGNAN regardant brusquement le Chapelier. Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monsieur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voil à bien autre chose, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra dont le chapeau de castor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de castor ? Vray castor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui se fassent: En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRAPIGNAN. se leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier, & après l'avoir bien manié, dit :

A propos de vôtre affaire, n'est-ce pas un Patissier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Ouy , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Ouy , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu vôtre plainte chez le
Commissaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN. *mettant le castor sur sa teste*

Je me remets vôtre affaire. Vôtre affaire
est bonne , & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligations !

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ay en teste , je vous
dis que je le gagneray. Laissez-moy seu-
lement quatre pistoles pour commencer
les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins , Mon-
sieur , que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon.

de tous les Procureurs, si je ne vous, en fais pas sortir à vôtre honneur.

LE CHAPELIER *woulant reprendre son castor de dessus la teste à Grapignan.*

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN. *l'empeschant, & le repous-
sant hors de son Etude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau. . . .

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aïlle porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarrassez point. Allez vous-en donc, dis-je Je m'en vais luy faire fermer sa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui. . . .

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay vôtre affaire en teste, & qu'elle n'en sortira pas. (*seul*) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs*) A-t. on achevé cette Requête ?

UN CLERC.

Il y a déjà cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reste en diligence : car on dit

que les parties sont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER *entre.*

LE PATISSIER.

Mon sieur Grapignan y est-il ?

UN CLERC.

Ouy, Monsieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monsieur, pourray-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maistre, qu'y a-t-il pour vôtre service ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose, luy dit :*

Approche, mon amy, approche. (*au Pâtissier*) Ca, Monsieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monsieur, que vous estiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est vôtre partie ?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que sortir d'icy.

LE PATISSIER.

Ah, Monsieur, c'est un méchant homme?

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites-vous ? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il se vante par tout qu'il me fera faire amande honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, si je le laisse faire. Mais je ne veux pas qu'il pousse à bout un honneste homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos poursuites. (à son garçon qui tient quelque chose de convert.) Approche, Champagne. (à Grapignan) C'est, Monsieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN regardant le Pasté.

C'est toujours quelque chose : mais, mon amy, le criminel va diablement viste ; & il y a déjà bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monsieur, je m'en vais vous rendre sur le champ tout l'argent que vous avez déboursé.

GRAPIGNAN.

Vous ne sçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne suis pas un tytan, & je vous en sortiray pour peu de chose.

LE PATISSIER ouvrant sa bourse, & la luy presentant.

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puisque vous en agissez si honnestement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point après vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnestes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien, à la barbe de ses créanciers: ce seroit une terrible chose, si nous faisons tout le mal que nous pouvons faire. Il faut

estre humain en certaines occasions , & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conserve , Monsieur Grapignan , pour tous ceux à qui vous rendez service.

GRAPIGNAN.

Vous estes bien heureux d'estre tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monsieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous répond que d'un an d'icy il ne sera fait une pance d'a contre vous. (*Seul*) Encore vingt écus ! Mais si cela continuë , il me faudra un coffre fort.

UNE VIEILLE plaideuse entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je , bon Dieu ! Je suis perduë. Ha, maudit Grapignan , tu és cause de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là ?

LA VIEILLE.

Après m'avoir ruinée , tu me traittes de folle , voleur ? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plaît.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne, & je viens de la perdre avec dépens ?

GRAPIGNAN.

Cela n'empesche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon Etude: J'en ay déjà touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'estiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil, que vous gagnez vôtre cause en perdant vôtre procez. Mais comme je suis un fripon

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'estre qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté vôtre affaire, en vous la faisant gagner : mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRAPIGNAN.

C'est une chose pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de nôtre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer nôtre argent, perdre nôtre temps : bon, au bout de tout cela, les Procureurs sont encore des fripons. Voilà en un seul mot toute la récompense de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous suis si redevable ?

GRAPIGNAN.

Par où ? & n'est-ce pas un vray coup d'amy, d'avoir tiré la principale piece de vôtre sac, pour en faire un moyen infailible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'huy ? Vous pleurez presentement : mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'icy, quand la Requête Civile sera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interests à toucher, qui excéderont deux fois la somme qui vous est deuë ! Je sçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy : mais enfin le Procureur ne sera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monsieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous estes folle ! sans Requête Ci-

vide , une affaire n'a point de goût. C'est la rocambole du procez.

LA VIEILLE.

Gardez vôtre ragoût pour quelque plaideuse plus friande. Pour moy, j'ayme mieux m'accommoder , & passer une Transaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires! Et combien y a-t-il que vous plaidez , ne vous déplaîse?

LA VIEILLE.

Il y a déjà treize ans ; & me voila , & vous , aussi avancez que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy ! il n'y a que treize ans ? j'en ne m'étonne pas si vous n'estes qu'une novice. Ho , ça , ça , il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne , Monsieur : je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne seras pas de mon avis , toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui sçait son métier , ne consent jamais ny à arbitrage ny à transaction. Ce sont nos premiers elements.

LA VIEILLE.

Quoy , si je vous priois de m'en dresser une

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier , je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais

GRAPIGNAN.

Mais , cela est directement contraire aux Statuts de nôtre Communauté. Malepeste , j'aurois tous mes Confreres à dos , s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois , ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là , Monsieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là , Mademoiselle , il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires , me laisser 450. livres pour la consignation de la Requête Civile , & au sortir d'icy , vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit , se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse*) Il faut avouer que je n'ay guere de fiel ,

après les injures . . . mais je mets tout cela sous les pieds : Le Ciel m'est témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler en 450 livres, après tout ce que j'ay déjà déboursé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourse*) le temps de la recolte viendra,

LA VIEILLE.

On a beau se fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toujours vôtre argent. Dans le desespoir où je suis, je souhaitteroie avoir donné mon bien à quelque honneste homme qui m'en fist jouir en patience le reste de mes jours : Car à la fin, il faudra que je me marie pour estre en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu près Mademoiselle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent mille bonnes livres. Est-ce que vous ne le sçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeste, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiselle, vous ne sçauriez mieux faire que de m'épouser.

LA VIEILLE.

Bon , vous épouser ! On dit que vous estes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu près ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais , & mais , j'ay quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho , ho , pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre , il faut vous les faire passer joyeusement.

LA VIEILLE.

Mais , Monsieur Grapignan , en vous épousant , si la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable , j'y ay mis bon ordre. Le Contract n'est pas fait en faveur de mariage : C'est une vente pure & simple de la Charge , où j'ay fait mettre : Compté , nommé & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable , cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais , Monsieur Grapignan . . . là . . . m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Pe it-on haïr une femme qui donne trois cent

mille livres en mariage ? Je vous adoreray.

La Matrone arrive , qui ayant entendu tout ce qu'a dit Grapignan à la Vieille , fait une Scene Italienne , dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN à la Matrone.

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le deffunt pour moy , vous pourriez bien me faire roüer pour un autre , ouy.

La Matrone desespérée s'en va.

GRAPIGNAN. *Après que la Matrone est sortie, va à la Vieille , luy met une fontange , & la prend par le bras , en luy disant ,*

Allons , prenons le chemin de la Noce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER
entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monsieur Grapignan, de bonne grace, sans vous faire presser, rendez-moy mes vingt écus. Diable ! Vos pensions sont bien cheres !

LA VIEILLE.

Voila un assez bon preparatif de noces !

GRAPIGNAN.

Hé, Messieurs, ne me perdez point à la veille de mes noces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme ?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voila de bien honnestes gens !

LE PATISSIER.

Bon, Monsieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY *entre.*

LE BAILLY.

Qu'est cecy, mes enfans ?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand' chose : C'est un Procureur qu'il faut faire pendre ; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette profession ? J'en cherche un qui fait plus de mal luy seul , que tous les autres ensemble. Nôtre Greffe n'est remply que de plaintes & d'information contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement , Monsieur le Bailly , il y'a bien des fripons dans nôtre métier : il n'en faut que trois ou quatre , pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra
pian , Gramian , Gra

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le Voila , Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy , c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps..

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut

châtier un scelerat qui deshonore Messieurs les Procureurs. La potence est toute dressée : Allons viste ; qu'on l'emmene.

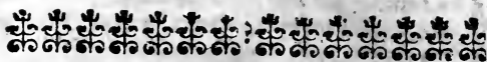
GRAPIGNAN.

Monsieur Coquiniere me l'a baillé belle avec son carosse. De ce train-là , je n'iray qu'en charette.

LA VIEILLE *après que tout monde est sorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au gibet.





S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN PROTE'E.

P A R O D I E

DE BERENICE.

S C E N E I.

I S A B E L L E *seule.*

Dieux! Je ne le vois point, cet amant que j'adore!
Tous les jours dans ces bois je devance l'Au-
rore :

Je tâche à démêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifférence, & tendresse fatale!
Helas ! peut estre est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le mesme empresse-
ment :

Ah, sans doute ma sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine.
Il me quitte ; & c'est là le sort qu'il me destine.
Et moy , je souffrirois un si cruel affront ?
J'en feray rejallir la honte sur son front.

Je me feray raison d'une telle injustice.
 Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat perisse :
 Et, sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
 Moy-mesme ensanglanter l'image de ma sœur.
 Mais que dis-je ? pour moy l'ingrat a trop de char-
 mes.

Son nom seul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
 Mais Colombine vient : Cachons nôtre foiblesse ;
 Et tâchons de sonder son cœur avec adresse.

S C E N E II.

ISABELLE. COLOMBINE *en Berenice.*

ISABELLE.

ET bien le cherchez-vous ? qu'en dites-vous
 ma sœur ?

Estes-vous aujourd'huy maîtresse de son cœur ?

Cintio pour vous seule & languit & soupire.

Parlez. Qu'en dites vous ?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire ?

Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.

Ouy, ma sœur ; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma sœur : Car enfin je devine...

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.

Je hay le serieux, & j'aime l'enjouement.

Arlequin, Phaëton me plut infiniment.

J'aime *s'a son Docteur*, & s'il faut tout vous dire,

Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.

J'ay dans la teste encore un bien plus grand dessein.

Arlequin va paroître en Empereur Romain.

Je luy reprocheray toute son injustice.

Il sera mon Titus, & moy la Berenice.

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.

Il estoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione :
On connoit les transports où son cœur s'abandonne
Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les
yeux,

Sont faits pour la tendresse, & pour le sérieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicateſſe ;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement,
Vous sied fort bien, ma sœur, & plaist infiniment
Pour moy, je vay ouïer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un sérieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma sœur : vous raillez assez
bien.

Vous jouëz vôtre rolle, & j'ay jouë le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE seule.

Moy Berenice ! Ha Dieux ! par où m'y prendre ?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre ?
Et puis-je prononcer sur le ton languoureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantost devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy ? mon sérieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille hélas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Reurons pour prendre un port de
Reine.



S C E N E III.

ARLEQUIN *en Titus.*

SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on veu de ma part le Roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Patle François. Je dis que tu n'és qu'un Butor.
Répons, asne, que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

*La Rena Berenisse... la Rena... Ber... Berenice,
elle est la haut qui pisse, Signor... &... per... se
Ben... ..*

ARLEQUIN.

Parle, Achevé, fy donc ! quel Paulin ! quelle
bette !

Diable soit de Paulin & de sa confidence !
Cheval, asne bête, va, fors de ma presence.
Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur,
Indiscret confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Hé bien, Titus, que vas-tu faire ?

Berenice t'attend. Où vas-tu temeraire ?
Tes adieux sont-ils prests ? t'és-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de fermeté ?
Car enfin au combat qui pour toy se prepare,
C'est peu d'estre constant, il faut estre barbare.

Ce début n'est pas mal, Messieurs ; & sur ce ton
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

S C E N E I V.
COLOMBINE en Berenice.

ARLEQUIN en Titus.

COLOMBINE.

NOn, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne ?
Il faut nous separer, & c'est luy qui l'ordonne ?

(Elle le pousse.)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendre tous deux.
Il faut . . . mais que faut-il ? dans l'horreur qui
m'accable,
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tous en eau :
Je tremble, je fremis. Tout beau, Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine :
Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est il temps de me le déclarer ?
Qu'avez vous fait, maraut ? je me suis cruë aimée.
Aux plaisirs de vous voir mon ame accoutumée. . .

ARLEQUIN.

La friponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.

Vous m'allez envoyer aux petites Maisons :
 Car enfin après vous je cours comme une folle.
 Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
 Hélas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat ?
 Votre amour ne pût-il paroître qu'au Senat ?
 Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
 De tous ces noms que fuit le respect & la crainte ;
 De quel soin votre amour va-t'il s'importuner ?
 N'a-t'il que des Etats qu'il me puisse donner ?
 Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les
 vôtres ?

Ses interets sont ils plus sacrez que les nôtres ?
 Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & la
 luy déchire.*)

ARLEQUIN.

Hélas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous estes Empereur, Seigneur ; & vous pleurez !

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire ;
 Je fremy. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire...
 Quand j'acceptai l'Empire... on me vit Empererent...
 Ma mignone, m'amour, redonne moy mon cœur,
 Pour Berenice, hélas, c'est un grand coup de foudre.
 Mais, mon petit tendron, il faut vous y resoudre.
 Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
 Lors que vous m'étranglez pour estre votre époux :

Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,

Et qu'elle veut qu'on la marie,

Je veux luy donner de ma main

L'aimable & le jeune Paulin.

Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous en au diable avecque Scaramouche.

Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
 Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
 Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous
 Pour Titus Empereur je pleure, je soupire;
 Mais Titus Arlequin, me fait creyer de rire.

Elle s'en va.

S C E N E V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cet habit,
 me vient demander de l'argent. Continuons
 notre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
 Ah si vous remontiez jusques à sa naissance....

LE FRIPIER.

Ah si vous me donniez, Monsieur, six écus que
 vous me devez; vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoist-il les écus?
 Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
 Tu me fais à plaisir des contes ridicules;
 Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je
 vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au champ de Mars,
 Furent jadis la monnoye & l'argent des Cefars.

LE FRIPIER.

Je me mocque de vous & de vos Cefars: je veux
 estre payé. (*Il va sur Arlequin, & luy arrache son
 juste-au-corps.*)

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Thron, avec tant de lustre,
Un maraut de Fripier insulte un Empereur !
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

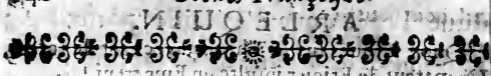
Maraut, vous mesme. Voila un joly Empereur !
(Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.)

ARLEQUIN seul.

Quel changement, hélas ! quelle vicissitude !
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude &
Je le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'estois un Empereur : & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers !
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchaisnez & plus huits que le diable,
Il n'auroit pas esté si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.





PLAIDOYE
DE PROTE'E.

LE JUGE, plusieurs Officiers,
PILLARDIN, LA RUINE Procureurs.
UN CLERC avec une epee au cote.
LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

Avant toutes choses, Messieurs, (attendu qu'il est expressement defendu aux Clercs de porter des epees) je demande que celle de notre partie adverse, presente à l'Audiance, soit mise au Greffe, & qu'il soit condamné à l'amande.

Le JUGE

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'epee du Clerc sera mise au Greffe; ensuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour estre convertie en canifs de Tomboise, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'epee, & dequoy diable vous avisez vous de paroître au Barreau dans cet equipage là! Il a raison: c'est prof-

tituer l'épée, que d'en laisser porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC à la ruine.

Mais, Monsieur; tous mes autres camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres sont des garnemens & des libertins comme vous. Hé; une bonne écritoire, mon amy, une bonne écritoire!

PILLARDIN.

Messieurs, je parle pour Maître Grazian Balouïard, Comedien dans la Troupe Italienne, opposant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Chastelet.

Je crois, Messieurs que je n'offense personne quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, est beaucoup plus à craindre que le levrier dont il se plaint; & que si jamais il parvient à estre Procureur, il sera tres-dangereux de tomber sous sa coupe. Ce n'est pas d'aujourd'huy que vous estes importunez de ses gentilleses. Tantost c'est un Chirurgien pour le pansément de certains maux: Tantost c'est un Rotisseur pour de la viande. Une Lingere pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiances ne retentisset que des plaintes honteuses que l'on fait tous les jours

contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous supplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui prétend, avec de la malice & du papier marqué, se tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal! allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine: vous n'y estes pas encore.

LA RUINE.

Non: mais j'y seray bien-tost; & je vous apprendray que Maître Griffonet est un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider, vrayment?

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je suis bien averty que vous n'estes payé que pour faire du bruit à l'Audiance: Mais.

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit; & vous allez voir que vôtre Docteur n'est qu'un asne en comparaison d'un Clerc du Chastelet. Nous verrons vrayment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audiance? Je prétends.

PILLARDIN.

Encore ?

LARRUINE.

Hé que Diable, plaidez, on ne songe pas à vous, Du bruit à l'Audiance !

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtimement d'une vexation qui ne peut avoir esté imaginée que par un Clerc de Procureur du Chastelet. Je dis, du Chastelet, parce que les Clercs du Parlement ne font point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentese, Messieurs, vous insinué que nous avons affaire à un personnage alteré, qui regarde, le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre, à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans misericorde & sans relâche.

LARRUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais !

PILLARDIN.

Voicy le chef-d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonnet, & deux autres Clercs ses camarades, courroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'estoit les affaires ou

l'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la rue Guenegaud, un Levrier surpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à aboyer. Les trois Spadassins intimidés prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonnet laisse tomber son manteau: le chien en folâtrant, le secoue. Voilà ce qui donne occasion au burlesque Procès qu'on nous fait aujourd'huy; & c'est sur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maistre la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procédure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans l'ordre!

PIL LARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu'à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin. Mais un Clerc du Chastelet, qui n'a que la plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voyes extraordinaires: *aude aliquid, brevibus gavis, Et carcere dignum, si vis esse aliquis.* Maistre Griffonnet veut estre Procureur: il n'importe aux dépens de qui sa Charge soit achetée. Le chien qui a décou-

fu son manteau, est un chien yagabond ; mais le chien est sorty de la maison où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur est un étranger ; Cet étranger est en reputation d'avoir de l'argent. En voilà assez, Messieurs, pour acharnner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la vérité, trente francs pour le dommage de son manteau ; mais il se contente de neuf cens livres pour les dépens du procès.

L A R U I N E.

Helas ! C'est bien peu.

P I L L A R D I N.

Il n'est pas besoin, Messieurs, d'exagerer cette persécution pour la rendre plus sensible & plus odieuse. Je pense en avoir assez dit, pour faire préjuger de quoy ce Griffonet sera capable, si jamais il est Procureur. Je finis, en vous suppliant très-humblement, de retrancher de vôtre illustre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazôche est la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges est une espece d'autorité pour le mal ; & que le grand secret pour ne plus trouver de desordres parmi les Procureurs, c'est de n'en point souffrir parmi les Clercs.

Je conclus ; à ce qu'il vous plaise debouter Maître Griffonet du prétendu dommage de son manteau, & de tous les frais faits

en consequence, & pour l'indue vexation
ordonner qu'il sera décheu & dégradé de la
dignité de Clerc. Défenses à luy de porter
à l'avenir ny écriture ny épée; & le con-
damner aux dépens.

LA RUINE.

- Ho, ça, ça, nous allons voir. Messieurs
je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'o-
rigine, Clerc de profession, beau-frère de
Sergent, neveu de Procureur au Chastelet,
& pardessus tout cela, cy-devant Prevost
de la Bazoche: Contre Maître Grazian Ba-
louard, Docteur de la Comedie Italienne;
& encore contre Maître Braitomar Chien
mâtin, soit disant Levrier, & justifié do-
mestique dudit Docteur.

- Vous voyez, Messieurs, qu'il y a trois
parties intéressées dans cette cause un Do-
cteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur
premier animal, un Levrier, autre animal
& un Clerc qui vient de la nature de tous les
deux; puis qu'un Clerc, ou du moins un
Bachelier en procez, est un Levrier en chi-
cane. Sur la seule qualité des parties, on va
croire que cette cause est la matiere d'une
Scene risible; parce que nous avons affaire
à un Comedien. Ah, de grace, Messieurs,
banissez toutes ces joyeuses preventions,
pour vous preparer au recit d'un malheur,
qui pour estre sans exemple, ne doit pas
estre sans compassion. Malheur, Mes-

sieurs, malheur qui fourniroit le sujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus sérieux que le Lutrin; puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embrasée par le stratagème d'un Cheval de bois, ny d'une contestation fondée sur un pupitre de pareille étoffe; mais d'un manteau d'un bon bourgeois, mordu, déchiré, & mis en pièces par l'inhumanité d'un Levrier effectif: *quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris par la nouveauté de ses spectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production, voulut pour se delasser l'esprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuse curiosité! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ses camarades, s'entretenoit, chemin faisant, de choses concernant la Profession; lors qu'un matin affame s'échappe de chez le Docteur, s'élançe sur Maître Griffonet; & soit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents. Ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoissance de tant de Cliens! Ce manteau, qui par ses differens usages se pouvoit appeller un meuble universel! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau: La nuit il servoit de couverture;

& dans les mauvais temps, c'estoit un parapluie impenetrable. Ce manteau, Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvante dans l'ame des trois Clercs, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutes jambes chez luy: L'autre se cache dans la foule: Ma partie seute dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré. *exuvias vestes Danaum.*

LE JUGE.

Maitre la Ruine, voila bien de la broderie sur un méchant manteau! Vous feriez mieux de nous dire, si après tout ce grand carnage, vôtre partie a rendu la plainte?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Messieurs. Car il a fortifié la plainte d'une grosse Enqueste, composée de 37. témoins, soutenüe de plusieurs demandes incidentes, de Requestes, de Sommations, de faits & articles, & généralement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maitre Griffonnet ma partie, va paroître en véritable Clerc du Chastelet. Depuis six mois, Messieurs, il ne dort point, & je puis dire à son honneur, que depuis six

mois, il ne s'est point passé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procédure dans son sac. Enfin il a mis son procès sur un si bon pied, & a fait parler si heureusement ses témoins, qu'il n'est pas en vôtre pouvoir de douter que le chien en question n'appartienne au Docteur de la Comédie. Or si le chien appartient incontestablement au Docteur de la Comédie, Maître Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de son manteau, & de neuf cent livres, à quoy il se réduit pour ses dépens ? je ne croy pas qu'un Clerc puisse plaider avec plus de retenue. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze sols de chaque citation de Latin, je suis seur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ses écritures. Il en a mis jusques dans ses Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une beste. La Loy *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle !

LA RUINE.

Puisque la Bazoche s'offense du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le pansement dont Maître Pil-

lardin a pretendu scandaliser celuy pour qui je parle. Pour confondre, Messieurs, une telle imposture, ; ma partie est prestee d'affirmer à l'audiance, que depuis quatre ans qu'il est à Paris, il ne voit & ne frequente que la niece de Maistre Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnestes & fort reservées. Je ne pense pas, Messieurs, qu'il en faille davantage pour vous persuader que Maistre Griffonnet est sain & entier ! & plus au Ciel qu'il en fust de mesme de son manteau ! Passons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonnet, dit on, est un Clerc alteré, qui veut succer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce sont, Messieurs, les propres termes dont on s'est servy. En verité, Maistre Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'érois d'humeur

PILLARDIN.

Maistre la Ruine, vous vous passeriez bien

LA RUINE.

Hé, Maistre Pillardin, vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire Et où est le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent ? Quoy, ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les Procureurs

reurs ? Il faut encore que leurs chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces fortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus réglées ? Ey, Maître Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des études, la charnière des Procureurs, & la cheville ouvrière de la procédure ! Il y a, Messieurs, une notable différence entre un Clerc & un Comédien. Quand les Comédiens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comédie que la Critique en main, & comme le contrôleur né de toutes les pièces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de notre siècle.

*Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre
la holla, peut aller au parterre attaquer Atila :
Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.*

Tant d'illustres prérogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergent & de Procureurs dont regorge la famille des Griffonnets? Souffrirez-vous qu'un Docteur de Theatre triomphe insolamment de la Clericature? Ah, Messieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens font à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des Procureurs? Si Maistre Griffonnet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonnet, va devenir la fable & la risée publique! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonnets. Prévenez, Messieurs, prévenez ces piquantes railleries par une severe condamnation: Et si des Comediens ont la hardiesse de nous jouier, que ce soit du moins après avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procès. C'est à quoy je conclus. (*A Pillardin*) Ho, nous allons voir à cette heure. si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audiance!

Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est
aux opinions.

LE JUGE *estant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtres parties n'a-
t-elle pas apporté son manteau à l'Au-
dience. On verroit mieux dequoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs : c'est un
manteau sur la litiere, dont la plus grande
piece ne couvriroit pas un ongle. Trois
Kavaudeuses ont déjà renoncé à le ren-
traire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de
decoufu.

LA RUINE.

Fy ! Cela est honteux, qu'un Docteur
nourrisse des chiens en chambre, pour de-
vorer les manteaux des passans ! Et où
en serions-nous, si on toleroit ces. . . Ho,
il faut tout au moins que les chemins
soient libres ; & il ne sera pas dit . . .

LE JUGE *toujours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le
chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Ouy, Monsieur, je soutiens que c'est un
chien à sa devotion & à ses gages ; & qu'il
boit & mange tous les jours avec luy.

PILLARDIN.

Cela n'est pas vray. C'est un chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir école de marins, & les dresser à manger le monde dans les rues ! Ho, nous allons voir si un Clerc n'oseroit demander justice ?

J U G E M E N T.

LE JUGE.

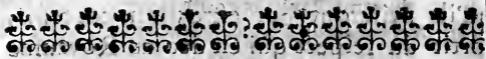
La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonnet du prétendu dommage de son manteau & des frais faits en consequence : L'a déclaré décheu & dégradé de la dignité de Clerc : Défenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée, & en cas de contravention, permis à Maistre Bruitomar, & à tous autres chiens ses confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puissent estre ; d'aboyer, mordre & courir sus à tous les Clercs qu'ils trouveront saisis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à se défendre d'une si induë vexation ; permis à luy & à sa Troupe de jouer les Griffonnets, tant & si risiblement

qu'ils ayiseront bon estre ; sans toutefois
fortir du respect qui est deu au Royaume
de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Après cela je ne plaideray de ma vie.
Quelle diable de jugerie ?





S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN JASON,

OU DE LA

TOISON D'OR COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE

qui represente Medée.

M E D E E.

Q Uoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon pallié, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,

Et je demeureray tranquile?

Moy, maistresse passée en tout enchantement:

Qui sçait magie & noire & blanche;

Qui tient les diables dans ma manche,

Je ne pourray reteuir un Amant?

Moy? ne suis-je plus Medée?

L'amour dont je suis obsedée,

M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouuoir?

Non, non, trop cruelle rivale,

Il est temps de te faire voir

Si j'ay quelque credit sur la rive infernale.

Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,

Si lourd d'esprit, & de corps si malfait,

Que ma Rivale le haïsse.

Servons-nous de cet artifice :

Elle quittera ce séjour.

Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.

L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.

Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,

Je puis inspirer de la haine.

Sus donc, que tout l'enfer soit soumis à mes vœux,

Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare ;

Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,

Dont le nom seulement est terrible & barbare,

Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tarrare,

Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.

Toy Divinité scelerate,

Qui te mêle de cent métiers,

O Lune que chez les Sorciers

On appelle la triple Hecate :

Vous esprits puissans & malins,

Demons, Lares, Follers, Lemures, & Lutins,

Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,

Votre plus fine diablerie.

Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,

Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,

Vous de qui la malice énorme,

Par une adroite trahison,

Rend l'équité mesme difforme,

Faites en autant de Jason.

Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire ;

Vous estes des esprits rufes :

Mais pourtant par certains motifs,

(Elle fait comme si elle comptoit de l'argent)

Je me flate de vous reduire.

Je possède un riche tresor.

Que la taille à Jason soit bien desfigurée,

Comme vous faites tant pour l'or,

C'est pour vous la Toison dorée.

Icy la Statuë heroïque de Iason, qui est au milieu de la Scene, se change en celle d'Arlequin, dont Iason conserve la forme durant toute la piece.

Medée, après l'avoir considéré sous cette figure, dit:
Le voilà tel que je desire.

Mais Ipsiphile vient. Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

S C E N E

SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE MEDEE.

IPSIPHILE.

AH, Madame, arrestez, & pour me consoler,

Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?

Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:

Et quand presté à jouir d'un bonheur si charmant,
Déjà je m'applaudis du succès de mes peines,
J'apprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.

Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas,
Plaiguez l'égarement d'une jeune Princesse,
Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse.
Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux;
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

M. E. D. E. E.

Ouf. Cela fend le cœur Bon Dieu, que de tendresse !
Helas, vous me faites pitié !
Mais pour estre d'un cœur fort long temps la mai-
treffe ;

Vous en avez trop de moitié,

Vous m'avez toute l'encolure,

De venir en ces lieux chercher quelque avanture.

Mais ce n'en est plus la saison ;

Et dans le país où nous sommes,

Il n'est rien si froid que les hommes ;

On n'en peut arracher ny plume ny Toison.

On n'y fait de frais qu'en fleurettes ;

De beaux discours, des complimens,

Des reverences fort bien faites,

Des petits vers, des chansonnettes :

Voilà dequoy tous les Amans

Payent les faveurs des Coquettes.

Et mesme à present à la Cour,

On a tant d'ardeur pour la Gloire,

Qu'on ne songe qu'à la Victoire :

On a presque oublié l'Amour.

Déjà mesme l'on voit telle Dame forcée

A descendre du rang où le sort l'a placée,

Pour avoir des soupirs d'un étage plus bas.

Telle en gueuse ; telle en achete :

Et si grande en est la disette,

Qu'au mépris de tous nos appas,

Sans argent l'on n'en aura pas.

Cherchez fortune ailleurs, si vous voulés me croire.

I P S I P H I L E.

Ha, Jugez autrement de l'objet de mes feux :

Et cessez d'insulter à mon sort malheureux,

Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire,

Ne cherche point icy de honteuse victoire.

Je laisse votre Cour en butte à ses défauts :

Je la plains ; mais j'aspire à des desseins plus hauts.

Oüy, je cherche un Guerrier.

M E D E E.

Un Guerrier ? Ah Madame,
Vous tombez de fièvre en chaud mal.

Hé, ne vous flatez point d'un espoir trop fatal :

Un Guerrier vous prendroit pour femme :

Vous vous attendez à la foy ?

La foy de nos guerriers pese moins que leurs plumes ;

Et l'on perd chez eux les coutumes

De prendre des femmes à foy.

Mars n'épousa jamais la Reine de Cithere.

Ils suivent son exemple, & vivent comme luy ;

Et leur mariage ordinaire

Se fait avec celles d'autruy.

Hé, comment un homme de guerre,

Qui court tous les coins de la terre,

Errant tantost cy, tantost là,

Pourroit-il se borner à son petit ménage ?

Il ne faut pas croire cela.

Voulez-vous qu'une épouse en tous lieux l'accompagne ?

Non, leur methode vaut bien mieux.

Selon le changement des lieux,

Ils ont femme de ville, & femme de campagne.

Mais si vôt're ardeur est si forte,

Que vous vouliez passer par dessus ces égards,

Que de chagrins de toutes parts !

Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte :

Vous courez, quoy que loïn, tous les mesmes hasards,

Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte ;

Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,

Viendra luy sequestre en la cuisse ou le bras.

Et dans ce terrible équipage,

Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage.

En voulez-vous faire un Galand ?

C'est encor pis vingt fois pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toujours un merveilleux talent ;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.

Après l'effet des petits soins,

Le Cavalier aura l'ame chagrine.

La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine :

Il voudra la cacher, ou le feindre du moins.

L'Amante s'en plaint, & s'obstine.

Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.

On aura perdu son Bagage ;

Il faut refaire un Equipage :

Peut-on voir un Amant chagrin ?

Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.

L'Amant s'en fâche, & le refuse :

On le fléchit tout doucement.

Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse :

Et voilà tout le payement.

Je vous parle peut-estre un peu trop franchement :

Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

I P S I P H I L E.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos,

Et me laissez Jason : Cedez moy ce Heros.

Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

M E D E' E.

Quoy, vous me demandez Jason ?

Voyez un peu le bel oison !

Ho, la fortune n'est pas grande.

Vous vous coëffez d'un tel magot,

Laid, ventru, mal bâti, petit comme un nabor ?

Je vous aurois cru plus friande.

Pourtant si vous l'aimez, tant mieux.

Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.

S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possède,

De tout mon cœur je vous le cede.

S C E N E

D E J A S O N E T M E D E E,

M E D E E.

Ingrat, il est donc vray que certaine inconnue,
De ton digneinois ferue,
Vient icy tout exprès s'assurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy.

Sans craindre les transports dont mon ame est émuee,
Là ? ne ressens-tu pas quelque secrète horreur ?

Oles-tu commettre un tel crime ?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et sorciere sorcierissime ?

Quoy ? tu n'as pas un brin d'amour, ni de peur ?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler ?

J A S O N.

Madame,
Pour estre redoutable, il suffit d'estre femme.
Je crains plus ce nom seul que tout vôtres pouvoit,
Mais encor faut-il bien se faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une fausse au mérite ;
Et le cœur d'un Heros si beau, si gros, si gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

M E D E E.

Ah, ah, j'en suis d'avis ! l'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jaunisse ?
Prends plustost le parti d'appaiser mon courroux,
Si tu ne veux bientost . . .

J A S O N.

Ah Madame, tout doux.
Pardonnez à Jason ce petit stratagème,
Approchez seulement pour connoître que j'aime.

Vous

Vous sentirez l'effet de toutes vos beautés.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez vôte haine.

M E D E ' E portant la main à son nez.

Toy mesme, en soupirant, adoucis ton haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

J A S O N.

Helas ! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire;
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

M E D E ' E.

Quoy ? tu prétens par cet amour venteux,
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux ?

Non, je veux des preuves plus claires.

Je veux te voir pleurer auparavant.

J A S O N.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires
Et bien, répandons-en: elles sont nécessaires.

Ah que sçavoir pleurer est un heureux talent !

Ca cruelle, pleurons Ta rigueur sans seconde

Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.

Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton.

(Il pleure de différentes manieres.)

Fy ! Cela ne vaut rien... encor moins... passe...

Bon.

Hé bien, rigresse, as-tu quelque chose à me dire ?

M E D E ' E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire.

Tiens. Pour te bien prouver que ce n'est pas un jeu,

Il faudroit te tuer un peu.

J A S O N.

Ne faut-il que cela ? Ce n'est pas une affaire.

Ca donc, tuons-nous pour te plaire.

Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

H

Pourtant ce n'est gueres la mode :
Les Amans d'apresent ont certaine methode
De ne se plus tuer qu'en vers.

M E D E E.
Non, non, c'est tout de bon, & je veux que tu
meure.

Helas ! meurs seulement pour un petit quart
d'heure ;

Et fois seur après d'estre aimé.

JASON prenant son épée, & se l'appuyant
au cœur du côté du pommeau,

Tiens, ç'en est fait : Allons, Jason : ferme, courage.
*Medée veut l'arrester pour luy faire prendre l'épée
du costé de la pointe.*

Non, laissez moy, pendant que je suis animé.

M E D E E. luy ostant son épée, & la luy
redonnant par la pointe.

Attens, tien, c'est par là. Tu n'en sçais pas l'usage.

J A S O N.

Excusez mon apprentissage.

Je n'y suis pas encore accoutumé.

M E D E E.

Viste, depêche, tost.

J A S O N.

Oh, ne vous en deplaise.

Laissez les gens se tuer à leur aise.

M E D E E en riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

J A S O N.

Tu ris ? Tais-toy donc, si tu veux.

Il faut, pour se tuer, un peu de serieux.

Allons, la chose est resoluë.

Sans barguigner, ç'en est fait, je me tuë.

Là, fort, zeste. *(Il fait glisser la pointe de l'épée
entre ses jambes, & tombe dessus,
comme s'il s'estoit percé.*

MEDE'E.

Vrayment, je crois qu'il a raison.

Estes-vous mort, Monsieur Jason ?

Dieux ! qu'ay-je fait ? quelle disgrâce !

Cher Jason, es-tu mort ?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas ! reviens que je t'embrasse.

Pardonne-moy. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,

Laissez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel ! quelle fatale aventure !

Oüy, je confesse que j'ay tort.

Je t'aime.

JASON.

Assurément !

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, cessons donc d'estre mort.

Or sus, je veux que l'on me flatte.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort

MEDE'E.

Tout à fait.

JASON.

Qu'on me donne la patte.

Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé vôtre fait.

Tuez-vous. Rien n'est tel pour sechir une ingrâte :

Mais tuez-vous comme j'ay fait.

H ij

S C E N E

DE JASON, DE MEDEE
& d'IPSIPHILE qui survient.

MEDEE, JASON.

MEDEE.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison?
Et déjà vôtre bras, en dépit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gens-
darmes,
Mais c'est à mon avis estre bien effronté.
Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.
Non, mon cher, défais-toy de tant de confiance.
Jason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. J'en ay fait des sermens,
Quoy que vôtre rigueur me gourmande & m'ac-
cable,
J'en n'en demordray pas, ventre-bleu, pour un dia-
ble.

Allons. J'en veux decoudre.

MEDEE.

Ah Jason, mon mignon!

JASON.

Laissez-moy....

MEDEE.

Je r'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non.

d'Arlequin Jason.

173

IPSIPHILE *survenant & arrêtant Jason*
par le bras.

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre*
Ipsiphile & Médée.

Qu'entens-je ! ah je m'engage !

Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons cou-
rage.

Evitons de ces yeux la cruelle douceur.

Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur.

Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un
Suisse,

Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.

Quel dégât ! quelle horreur, lors que mon cou-
relas

Va fendre ces Coquins comme des echalas !

Lors que bouleversant barrières, palissades,

Je vais faire aux Dragons, cornes & petarades !

Lors que pulverisant les plus vaillans Héros,

Je feray du tabac des cendres de leurs os !

Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,

Que gigants decharnez, qu'échines fracassées !

Quel haricot, morbleu, de jambes & de bras !

Et que mes coups de poing voat causer de trépas !

Ma colere animant mes deux bras homicides,

Va faire de Colcos un Hostel d'Invalides.

Par la mort, par la sang, j'y perdray mon Latin :

Ou j'auray la Toison. C'est l'ordre du destin.

Je me mocque des rats.

M E D E E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jason ! arrêtez, voyez couler mes larmes.

Rendez-moy vôtre cœur, ou je meurs de soucy.

J'en espere une part.

J'en espere une aussi.
Explique toy, Jason, regle nôtre fortune.

J A S O N.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des
Rois?

Ho non pas, s'il vous plaist : C'est pour une autre
fois.

I P S I P H I L E.

Dans quel funeste estat ma fortune est reduite!
Je suis un inconstant, qui me fuit, qui m'évite.
Laisse aller la Toison, & me rends ton amour,
Jason, ou ton depart, me va priver du jour.

J A S O N.

Hé bien soit, archisoit : quelque chose qu'on fasse,
La Toison, malgré vous, appartient à ma race.

M E D E' E.

Pour rallumer sa flamme, & soulager mon cœur,
Tâchons de rallumer l'Ingrat par la douceur.
Jason, change d'avis Aime moy, je t'en prie.
Je suis jeune, passable, & peut-estre jolie :
Je veux estre à tes vœux plus douce qu'un mouton
Et tu peux me gagner, sans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon à peu de complaisance :
Qu'estant si gros, si gras, de si rendre apparence,
Tu te verras croqué de quatre coups de dents.
Aime moy : tu le peux, sans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

J A S O N.

Je fremis, je frissonne.
A droite, à gauche, hélas! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a desarçonné : le grand diable s'en mesle ;
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aile.

Ouf! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux yeux,

Mes exploits, mon honneur, les plaisirs, ah! grands Dieux!

De mes perplexitez la machine flotante;

Cà, là, du Nord au Sud la Victoire éclatante,

Parmy tant de lauriers, la gloire, ses appas,

Car... d'autant....ouy ... d'ailleurs je puis
je ne puis pas.

De mes affreux malheurs la Tragicomedie....

Vous voyez bien par là que j'aime à la folie!

Je rengaine mon fier, & quitte mon couroux.

Coupez, taillez, rognez, me voilà tout à vous.

Je suis à vos desirs entierement conforme.

M E D E' E.

Je triomphe.

I P S I P H I L E.

Ah l'ingrat!

J A S O N.

Attendez moy sous l'orme.





S C E N E

D E S I T E M.

M E D E E , J A S O N.

M E D E E *tenant la Toison d'or, & fuyant devant Jason.*

N On, tu ne l'auras pas ; non, te dis-je, tu ne l'auras pas.

J A S O N.

Ah Medée , sans rancune.

M E D E E.

A moins que tu ne m'épouse , point de Toison.

J A S O N.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide, Tauraunicide, Gendarmicide, & autres choses en ide ? Ne suffit-il pas que j'aye gagné la Toison pour . . .

M E D E E.

Point de quartier sans la noce. Il faut passer par là , ou par la fenestre. Ce n'est pas ici le temps de barguigner : Me veux-tu , ne me veux-tu pas !

J A S O N.

Puisque tu en es logée là , il vaut autant sauter le bâton. Mais comme le marché est un peu longuet, il est bon de sçavoir à peu

prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer: ça marchandons ric à ric. Chacun y est pour son compte, une fois.

M E D E' E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

J A S O N.

Item, il ne faut pas te mettre sur le pied des femmes d'aujourd'huy: & tû comptes sans ton hôte, si tu me prens pour un Sur-tout de galanterie. Item, point de brocard de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la teste des femmes, gâtent souvent la teste des maris.

M E D E' E.

Ce n'est pas mal débiter. Et bien, après?

J A S O N.

Item, point de grands laquais. Car tous les grands laquais de Madame, sont d'une dangereuse suite pour Monsieur.

M E D E' E.

Courage.

J A S O N.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle . . . Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'est pas toujours le poisson qui mene les gens en ce pais-la. Item, point de promenades sans moy: point de repas clandestins: point de fricassées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du mary tâ-

chent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret n'y vont point pour des prunes.

M E D E E.

Est-ce qu'on n'oseroit manger un morceau avec les amis ?

J A S O N. Mon Dieu ! ces sortes de morceaux-là sont toujours indigestes ; & le plus sûr, c'est de revenir manger chez soy aux heures Bourgeoises. Item, point d'acointance avec les gens de Robe.

M E D E E.

Comment ? les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Mestres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais presentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetissent gueres les femmes.

J A S O N.

Item . . .

M E D E E.

Encore ?

J A S O N.

Diabie, c'est un grand Item, celui-cy.

Point de cotterie, point de commerce, point

de fréquentation avec les gens d'affaires.

M E D E E.

Tu ne veux donc voir que des gueux !

J A S O N.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

M E D E' E.

Quoy ? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires ? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de mérite & de réputation auprès d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

J A S O N.

Tant pis.

M E D E' E.

Tant mieux.

J A S O N.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par estre de moitié avec une jeune femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle empoche tout, & ce seroit un grand miracle si ces Messieurs estoient long-temps de moitié avec la femme, sans estre aussi de moitié avec le mary.

M E D E E.

Or fus, je m'en vais faire des Item à mon tout,

J A S O N.

A ton aise.

M E D E E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu serois jaloux comme un Italien.

J A S O N.

Ma foy, c'est un mal bien universel.

M E D E E.

Item, point de jolies servantes. Cela tire à consequence &

J A S O N.

Mais

M E D E E.

Point de mais-là dessus. Item, jamais d'yvrogerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

J A S O N.

Il faut donc crever de soif pour t'épouser

M E D E E.

Point du tout. Amène tes connoissances chez nous. L'ordinaire sera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis Tu songes ? prends ton party.

Tu as fait tes conditions : voila les miennes. A ce prix, je suis à toy avec la Toison.

J A S O N.

Marché fait. Touche là ; je te veux ap-

prendre une nouvelle. La Reine a marié
Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons
estre tous contents. Or sus, quand parti-
rons-nous pour aller en Grece?

M E D E E.

Doucement. On ne se met point en che-
min le jour de ses noccs. Avant que de
partir, je te veux donner un plat de mon
métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa
baguette. Le Theatre s'ouvre & represen-
te un jardin avec des cascades magnifiques,
& quantité de figures sur des pedestaux
dorez.*)

J A S O N.

Diab!e ! voila une belle magie, celle-là!

M E D E E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en
usage pour te plaire, & que je n'ay pas
toujours des diables à ma queue. Quoy
que Magicienne, j'entens raison, ouy,
quand il le faut.

J A S O N.

Malépeste, le beau début ! Sans vous of-
fenser, prenez un peu vôt're baguette &
nous montrez toutes vos raretez piece à
piece.

M E D E E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te di-
vertir ; à condition que tu me traiteras en
honneste femme, au moins.

J A S O N.

Oh , cela s'en va sans dire.

M E D E' E.

Tout ce que tu vois là de statuës, ce sont des gens que j'ay changez en pierre , pour m'avoir fâchée.

J A S O N.

Ouf ! sur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

M E D E' E.

Vois-tu ce visage couleur de pain d'épice ? C'est un Medecin qui seignoit dans le pourpre , & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

J A S O N.

Fy , au diable ! il falloit donc que ce fût quelque ignorant ?

M E D E' E.

Bon ! Est-ce qu'il y en a d'autres ?

J A S O N.

Et ce haut-de-chauffe à la Candale ?

M E D E' E.

C'est un homme à la mode.

J A S O N.

Comment, un homme à la mode ? Un bon mary ?

M E D E' E.

Non , un Banqueroutier , qui m'a emporté cinquante mille francs.

J A S O N.

Hé pourquoy tourmenter une si loüable

profession ; Il n'y a plus que ce métier-là de sûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conscience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait ?

M E D E' E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

J A S O N.

Comment appelez-vous ce maroufle-là ?

M E D E' E.

C'est le Docteur Baloüard.

J A S O N.

Quoy, c'est là le Docteur des Italiens ? Le plaisant bouffon ! N'est-ce point aussi que vous le châtiez pour s'estre meslé de parler François ? Hou, hou, j'ay ouy ramager quelque chose là dessus. Et ce vertu-gadin, par où vous a-t-il fâchée ?

M E D E' E.

Par où ? Il en est quitte à bon marché.

J A S O N.

Comment donc ?

M E D E' E.

C'est un Comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ses grands rolles.

J A S O N.

Ho pour cettuy-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable ! un Comedien de campagne. Je m'en suis meslé autrefois. Hé, ce sont de si bonnes gens,

qui jouent de si belles choses ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de grands Acteurs ! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience : Mais un Comedien de campagne ! ho, cela est contre les bonnes mœurs.

M E D E E.
D'où vient que tu t'interesses tant pour eux ?

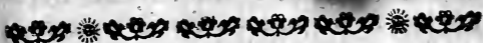
J A S O N.
Et mais, c'est que ce sont d'habiles gens qui charment tout le monde, & qu'on ne sçauroit entendre sans admiration.

M E D E E.
Puisque tu les aimes, à ta priere je luy fais grace, & à l'autre aussi.

J A S O N.
Pour ce Tabarin-là, au moins, je n'y prens point de part.

M E D E E.
Oh, il faut que l'amnistie soit générale.

J A S O N.
Et fy ! vous mocquez vous de faire grace à des Italiens ? ce sont des miserables qui amusez toute une Ville, montez sur deux treteaux & trois planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'osier & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.



S C E N E

DES COMEDIENS.

Icy les deux Comediens François & Italiens, qui estoient petrifiez, descendent de leurs pedestaux.

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

Seigneur

J A S O N.

Ah, trêve de Seigneur ! je suis l'antipode de la ceremonie.

L' I T A L I E N.

Signor, la vostra bonta

J A S O N.

Quoy ? les Italiens se meslent aussi de complimenter

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie . . .

J A S O N.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie . . . Tenez. Pour tout remerciement, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et . . . là . . . de ces Vers . . . enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITALIEN.

Signore, se Vosignoria vole, ancora io le dirò de gran versi.

JASON.

Vous de grands Vers? Vous estes de plaisans fallots. C'est bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choses! à moins que ce ne soit pour les estropier, ou les rendre ridicules. . . . Je ne sçay si ma memoire me trompe; mais je pense avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaisant de vôtre Troupe, nommé Artir. . . . Arpir. . . . Arquir. . . .

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Justement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'est mêlé dans je ne sçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus? C'est bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité là! Voyez, je vous prie, le bel employ de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire d'oresnavant les Halles & la Friperie! Voilà de ces sortes de choses, qui font seigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos, Monsieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANCOIS.

*Du grand flambeau des Cieux la clarté
vagabonde....*

JASON.

Ah, que cela debute bien! du Grand
flambeau des Cieux!

Après, Monsieur, après?

LE FRANCOIS.

*Du Grand flambeau des Cieux la clarté
vagabonde,*

*De ses rayons dorez perçoit l'email de
l'onde....*

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ces sont
des choses & des meilleures.

LE FRANCOIS.

*Du convexe azuré, lançant ses premiers
traits,*

*Peignoit les flots errants de ses brillants at-
traits,*

JASON.

Ah Jernie! Voilà ce qu'on appelle des
Vers! Que dites-vous à cela, vous autres
Basteleurs?

LE FRANCOIS.

*Lors que la foudroyante & terrible Hypo-
lite,*

*Reine du Thermédon, redoutable au Coc-
teu....*

JASON.

Il y a bien du beau là dedans?

LE FRANÇOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des
Cieux,

En jettant la frayeur jusqu'au Trône des
Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers!

LE FRANÇOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les
obstacles

Enfantoit par ses coups l'horison des mira-
cles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir
là contre.

Enfantoit par ses coups l'horison des mi-
racles! Avec ces grands Vers là, on
creve de monde chez vous?

LE FRANÇOIS.

Nous n'avons pas une ame; & il sem-
ble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas tou-
te la France?

LE FRANÇOIS.

Où que non. Monseigneur; on finit tous
les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde,
que ne jouiez-vous des piéces Comiques?

Il y a assez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANCOIS.

Helas ! nous ne representons autre chose.

JASON.

Ouy, mais, ce sont peut-estre des vieilles pieces.

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez sur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l'honneur ?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage ?

LE FRANCOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune

JASON.

Et fy ! ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux, & ils n'ont point de place pour les femmes. . . .

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

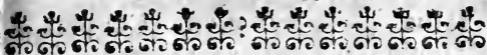
Helas, Seigneur, quand ils seroient de pierre, je crois qu'ils seroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir! *O tempora! ô mores!*

MEDE'E.

Vrayment, vraiment, c'est bien dans un jour de noces de parler Latin. Ça, ça, songeons à terminer la Feste par un divertissemens de ma façon. Or sus, après avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades jöient, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*)



S C E N E S

FRANCOISES

DE LA FILLE SCAVANTE.

S C E N E

DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu ! falloit-il tant de pelerinage , pour n'avoir que deux filles qui me font enrager ?

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous , moy : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents ?

PIERROT.

Oh , je dis qu'en effet , Monsieur , vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles , & que Madame toute seule n'en seroit jamais venu à bout.

TORTILLON.

Je ne sçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de Livres : Isabelle ne se plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fait un employ de vivre bourgeoisement dans Paris ? Chienne de destinée ! tu m'as bien pris par mon endroit sensible.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, vous estes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapaut qui ne fasse son semblable. Cependant vous n'estes qu'une beste, ou peu s'en faut ; & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert. A votre place je me desespererois.

TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarrassé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille ! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuse. La veut-on marier, la voilà Religieuse. Qu'un Galand homme la recherche, elle se rend la proye d'un Faquin. Toujours gâtée de son merite ; jamais traitable sur ses defauts : se figurant sur tout, qu'un peu de jeunesse repare, à
coup

coup seur & sa naissance & sa fortune. Enfin vous diriez que la teste d'une fille est le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foy, Monsieur, je m'en dedis. Vous n'estes pas la moitié si beste que je pensois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis !

PIERROT.

Helas, Monsieur ! là . . . ne vous affligez point. Vous ne l'estes peut-estre pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprès de quelque College, patience. Je dirois que la demangeaison du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un Pedant auroit apporté cette malediction là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la rue Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un atelier de Philosophie ! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux jeter tous les Livres par la fenêtré, toute la Geographie, & tous les instrumens de Mathematique.

Ah, Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaist. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Qu'elle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendray à

PIERROT.

Voilà-t-il pas comme vous faites, dès qu'on vous parle raison ?

TORTILLON.

O ça, Monsieur le Raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je luy veux parler ? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelant*) St, st, Ne t'avise pas de luy dire que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monsieur, je luy diray que vous estes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

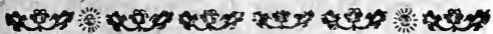
Te depêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh , je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne , & qu'avec douceur je tâche de refoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne luy ayant laissé cinquante mille écus , qu'à condition de se marier , il seroit rude que l'entêtement luy fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-estre un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feuilleter un Mary qu'un Livre. La voicy. Prenous un air ouvert & gracieux , & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.



S C E N E

D'ANGELIQUE , DE TORTILLON ,
ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien , Monsieur , est-ce que je suis un si méchant Valet ? Vela pourtant vôtre enfant que je vous amene. (*à An-*

gelique) Allons , une reverence bien bas à vôtre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille , je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! ne vous déferiez-vous jamais de vos abords populaires , qui choquent l'oreille , & qui scandalisent le bon sens ?

PIERROT.

Hé fy , Monsieur , fy !

TORTILLON.

Comment donc ? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille ?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne luy appartient point ; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes , n'est autre chose qu'une transmission de propriété. Or, pour me donner un bon jour , il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on luy fait un aussi brutal compliment ; & que pour parler juste , il faut dire tout uniment : Ma fille , je vous souhaitte le bon jour.

PIERROT.

Hé fy ! Monsieur , fy , fy !...

TORTILLON.

Que je suis heureux d'avoir une fille d'un si bon esprit. (*en s'approchant d'elle amiablement*,) Ma mie, puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne ; je te vais faire un présent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, aussi choquant que le premier ! *Se tournant vers son pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'interest ; que la vertu seule est capable de me toucher ; que les presens m'effarouchent, & que je méconnois jusqu'à mon pere, quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, que dites-vous à cela

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais, ma chere Enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois-tu ?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourrert

ANGELIQUE.

Hé, parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le véritable bonheur dérive immédiatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le feray pas descendre de si haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mary.

ANGELIQUE.

A moy, un mary! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd'huy! un yvrogne, un jaloux, un joïeur, un débauché!

TORTILLON.

A Dieu ne plaïse que je te rende un si méchant office! Je prétens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gésné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela estant, je ne veux point me marier. Moy, je me soumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir! Point de mary, mon pere, point

de mary. Si les filles m'en vouloient croire , nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds , & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens , qu'on leur en doit de reste , quand ils s'abaissent jusques à nous épouser.

PIERROT.

Ah , le bon petit gosier de fillè ! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu , mon enfant , que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honneste homme ? Quant à moy , il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de Robbe ?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaifans magots , avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées ! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petits pieds , pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent , le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité. . . .

PIERROT.

Ouy : mais en récompense le tournebroche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche:encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis Je ne le sçais que de reste. J'ay demeuré

trois ans dans une de ces boutiques là.

A N G E L I Q U E.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme ?

T O R T I L L O N.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point. Prends un homme d'épée.

A N G E L I Q U E.

C'est bien encore pis. La plupart sont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toujours enyvrez de leur naissance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres, érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en merite, & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

P I E R R O T.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

T O R T I L L O N.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

A N G E L I Q U E.

Que vous me connoissiez mal, mon pere? Jamais Financier ne me fera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois après on les trouve dans une

Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ; sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantost opulens, souvent miserables , & toujours accablez de maledictions. Je ne sçay pas cōme leur femmes l'entendent : mais pour moy j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied là , ma mie , votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là , mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote , il est à naître que nous ayons eu le moindre petit demeslé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honneste homme. Mais. . . .

ANGELIQUE.

Mais , vous avez beau dire je n'en veux point démordre ; je hais vôtre argent, je hais la noce , je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage : tout m'en rebute , tout m'en effraye , tout m'en fait horreur. L'étude au contraire , n'a pour moy que des charmes (*d'un ton sérieux & posé.*) Adieu, mon pere , je vous quitte pour aller faire

une experience de Mathematique.) Elle s'en va.)

TORTILLON *en colere.*

Ho je vous regaleray bien avec vos experiences ! Il ne fera pourtant pas dit , Madame la Philosophe , que vous ruinerez vôtre établissement pour estre scavante. Malepeste , je vous empescheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maison.

PIERROT *(en s'en allant avec luy.)*

Si cela est , Monsieur , donnez-moy mon congé.

TORTILLON *(se retournant en colere vers l'endroit d'où Angélique est sortie.)*

Comment , mort de ma vie ! des experiences de Mathematique , quand je parle de mariage ! Peu s'en faut , coquine , que je ne t'envoie tout à l'heure

PIERROT.

Héfy , Monsieur ! faut-il estre comme cela homicide de sa vie ? Le Medecin vous a dit mille fois , qu'une mirancolie estoit capable de vous jeter les quatre fers en l'air.

S C E N E

D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

I S A B E L L E.

QUoy , ma chere sœur , tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prieres ? Toujours infectée d'Auteurs , toujours la duppe des Livres , tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie , & préférer le nom de fille sçavante à celui de femme raisonnable ? Pour moy , j'en comprends point ta Letargie. Aimable , jeune , spirituelle , riche , tu veux devenir un hibou de Bibliothèque , & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens ?

A N G E L I Q U E.

Je ne croyois pas qu'une morveuse de vôtre âge se meflast de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons ? Apprenez , petite écervelée , que la liaison du sang ne me rend point vos fadaïses plus supportables. Je suis vôtre sœur : mais , grâces au Ciel , exempte des fatales impressions de la vanité & de la coqueterie.

I S A B E L L E.

Ah , ma petite , tu te fâches contre ta sœur , qui t'aime plus que sa vie ? Je te jure ,

mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination luy coûtera peut-estre la vie. (*En l'embrassant,*) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes noces seront bien-tost suivies des miennes.

Tortillon paroist, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah ! c'est donc la noce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur ? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison à la nature, & de précipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit ? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur, & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage ? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée ?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voila bien de la morale perduë : Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec ce il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Ouy quand on est sotté comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre

qu'un homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ay pas étudié. Mais il me semble pourtant , qu'un homme est bien quelque chose.

TORTILLON *à part.*

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis , puisque tout le monde se marie. Ma sœur, avec ta philosophie, que répons-tu à cet argument ?

ANGELIQUE.

Je répons, que si tout le monde se marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien , je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle , qui ne prend conseil que de son miroit ; qui passe les jours entiers à sa toilette , & qui laisse les beautez de l'ame en friche , pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu , ma petite , pourquoy cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne ? Il me semble que l'amour propre a ses bornes , & que l'on peut sans crime estre à sa toilette , ménager ses talens , & se prévaloir de sa jeunesse. Tout

cela n'est point condannable , quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit , vous voulez donc estre mariée ? (*Tortillon se fait voir , & aborde Angelique.*)

S C E N E

DE TORTILLON , ANGELIQUE ,
ET ISABELLE.

TORTILLON.

ELle a raison de le vouloir ; & vous n'estes qu'une sorte de l'en détourner. Sçachez une fois pour tout , que je suis vôtre pere , & que je trouveray le moyen de me faire obeir. A la fin je me lasse de vos grands mots , & des galimatias dont j'ay la teste rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens , mon pere , que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taisez-vous, insolente: Je pense que vôtre orgueil vient jusques à moy ? (*en la menaçant de son bâton*) Par la mort de ma vie

ISABELLE.

De grace , mon pere , ne vous empor-

tez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma sœur ? Le Galimatias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousse à bout : mais je te jure que tu seras mariée ; ou je feray ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, il y a je ne sçay quoy là bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton Je ne sçay quoy ? Est-ce un accident ? une substance ? Un estre materiel ? ou un estre de raison ?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec votre subsistance ? Je vous dis que cela est comme un phantome. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une Veuve qui a tantost envoyé demander si j'y estois ?

PIERROT.

Oh, si c'est une Veuve, elle est bien affligée: Car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON.

Fais-là entrer (*Pierrot sort.*)

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisez, qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma sœur, point de comparaison sur le courage. Vous estes sçavante, & puis c'est le tout.

PIERROT, ARLEQUIN *en Venue, & les mesmes Acteurs de la Scene precedente.*

PIERROT.

Voilà cette chose noire, Monsieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah! ah! ah! Monsieur Tortillon, je suis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelques procès, volontiers?

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoisse. Monsieur, quel desespoir !

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant de quoy pleurer. D'autres s'en rejoüiroient.

TORTILLON.

Madame, ferois-je assez heureux pour pouvoir soulager vôtre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monsieur, je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre. ... Ah ! ah !

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes !

TORTILLON.

Il faut esperer Madame, que le temps....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la consideration

de Messieurs vos enfans doit

ARLEQUIN.

Ce sont , mes enfans , Monsieur , qui m'affassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire , que j'ay si bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix*) Ah ! ah ! ah ! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous , faites-moy la grace de me dire bonnement , dans combien de mois je pourray me remarier ? Apparemment cela est réglé par la Coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme ! Je croyois , ma foy , que cette carogne-là pleuroit son mary.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voila les affrons où tu m'exposes avec ton Latin. (*se tournant vers Arlequin.*) Madame , je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié , à peine sçay-je lire ; & que mon employ est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voila ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique , salüez Madame, & luy rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*à Arlequin*) Je vous laisse parler de vos

affaires en liberté. Isabelle suivez-moy ,
& qu'il ne vous arrive plus , sur les yeux
de vôtre teste , de vous laisser corrompre
par vôtre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois
pour y manquer.

Torrillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *après quelques ceremonies
muettes s'assoyant auprès
d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle , par quel bonheur
les Loix sont-elles tombées en quenouille ?
Ah que je sçay bon gré à feu mon mary
d'estre mort , pour me donner occasion de
vous consulter !

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous
avoir rendu en mourant la liberté que vous
luy aviez imprudemment sacrifiée le jour
de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là , Mademoiselle ? Ja-
mais femme n'a esté plus libre que moy en
paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur
vôtre mary ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire , il enchassoit mes
fottises comme des Oracles , & n'avoit pas

de plus grād plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy , il n'estoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'estre point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglement à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-estre par preference un amy ou deux qui prennent soin de luy plaire : Mais quand le mary fait le malingre , & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne luy fait point de quartier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences , Madame , jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse esté bien malheureuse ! Grace au Ciel , on ne m'a jamais contrainte. J'ay joié , j'ay fait des parties , j'ay écrit des billets , j'ay couru le bal , j'ay donné des rendez-vous , j'ay fait des voyages , j'ay veu des hommes tant que bon m'a semblé ; jamais Monsieur de la Duppardiere n'y a

trouvé à redire. Oh, c'estoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés. . . .

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! (*en se laissant aller.*)

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame ? Vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Demoiselle, c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. (*En se frottant les yeux avec son mouchoir*) Mon cher cœur, je ne te reverray plus !

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans ; & si il n'y paroist point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction.

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement : Que ne puis-je te soulager du mal que, je te fais souffrir ! Helas le pauvre homme ; il par-

loit à coup seur : Car il n'est que trop vra
que je suis une honneste femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'en
fans ne vous a point rebutée du mariage :

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle
C'en est la friandise. De bonne foy, cela n
vous donne-t-il point quelque peu d'ap
petit pour la noce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donne
roit plustost de l'horreur. Il me semble
Madame, que vous estiez venu icy pour
consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que
l'amour de mon mary, m'a entraînée un
peu loin. Oh ça, parlons à cœur ou
vert. Par vos sages conseils ne pourrois-je
point m'emparer de tout le bien de mon
cher mary, sans en rendre compte à mes
enfans ? Diable, il a laissé deux cens bons
mille écus ; & avec cela, comme vous
pouvez croire, je serois bien-tost re
mariée.

ANGELIQUE.

C'est à dire en bon François, qu'à l'exem
ple de beaucoup de meres, vous ne seriez
pas fâchée de tirer le bien de vos enfans
par devers vous ?

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout sans misericorde ?

ARLEQUIN.

Ah , que vous devinez juste !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme ; & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance, vous ne manquerez pas de luy donner une partie de vôtre bien en l'épousant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans , Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy , de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procès.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot , ma sœur , quelqu'un , venez me délivrer d'une Megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mary , mon cher petit homme , ne te verray-je plus ? *Il sort en pleurant.*

S C E N E

DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN
Sergent. UN TAMBOUR. TORTIL-
 LON. LARC-EN-CIEL, *amy de Tor-*
tillon.

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

E Coutez, Sergent, si ma recruë n'est fai-
 te dans trois jours, sans autre forme de
 procez, je reprens la halebarde. Comptez
 là-dessus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompense à un pauvre
 diable qui se creve à vous faire des soldats!
 Est-ce ma faute, à moy, s'ils desertent?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regar-
 dera le pas de la porte, brûlez-luy moy la
 teste d'un coup de pistolet. Cela fera peur
 aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

Voilà un cadet qui ne ressemble point
 mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce
 soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*)
 Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure : car il me semble que les masques ne courent gueres pendant l'Autône.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques !

MEZZETIN.

Le vieux fou ! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*)

L'ARC-EN-CIEL.

Ah ! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel.*)

Ma foy, vive la pipe ! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances ?

Avec une Armée de quatre-vingt mille hommes ! Oüais ! que veut dire tout cela ?

ISABELLE.

Pour faire cesser vôtre surprise , sçachez, mon pere , que la mollesse & l'oïfiveré des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe , que ne le pouvant changer , je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la véritable école de la gloire , en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plait-il ?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie ; & je prétens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon , & se moquant.*)

Une fille douce ! raisonnable !

ISABELLE.

O ça , de bonne foy , mon pere, ne viendrez vous pas qu'un chapeau retrouffé me coiffe infiniment mieux , qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes ? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne , la cadette est encore plus malade que l'ainée.

MEZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur , mon Capitaine , qui apporte trente Louis d'or pour dégager son fils ?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante , il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je luy ay dit , moy. Je luy vas diablement river son clou , avec ses trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*

Mon compere , que je suis malheureux en enfans !

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'est qu'une gageure pour te réjouir. N'est-il pas vray ! Mais plaisanterie à part. Sçais-tu , ma belle , que je songe tout de bon à te marier , & que je te destine un des plus jolis hommes.

ISABELLE.

Hé fy ! Révez-vous de me faire une

aussi brutale proposition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoy je passerois , comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je serois toujours occupée d'enfans, de nourrices , de meubles , de Juppes , de dentelles , de fichus , de parfums , & de toutes les drogues qui font la felicité ou pour parler plus juste, la misere de nôtre sexe ? Non , non , mon pere , non , j'ay l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation ; & de peur de me mes-allier , je n'épouseray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité , vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronte , pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre , ventre-bleu , de la guerre , pour me distinguer !

L'ARC-EN-CIEL à *Tortillon*.

C'est un mouton , qui se fait une joye de vous obéir.

TORTILLON.

Non , compere , ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent Tâchez , je vous prie , de l'amuser, pendant que je vais dire

à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE à *Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas? Je n'en ferois, mordy, point à deux fois pour abbattre une teste.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut estre tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL à *Isabelle.*

Dites donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc en-Ciel, que je t'aime avec tes remontrances! O ça, vieux Coquin, és-tu bon à quelque chose? Me voudrois-tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage? Je vois déjà à ta mine usuriere, que tu aimeras mieux les prester sur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foy de bon cœur: Mais comme vous sçavez, mon fils me ruine.

I S A B E L L E.

A propos , on dit qu'il copie assez bien le Gentilhomme , & que le nom de Baron ne luy meffied point. Il a beau faire , il fait avec cela deux Campagnes pour le decraffer tout à fait. Mezzetin ?

M E Z Z E T I N.

Mon Capitaine ?

I S A B E L L E.

Il me semble qu'il y a long-temps que j'ay soif. Fais-nous apporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc-en-Ciel ne fera pas fâché de boire un coup de vin à la glace ?

L' A R C - E N - C I E L.

J'aurois volontiers cet honneur-là:mais..

I S A B E L L E.

Qu'est-ce à dire, mais Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vite , une bouteille de vin de Champagne.

L' A R C - E N - C I E L.

Dispensez-moy de cela , je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais , pour regler un petit compte avec un Marchand de bonnets qui tient de moy une Boutique.

I S A B E L L E.

Un Marchand de Bonnets ? Ah, vous ne me refuserez pas une grace ? (*vers Mezzetin.*) St , st. (*à l'Arc-en-Ciel* Je) vous prie , Monsieur , achetez-moy un de ces

beaux bonnets de brocard d'or , bordez de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Louis , que je vais vous bailler , s'entend: Car sans argent , les commissions ne sont point agreables. (*en luy mettant trois Louis d'or dans la main*) Tenez , Monsieur l'Arc-en Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez , & des plus à la mode , je vous en prie.

L' A R C - E N - C I E L.

J'y feray tout de mon mieux , & je vous le porteray de main à vôtre lever.

I S A B E L L E.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

M E Z Z E T I N.

Moy ? je ne sçais point les ruës ; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me fouviendra de ce diable de nom-là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur , l'Ar... l'Ar... l'Ar...

L' A R C - E N - C I E L.

L'Arc-en-Ciel , ruë Cocatrix.

M E Z Z E T I N.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte , si j'en puis venir à bout.

L' A R C - E N - C I E L.

Donnez , donnez , je vous en épargneray la peine , (*il écrit son nom & sa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçau-

riez manquer. Tous les enfans du quartier me connoissent.

L'ESCHALOTE à Isabelle.

Voila la femme de ce Fripier qui a fait enroller son mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt pistoles, pour ne luy pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. (à l'Arc-en-Ciel) ça mangeons un petit morceau en liberté. (en se mettant à table) Allons nôtre cher, mets-toy là, à côté de moy. L'Eschalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demy mot ? du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je fors de boire, Mademoiselle. Il n'y a pas demie-heure que je suis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons ! (Elle le fait asseoir.) Nous autres Gens de Guerre, nous serions bien-tost sur la litiere, si nous ne mangions à routes les heures du jour. (On apporte deux verres, l'un à Isabelle &

l'autre à l'Arc-en-Ciel.) Allons, voisin, à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps? Présenter un verre sans le rincer!

L'ARC-EN-CIEL.

Oh quartier, Monsieur, je vous en prie! Le verre est plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu es marié?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez!

ISABELLE.

Ta femme à la mine d'estre un peu diablese, ouy?

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre , ne dit-on point de nouvelles ?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit , ma foy , que nos ennemis ont de malins vuloirs. Mais à bon chat , bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te sçais de gré, vieux fou de tes colibets ! Va , va , pagnote , dors en repos. Nous avons un Maître qui les menerat bon train. Allons , beuvons à sa santé. L'Eschalote , du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah , de tout mon cœur. Viste , une rafade.

ISABELLE.

Allons , mordy , j'en suis avec plaisir. *(on leur apporte chacun un verre de vin.)*

L'ARC-EN-CIEL *se levant.*

A la santé du Roy ? Mon Capitaine , je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. Et moy , je vous en fais raison , à rouge bord , comme vous voyez. *(ils se r'assoient)* Et bien , que dites-vous de mon vin ?

L'ARC-EN-CIEL.

Il est délicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucifson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*après avoir bu.*) Je m'en fuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantost réjouir Monsieur du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'est à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon , & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien. . .

ISABELLE (*courant après luy un pistolet à la main*)

Ah poltron , tu repliques à ton Officier ? Par la mort. . . (*Mezzetin fuit: elle le couche en jouë. Il tombe de peur.*)

MEZZETIN *roulant sur le Théâtre.*

Misericorde ! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéir , il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.

S C E N E

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE *seule , sur un lit de repos, ayant plusieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la solitude qui puisse garantir nôtre sexe de l'importunité des hommes ? Ah , le maudit estat que celuy d'une fille ! A chaque pas , à chaque moment, se voir exposée aux fades & languoureux discours d'un ras d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oïfiveté pour employ ! Quand le malheur veut qu'on soit abordée par ces sortes de gens , vous n'entendez auprès de vous qu'un ramage de sou-

pirs, une gresle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur. Quoy ? ma perseverance & ma tendresse. Ah si jamais mon martyre. Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir ; & voilà les hameçons où se prennent la pluspart des filles, qui sont assez sottes pour prester l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je suis si rebutée de la fadaise ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que jamais. . . . non jamais. . . .

PIERROT. ANGELIQUE.

PIERROT *entrant brusquement, & allant à Angelique.*

C'est ma foy ce coup cy, qu'il en faut decoudre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme. . . . Parbleu, c'est un maistre homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne sera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudifions ? Tant y a que c'est un compere qui

ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une conclusion avec vous? Non, non, je me trompe, c'est une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une conſervation?

PIERROT.

Ouy à propos, c'est comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabuſté de tant de ſortes de beſognes, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle ſorte d'homme eſt-ce?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôtre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart-d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toujours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

ARLEQUIN *Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoisé.*

ANGELIQUE, PIERROT.
PIERROT à Arlequin, en luy montrant Angelique.

Tenez, voila cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *après avoir considéré Angelique.*

Ah Ciel ! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette sont fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infailible d'un mérite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise.

Selon moy , rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession , qui nous brident le nez de nôtre merite , & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux , oserois-je vous demander, Mademoiselle, quelles sont vos occupations ; quels Livres vous lisez, & de quelle maniere vos heures sont parragées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact , je vous diray , Monsieur , que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis !

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis !

ANGELIQUE.

Et que la Philosophie estant ma passion dominante , j'ay toujourns devant les yeux Seneque , Aristote , Socrate , ou quelque autre fameux modele de la sagesse.

ARLEQUIN.

Toujourns de pis en pis. Hé sy , Mademoiselle , vous ne lisez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer , ont plus gâté d'esprits,

que tous les Livres du monde n'en ont façonnéz.

PIERROT.

C'est pour cela que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moy que pour m'insulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, Monsieur, vous demander à mon tour qui vous estes, & qu'elle est vôtre profession ?

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable sçavante, un Ope-
rateur infallible pour les fractures de la
raison, pour les dislocations del'esprit, pour
les entorses du bon sens, & generalement

pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'est à dire en un mot , que j'apprivoise les humeurs farouches par la delicateffe de mon art , & que par la douceur de mes preceptes , j'insinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGÉLIQUE.

Quoy, Monsieur, vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailiblement.

ANGÉLIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGÉLIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces fortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGÉLIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ay jamais esté curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour . . .

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez estre mon écoliere ?

ANGÉLIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on est tou-

jours bien-aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la première de mes maximes est, que l'amour & la philosophie sont incompatibles.

ANGÉLIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raison en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y sert pas de grand' chose. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de credit sur l'ame, que les galimatias de Seneque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, si-tost que vous prendrez goust à mes leçons.

ANGÉLIQUE.

Je ne sçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déjà beaucoup de plaisir à vos expressions, qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les Auteurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

Vous croyez donc que l'amour donne la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les défauts ; & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manières. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Damoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroist mille fois plus belle & plus aimable.

ANGÉLIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gaigeure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devinst belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame ?

ANGÉLIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espeece de letargie, qui rend tous les traits inanimes, & qui jette une indolence insupportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroist vray-semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle d'amour , allumée à propos dans un jeune cœur , rend l'imagination plus prompte , l'esprit plus aisé , la conversation plus animée , les yeux plus brillans , & répand sur tout le visage ce je ne sçay quoy vif & touchant , dont il est impossible de se défendre.

ANGELIQUE à part.

Depuis que je suis au monde , je n'ay encore veu personne s'expliquer avec tant de facilité. (*Vers Leandre*) Vous devez avoir bien des Ecoliers, Monsieur ? Car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moy, par exemple , croyez-vous que je fusse plus aimable , si j'avois moins d'aversion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy , sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? Il n'y a pas de magie , au moins , à vôtre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple , rien de plus naturel , rien de plus ordinaire. Commencez ,

s'il vous plaist , par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin !

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle ?

ANGELIQUE

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy , bon Monsieur, ce preparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal propres , & qu'il faut estre sur le bon bien pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay tres-mal employé mon temps , & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toinon habille moy. (*Elle passe son manteau , & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre.*) Vous voyez comme je suis obeïssante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier , des bracelets , & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité , j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance , quand on en use modement.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéiray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'on appelle une Ecoliere du grand air !

ANGELIQUE.

Tout de bon , me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je serois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteuil , & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter , me croire , & me répondre de bonne foy , suivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Serieusement , Monsieur , si j'aime , deviendray-je plus jolie ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas : Je m'en vais vous parler , comme feroit un homme qui auroit assez de bien , & assez de me-

rite pour vous pouvoir rechercher en ma-
ge.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis
beaucoup plus sensible au mérite. Ainsi,
Monsieur, parlez comme de vous, & n'em-
pruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN : (*son chapeau à la main, &
d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez previennent mon
attente, & que vous permettez à mon cœur
de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne
donnera point dans les hyperboles ridicules
qui assaisonnent d'ordinaire les declara-
tions des Amans : il ne luy échapera ni de-
sespoir, ni sanglots, ni martyres.

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre
que pour étourdir les ames vulgaires, qui
se laissent charmer de tout ce qu'elles n'en-
tendent point. Mais l'infailible eloquen-
ce pour persuader un esprit aussi éclairé
que le vôtre, c'est la sincérité avec laquel-
le je rends justice à tout ce que vous valez.
Je n'employe que mon estime pour meriter
la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est jouer à coup seur !

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parviene à l'honneur de vous plaire. Jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mes humeur, jamais de contrariété dans mon sentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela estoit vray, Monsieur, cela seroit bien rare, & en mesme temps bien doux!

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontier d'un bien qu'on souhaitte.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche est le fidelle interprete de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne dementira la perseverante attache que j'auray pour vous le reste de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoy? si j'estois vôtre femme, vous m'aimeriez toujours?

ARLEQUIN.

Que vos scrupules sont cruels! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aimeray toujours. Mais vous n'ignorez pas que de

L

tous les supplices , le plus cruel est celuy d'aimer seul. A mon exemple , vôtre cœur deviendrait-il sensible , & pourrois-je me flater d'autant de tendresse que je vous en promets ? Ma belle , vous détournez vos yeux. Vous ne me répondez rien. Ah ! sans doute , ma leçon commence à vous ennuyer !

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monsieur , je m'aperçois que j'en profite peut-estre trop, & que mon silence répond assez juste à ce que vous me demandez. Toinon ?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Après s'estre regardée , & faisant un grand soupir de joye , elle se tourne vers Leandre , & luy dit tendrement : Ah le bon Maître !*)

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux. . . .

ANGELIQUE.

Vous estes assez heureux pour m'avoir tenu parole. Ouy , je conviens de bonne foy , que je suis plus jolie dès la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde ?

ARLEQUIN.

Vôtre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur. Ce soir, s'il vous plaist.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien, si vous vouliez, à l'issuë du dîner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tost: pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantost. Mais foyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois-je négliger une si belle & si bonne Ecolière? Ah l'heureuse leçon! Amour, seconde-moy jusqu'au bout. (*Il sort.*)

ANGELIQUE à Toinon.

Toinon?

TOINON.

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Dis-moy, de bonne foy. Comment me trouves-tu?

TOINON.

Ah , Mademoiselle, vous estes charmante ; & je ne vous ay jamais veu si belle.

ANGELIQUE.

Allons , Toinon , jettes-moy tous ces diantres de Livres-là par la fenestre , ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoiselle, est-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu es beste , avec tes vapeurs ! Apprend que l'étude m'avoit gâté le tein , & que sans le secours de cet honneste homme qui sort , j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

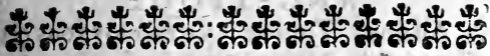
TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moy. . . .

ANGELIQUE.

Voila qui est fait , je l'épouse ce soir. Il me fera belle ; il m'aimera toujours : N'est-ce pas pour estre heureuse ? Oh , Mademoiselle ma sœur , avec vôtre bravoure , vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avoüer que j'aurois été bien sottte de m'enfermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate. A ce que je voy, la vraye scien-

ce d'une femme, c'est d'estre belle. L'étude & les Livres ne servent qu'à la rendre insupportables.



S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN

MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE,
raconte plusieurs nouvelles à Jupiter,
parmy lesquelles sont les suivantes :

DES ANTIPODES.

CEs gens-là souhaitteroient avec impatience de sçavoir, si c'est eux, ou si c'est nous qui vont la teste en bas, & les pieds en haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom, surnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils

soient , de raser la barbe aux Eunuques de son Serail , à peine d'estre mis entre les mains du Sieur Barbeau le Questionnaire , & mourir dans l'eau froide.

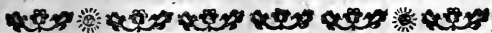
DE PARIS.

Un Sergent au Chastelet, a presenté Requête , à ce qu'il soit défendu aux Comediens Italiens de ne plus jouer son nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause : mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez, dans une Feste de Taureaux , un homme s'étant présenté pour combattre un Taureau extrêmement furieux , on fut étonné de voir ce Taureau humilié devant luy; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux , on scut que cet homme estoit marié à une femme d'humeur galante , & que sa teste estant mieux armée que celle du Taureau; cet animal luy avoit témoigné son respect & sa soumission.





PLAIDOYE

*EN FAVEUR DES PETITS
Plutons, Orphelins par la mort de leur
Pere le Diable : Contre Proserpine leur
Mere.*

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphase & l'Exorde estant presque
toujours l'ornement d'une méchante
cause ; j'entre à corps perdu dans la mien-
ne, & m'écrie d'un ton piteux & mélan-
colique : Le diable est mort. Est-il rien de
plus surprenant ? Le diable a fait un Testa-
ment : Est-il rien de plus libre & de plus
ordinaire : Le diable m'en fait l'exécuteur ;
Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa
diablesse de femme dispute le Testament :
Quelle malice ! Grippimini luy preste son
secours : Quelle friponnerie ! Deux grands
moyens dans cette cause : La méchanceté
d'une femme ; la friponnerie d'un Procu-
reur. Hésitez-vous, Messieurs, à pro-
noncer sur ces deux chefs ? Rien de plus
méchant qu'une femme : L'expérience vous
l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un
Procureur : Il faut n'avoir jamais plaidé
pour en disconvenir. Grippimini, Mes-

fieurs , Grippimini . . . son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma cause.

Feu le diable d'affreuse memoire , voulant mourir en bonne odeur , & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse , a fait un Testament : mais un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testament, il estoit d'âge competant. Il estoit maitre de ses biens, de ses volontez & de toute diablerie. Quant au Testament , n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens necessaires pour le rendre valable & solennel ? Ignoroit-il la chicane , luy qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'huy ? Apprehendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour assaffiner la Justice du fond , par la rigueur de la Forme , & pour sauver , quand bon leur semble , l'irregularité de la Forme par le seul merite du fond ? Pouvoit-il pecher contre les Loix & la Coutume , luy qui les fait par tout interpreter à son gré ? Se défioit-il de son credit parmy les Juges , luy qui les corrompt trop souvent par les sollicitations & par l'interest ? Ah , Messieurs Pluton n'est pas un diable manchot dans les affaires. C'est un Pere équitable , qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain , sans que le genre humain leur en puisse rendre. C'est un Pere

surpris par la mort, & pressé par l'amitié, qui épanche sur ses enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent estre capables. Beau naturel, Messieurs ! Belle tendresse !

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Testament est-il en bonne forme ?

ARLEQUIN.

Je le soutiens, Messieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'est un Testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais esté corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! le diray je, Messieurs ! C'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le Testament.*) La Loy, Paragraphe. 7. Digeste 15. semble n'avoir esté faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem.* C'est à dire. Messieurs, que le lyon se connoist par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraphé de la main du deffunt : premiere formalité. Il est reconnu

pardevant deux Notaires, au desir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais, Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer, c'est que le defunt fait mention expresse de l'institution d'heritier, qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes.

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

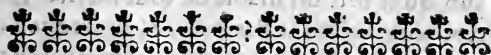
ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, hé laissez. Voilà qui est admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En verité, Messieurs, je n'y connois plus rien ... Il parlera encore ? Hé laissez, laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans vôtre étude, & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-estre, que les quatre

Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Messieurs, n'agitions point cette perilleuse question. Vivons vous & moy dans la bonne foy sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de sujets, si tous les enfans de leur Royaume n'estoient faits qui par ceux qui ont droit d'en faire? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio*. Voilà, Messieurs, ce qui établit leur estat & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos public; & voilà ce qui m'acharne à soutenir le Testament. Quoy? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris? *Non feram, non pariar*. Puisque leur pere me les a confiez; je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroissent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aisné auprès des femmes, & le rendray si complaisant & si persuasif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'esprit comme un diable. Je mettray le second avec les Gens d'affaires, les Usuriers, & les Marchands;

afin qu'il soit un diable de tout métier. Le troisieme suivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour estre quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatrieme dans l'Epée, où je prétens qu'il fasse le diable à quatre. C'est de cette maniere qu'un Tuteur honneste homme doit veiller à l'établissement & à l'éducation de ses mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaise debouter Grippimini de sa demande & le condamner à une violente reparation pour certain mots de fripon, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pythagore. *Procul hinc, procul esto profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*





S C E N E S

FRANCOISES

DE LA

CAUSE DES FEMMES.

S C E N E

D U M O R E .

ISABELLE , COLOMBINE ,
ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

UN Page de mes amis m'ayant fait con-
noître , Mademoiselle , que vôtre
équipage abboyoit après un More, j'aurois
fait conscience de tarder plus long-temps
à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal , selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puisque tu sçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment, quand on te parle par signes ?

ARLEQUIN.

Affurément, Mademoiselle. Si-tost que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujours que c'est pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien ça, More; c'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens: Je craindrois trop de me souiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service, qui n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser, & jusqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y suis grec, ou peu s'en faut. J'ay servi sans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné c'est chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rôle à leur service: Ah la belle école pour un valet!

ISABELLE.

Tu en es donc forti bien sçavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de laquais que vous me devez regarder. En cas de besoin , je vous servirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend elle jusques-là ?

ARLEQUIN.

Hé , je crois que quand on a servi des Abbez , on sçait & au delà , tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reussis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy , Mademoiselle , c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe , vous avouëriez bien-toft qu'il n'y a point de trait d'arbaleste que je ne surpasse en vitesse , quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la paste pour les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre paste que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moi-

tie de Paris,) ufoient une paste qui les dessechoit d'une maniere qu'on eust pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à une homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin réseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'air, du Soleil, de la pluye, & des baisers mesme appliquez par des Flamans.

COLOMBINE à Isabelle.

Voila un tresor, Mademoiselle!

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepitez l'un & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Scavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Theatre ? Malepeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vestu comme un Amadis; apostropher superbement la mort, & morguer les destinées au plus juste; sans respect de sa perruque & de son cimenterre à la Romaine, dès qu'il commence à m'as-soupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien-tôt main-forte de vingt écots des plus glapissant, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant !

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me messe aussi de faire des Vers ?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf ?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie ! Cela est bon aux Invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'at-

tache uniquement. C'est le Thermometre de la raison , & la bequille du bon sens estropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique considerable ?

ARLEQUIN.

Ma foy , je fais grace à bien des fots, depuis que je m'occupe à cloüer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on , cet ouvrage patetique.

ARLEQUIN.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques ? Ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Pour moy , comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie ne fasse moisir deux petites pieces que j'ay en poche , je vais les mettre un peu à l'air : ça , gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles

COLOMBINE.

Que sçais-tu si l'on est d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en gouft. (*Il lit:*)
Recette pour avoir à coup seur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle absynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là dedans une cohuë d'obscenitez.

ARLEQUIN.

Est-ce que ce titre ne parle pas assez François ? Voicy quelque chose de plus.

ISABELLE *en luy arrachant la piece des mains ; & la donnant à Colombine.*

Vois viste, Colombine, si cela est au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit :*)

*PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU,
ou le portrait fidelle des Passe-volans
de la Galanterie.*

Aujourd'huy que le sexe aisément s'accommode

Des gens qui sçavent badiner ;

On ne doit pas trop s'étonner

Si les Abbez sont à la mode.

Car, qu'est ce qu'un Abbé dans le temps d'apreient ?

C'est un surtout de bagatelles,

Un tissu de chansons nouvelles,

Un petit coquet tout plaisant.

Qui sçait du coin de l'ongle ouvrir la tabariere,

Caresser son petit colet,

Tourner son castor de maniere

Qu'il fasse toujours le godet.

Entendant sur tout à merveille,

A laisser entrevoir un petit bout d'oreille ;

A se mordre de temps en temps

Par maniere de passe temps

Une lèvre qu'il tâche à rendre plus merveille.

Affectant de rire de tout

Pour montrer qu'il a les dents belles :

Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles ;

Pour avoir le plaisir de les pousser à bout.

En garde dans les Tuilleries ,

Pour éviter un pied prest à croquer le sien :

Faisant son cours aux Comedies

Où , soutenant à l'aise un doucereux maintien ,

Son œil voltigé autour des Actrices jolies ,

Et les has ne luy content rien.

Voilà de legers traits de la delicatesse

Où nos petits collets sont presque tous tombez.

Avoüons donc que la mollesse

Est l'appanage des Abbez.

COLOMBINE après avoir lû.

Cela s'appelle un laquais universel.

ARLEQUIN.

Fy , ma mie , avec ton laquais ! Je prétens bien estre l'homme de chambre de Mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moy !

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? Ma foy , sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partisan d'où je sors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu fortý ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'estois d'humeur à me laisser cajoler par la femme, parce qu'un jour en revenant de la Doüiane, il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela estoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus sortir; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à vôtre serviteur.

ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme sans teste, Mademoiselle.

ISABELLE.

Il se nomme ?

ARLEQUIN.

Monsieur Tirepartout , Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez , mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantost.

ARLEQUIN.

Adieu donc , Mademoiselle. (*A Colombine* ,) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Isabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partisan, que j'ay la main subtile, je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN à *Colombine*.

A tes heures perduës , cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



S C E N E

D V B A R O N .

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*

COLOMBINE , ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant , & se tournant
du côté d'où il est sorty.*

HOla , hé , la Sauffaye ; Qu'on aille dire à la vieille Marquise , que je l'envoyeray paître , si je n'ay mon quartier avant la fin de la semaine. Faites sçavoir à la Presidente , que je prens demain des pillules. Je la dispense de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas trompée ?

ARLEQUIN *après avoir regardé quelque-temps Isabelle.*

Ouy , Mademoiselle , la Renommée ne m'a point surfait, en me cornant aux oreilles , que vous estiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà , Monsieur , une surerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaisance la plus prodigue. Venez-vous

icy de guet à pend pour assieger ma simplicité.

ARLEQUIN *en s'asseyant.*

Non, j'y viens pour me faire hair. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez - pas , Monsieur , d'estre pris au mot ?

ARLEQUIN.

Franchement , je suis assez seur de mon petit fait auprès du sexe , & j'en enrage. Il faut estre né sous une étoile bien detestable , pour estre aimé aussi généralement que je le suis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes sont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moy ; je crois , Dieu me sauve , qu'elles sont enforcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

ARLEQUIN.

Je suis peut-estre l'unique Gentilhomme de France , qui ne fait rien perdre à mes gens ; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veuille entrer à mon

à mon service. En devineriez-vous la raison ?

COLOMBINE.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse ? Sur ce pied-là , j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Postillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay assommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il est vray que les gens sont miserables avec moy. Ils ne sçauroient faire un pas sans que quelque Émissaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche , pour leur dire : Ah , mon Dieu , que vous avez un joly homme de Maître ? Ma Maîtresse se donneroit à tous les diables & de grand cœur , pour avoir un teste à teste avec luy. C'est une fatigue enragée de voir tirailler à chaque pas qu'on fait, & les valets me demandent cin-

quante écus d'augmentation de gages, seulement pour faire rentrer toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe, sans luy enseigner du moins quelque remede contre le feu que vous luy causez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, Monsieur le Baron, vous estes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en luy passant la main sur le genouil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtât 20.ans que je serois à tous les

diabes, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entieremét dégoûté les femmes des Partisans.

C O L O M B I N E.

Des Partisans ! Vous vous moquez. Ce sont des gens tres-polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

A R L E Q U I N.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie : l'empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel esprit, qui arrestent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muses à l'encau, & font passer Apollon pour le Menestrier de la Doüanne.

I S A B E L L E.

Tout franc, il y a long temps que la Poësie crie après une telle reparation.

A R L E Q U I N.

Laissez-moy faire: J'appaiseray bien-tôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en teste.

I S A B E L L E.

Le peut-on sçavoir ?

A R L E Q U I N.

C'est que côme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour

les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, soient tenus de me faire foy & hommage ; & cela sans préjudice de mes autres droits : Car je ne répons pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ca, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron. Les conquestes si aisées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, teste-bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embarasse en ce temps-cy ! Quand j'aime, je suis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire soupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien,

qu'on ne vous sçauroit rien refuser.

ARLEQUIN.

Nenny , de par tous les diables , nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour reüffir auprès des femmes. Voila encore une marchandise bien rare , pour obliger un honneste homme à mettre la main à la bourse. Je pretens que le sexe m'en doit de reste , quand je m'abbaisse à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne poufferoient pas la generosité si loin.

ARLEQUIN.

Je le sçai de reste : Mais si j'allois faire le cruel , les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendresse de belles par un peu de facilité , & ne pas rabroüer de plein faut les vertus commodes , qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

COLOMBINE.

Monsieur le Baron a l'ame belle. Il ne se plaist point à faire des malheureuses.

ARLEQUIN.

Malpeste , je n'en fais que trop. Mais quoy , on ne sçauroit estre par tout. Ah l'assommante chose que le merite ! Si cela continuë , je vais faire pension à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Est-il possible?

ISABELLE.

Affurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc se hâter de venir en mon Hotel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un secret pour estre moins couru des belles, dès demain je prens la poste, pour aller subtiliser les habitans du pais de la Garonne. (*à Isabelle en la voulant embrasser*) Va, mon petit Bouchon, ne te desesperes pas. Je suis touché de ta tendresse. Il ne tiendra pas à moy que

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les manieres de Cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus.

tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola , chut , st , st. (*Il siffle*) Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy , elles y perdront plus que moy.



S C E N E

DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comtesse.*

ISABELLE , COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant , à son Laquais.*

OH , oh , diable , Monsieur l'éveillé , vous estes curieux ! A quelle école avez-vous appris à lever si haut les jupes d'une Comtesse ? Le public a-t-il quelque droit sur ma peau , pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autre fois ?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit , Madame , de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te tairas tu , pendart ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE. *à Isabelle.*

La plaifante idole de Comtesse !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard , au moins car je ne mesle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence , d'une violence , que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand chose, Madame , si j'estois la matiere de . . .

ARLEQUIN.

Comme , pas grand chose , Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteuil*) Attendez . . . Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle , que vôtre humeur alaigne fait dans le quartier , n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long temps dans l'indigence de vôtre veüë , & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment , Madame je suis confuse de la peine que vous prenez. C'estoit à moy de

vous prévenir , par toutes sortes d'endroits. Que je scay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy vôtre-demeure !

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sceuë , ma petite Mignonne , A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupees comme vous , à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy , je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir J'affronte en plein midy les incongruites du plus ardent Soleil , Il y paroist assez à mon tein , sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez , Madame , apparamment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien après cela pour vivre ! Cela est bon à des petites mijaurées , qui mettent toujours quelque mot en avant , pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez colleter un jeune Abbé , qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse , qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant , que la conduite de la pluspart des femmes. Elles

sont bien plus grasses, quand quelque oisif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye : En verité , Madame, vous faites honte à la lumiere: Le Soleil se cache prudemment , de peur d'estre obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire: Madame , vôtre conscience ose-t-elle dormir en repos , quand vous avez à faire tant de restitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du soleil , vos dents la blancheur de l'albâtre , & vôtre teint celle des lys. Dieu me damne , il faudroit avoir de furieux reservoirs de complaisance , pour applaudir de sang froid à une telle multiplicité de sottises.

ISABELLE.

C'est pourtant la , madame , le manège du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'est que le grand monde , est un grand cheval. A propos de cheval , vôtre pere songe-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne presse pas , Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables , cela ne presse pas ? Est-ce que je ne sçai pas les petites necessitez du sexe ? J'ay esté fille, peut-estre , en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure: Car dès

l'âge de douze ans, je commençois déjà à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que vôtre esprit vous fist envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions ! C'est bien là où le bas blesse ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'expérience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un teint de betterave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la première de ces vieilles medailles qui me tendra la joue, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la première entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, ferez vous

encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangeaisons d'estre mariée ?

I S A B E L L E.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces demangeaisons.

A R L E Q U I N.

Vous verrez que c'est moy qui les auray pour elle ! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

I S A B E L L E.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des faussetez ou des sottises ?

A R L E Q U I N.

Vrayment vous y seriez bien venue, à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez, ma maison n'est ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne au diable s'il boiroit du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

I S A B E L L E.

Elle est digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allast aviser de conter quelque folie à quelque écervelee, que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirast quelque autre folie: En voila assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me sers depuis un temps que de laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'estois bien embarassée pour les Cochers: car on ne les scauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la senteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec luy, je ne me croyois pas en sureté.

I S A B E L L E.

Voilà , Madame , une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

A R L E Q U I N.

On ne dira pas aussi de moy , que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans , & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

I S A B E L L E.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

A R L E Q U I N.

Avec tout cela , j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy , si vous avez quelque petite oppression de cœur , là , là n'en faites point la fine : je vous y serviray de la bonne façon.

I S A B E L L E.

A ce que je vois , Madame , vôtre vertu cherche à s'égayer.

A R L E Q U I N.

Diab!e m'emporte , si je ne le fais comme je le dis.

I S A B E L L E.

Je suis fâchée , Madame , de n'estre pas en estat de profiter de vos offres obligantes.

A R L E Q U I N.

C'est à dire , friande , que vous estes assez bié avec vôtre godelureau , pour vous passer

de mon secours. N'importe, dites-moy son nom ?

ISABELLE.

C'est à moy , Madame , à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc , Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les sottises d'une plus longue conversation. Laquais , mes gens, Franc goujat, Prest-à-tout, l'Intrepide ? Où est donc cette valetaille ? Que de coups de fouet ! que d'étrivieres ! (*A Isabelle qui le suit.*) Estes-vous de ma suite ?

ISABELLE.

Souffrez , Madame , que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez ; je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins ne vous avisez pas de me rien demander : nous sortons quittes.

ISABELLE.

Ah , Madame , je. . . .

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, je suis morte, si vous m'assassinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à rester pour vous rendre la vie , je ne priveray pas le public d'une chose si précieuse.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc , ma mie , pour

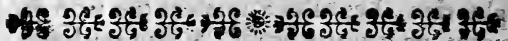
une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, ufez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin : car vôt're degré est bien obscur. Jusques au revoir. Serviteur.



S C E N E

DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSE-MINE, M. TUE-TOUT,

ARLEQUIN déguisé en Commissaire.

COLOMBINE à M. de Bassemine.

VOicy Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoit pû resoudre à venir si promptement. (*M. de Bassemine & Arlequin se font des civilitéz muettes.*)

M. DE BASSE-MINE.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de consequence ?

ARLEQUIN.

J'estois occupé après un petit déménagement : Vous m'entendez bien. C'estoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay saisi les portes

feüilles; & pour éviter le scandale, j'ay fait jetter les meubles par les fenestres.

M. DE BASSEMINÉ.

Messieurs les Commissaires sont toujours sujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, nôtre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apresent ont trop de vertu, pour nôtre profit ; & sans quelques jouëurs de bassette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge, dequoy faire foüetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'estes pas si malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il est vray que quand on a de l'honneur, on se tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laisse au commun de mes confreres le soin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patissiers qui vendent des chats pour des lièvres. Fy, fy, cela est trop trivial. Quand-on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réüssir on a besoin d'une conscience souple, d'un esprit alerte, & sur tout d'une effronterie courageuse. C'est par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans nôtre petite profession.

M. TUE-TOUT à *Arlequin*.

Monſieur, ſi vous voulez entrer ; il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINE à *Arlequin*.

Monſieur, Colombine a dû vous dire le ſujet qui

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne ſçais quoy, que vôtre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINE.

Ma femme, Monſieur ? graces à Dieu, je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc vôtre fille ? Et bien, fille ou femme, c'est toujourns meſme pâte.

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur, ma fille eſt une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je luy veux donner. C'eſt un eſprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t'il ? On n'eſt peut-eſtre pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous eſtes tombée en bonnes mains ; & je ſçauray

M. TUE-TOUT à *Arlequin*.

Ne perdons point de temps, Monſieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN à *M. de Baſſemine*.

Voilà un homme bien empreſſé ! Quel intérêt prend-il à vôtre affaire ?

M. DE BASSEMINÉ.

C'est l'amant de ma fille, & qui par vos soins sera bien-tost son mary.

ARLEQUIN à *M. de Bassémine.*

Quoy ? ce vieux ragot est l'amant de vôtre fille ?

M. DE BASSEMINÉ.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire : car à son air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT à *Arlequin.*

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant presser, tu ne feras que trop tost arrivé au but.

S C E N E

DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN *Commissaire.* M. DE BASSEMINÉ, M. TUE-TOUT, ISABELLE, COLOMBNE. *Plusieurs parens.*

ARLEQUIN *entrant à costé d'Isabelle.*

CA, ça, nous allons bien rire. Un siege ?
(*A Isabelle.*) C'est donc vous, petite

personne. . . Hola, qu'on apporte un siege.
(Un laquais donne un siege à Arlequin, qui dit après s'y estre assis :) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne sçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE à Arlequin.

Vous sçavez, Monsieur, que vous estes l'arbitre de tout. Faites bien vôtre devoir.

ARLEQUIN en élevant sa voix.

Comment ? que je fasse mon devoir ? Est-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde. . .

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN à Isabelle.

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassast vos mauvaises humeurs.

ISABELLE à Arlequin.

Monsieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins intéressé que moy. Il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audience. Mon Clerc, faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE *deffendant sa Cause.*

Messieurs, dans le déplorable estat où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres, Nôtre sexe attendroit long-temps en vain qu'un autre prit le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cesse d'y estre; & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mène à la Galere, garre que la peroraïson ne nous fasse tomber à la Greve!

ISABELLE *continuant.*

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduëment à ses pieds une jeunesse flo-

rissante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendresse, où les cœurs venoient par escadrons reconnoître nôtre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y eust pas eu de seureté à nous choquer ; & la peine suivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choses ont bien changé de face ; & nous éprouvons sensiblement, que l'empire de la tendresse n'est point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il est, mille infatigables aventuriers arpenter d'office tout l'Univers, pour soutenir nos querelles ; & l'amour qui servoit autrefois à enrichir le sexe, ne sert aujourd'huy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il est vray : Car-je sçay des femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'est point dans nôtre siecle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles desolations de la guerre, & se mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'est pas reconnoissable : On lezine jusques sur les petits soins ; & bien loin de se dépouïller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne son cœur qu'a-

vec des reserves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous unissant tous les jours à d'imbécilles vieillards : Nation de tout temps reprochée dans toute l'étendue de l'Empire amoureux. Ces assortimens bizarres, que l'avarice suggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la Pepiniere des separations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour des liens que nôtre cœur abhorre, & contre qui nôtre liberté, (pour ne rien dire de plus) ne cesse point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles assez novices pour prendre aisément le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faisons, est incompatible avec les austeritez où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne sçavons-nous pas que l'hymen est une espece de milice, dont les enfans & les vieillards sont également incapables ? Ne sçavons-nous pas qu'il en est du mariage, comme du feu sacré des Vestales, qu'il falloit entretenir religieusement, sous peine de la vie.....

ARLEQUIN.

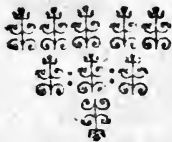
Il est vray , & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu , puis qu'il ne peut souffler que du derriere ?

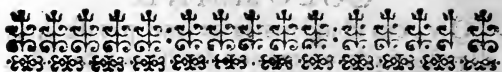
ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que fasse un vieux Barbon sous la bannière de l'hymen , ou plustost quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un époux qui la catechise à toute heure , qui compte tous les pas qu'elle fait , qui n'ouvre la bouche que pour la contredire , ou pour la regaler de ses promesses du temps passé ? Un bourru , qui fait un crime à la moitié d'un ruban ajoûté à sa coëffure , & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces légions de maladies , dont la vieillesse est exercée , ny de cette toux insupportable qui est la musique ordinaire d'un vieillard. Ah , Messieurs , que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'estre pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'heroïque , dans la triste fidelité dont on a le courage de se picquer envers des maris faits de la sorte : Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extremité , je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais demordre

dre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

COLOMBINE. *veut deffendre les Vieillards , en faveur de Monsieur Tuë-tout : Mais luy qui connoist son ironie , l'en empesche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle , dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio , & la Comedie finit.*





SCENES

FRANCOISES.

DU PHENIX.

SCENE

Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Ouy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses : Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en teste. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez. . . . Enfin. . . . je crois que tout le corps peut luy frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah, ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me devorent. . . .

COLOMBINE.

Oh , ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion ; & vous avez des intervalles assez recreatifs. On dit bien vray , que les petits pâtissent toujourns des chagrins des Grands ; & les vôtres me coûteront du moins un blanchissage. Car enfin me voila assez honnêtement houspillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en parience ; & j'en sçay bien de mon sexe , qui se feroient un fort gros plaisir qu'un Prince les eust mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine , dans l'estat où je suis , l'on doit bien me pardonner de petites absences ?

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc , Seigneur , si vous aviez l'esprit present ? Je m'emancipe un peu , comme vous voyez ; mais ne m'aurez-vous point communiqué de vos absences.

LE PRINCE.

Est-il sous le Ciel un Prince tout ensemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voila un Prince qui est encore bien malade ! Il n'a que soixante mille hommes sur pied ; & des hommes que nous avons aguerriés , il faut sçavoir. Helas ! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureux.

ses, d'estre à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est-elle, comme à quelque chose de bon; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recruës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah ! Plust au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs ? mais j'éprouve une guerre interieure qui m'assassine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur ! hé, la Princesse vit de maniere à faire en un besoin un Vautout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier à bras.

LE PRINCE.

Ah Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître : Est-on encore souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais-je, si dans les transports que la Princesse me fait paroître, elle ne cede pas plust à l'importance du

devoir , qu'à l'inclination qu'elle a pour moy ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse , ou je la veux independamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voila ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec votre permission , Seigneur , ces délicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons , & sont gens à passer les choses au gros fas. Generalement parlant , le cœur d'une femme est un mets à part , qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnestes gens ont la discretion de s'accommoder au temps : Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession , si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tuë ; & quoy qu'il en coûte , je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour ébloüit , & sur tout en matieres de femmes. Cependant , Seigneur , oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire ?

LE PRINCE.

Je prétens faire Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre

COLOMBINE.

Bon Seigneur, est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense?

LE PRINCE.

Ah, je merite les noms les plus odieux; & il faut estre lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'est justement celles-là qu'il faut éprouver: Car pour les autres, elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en teste à la Princesse quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenues de son cœur?

LE PRINCE.

C'est de là, Colombine, que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy, Seigneur, s'il est permis d'estre sincere à la Cour, votre repos est en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmier que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous luy lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez, cela est

diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'est pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse ; Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme est une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon ; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de tés.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy ? Mais encore fut-il que ce soit un amy d'une fidélité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel ministere. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fust ennemy de soy-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de délicatesse : C'est pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne sçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je seray témoin oculaire de tout ce qui se passera ?

COLOMBINE.

C'est à dire, Seigneur, que vous estes tout préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de gueres: L'amour est un drolle qui vient à ses fins imperceptiblement, & les plus Argus sont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaist!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, si je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une personne d'exécution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais retirée.

LE PRINCE.

Est-il bien possible? Mais encore quelle est cette personne? & n'y a-t'il point de risque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du risque? bon! La nature y a pourveu; & je croy que vous n'en douterez point, quand vous sçaurez que c'est moy qui entreprends vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t'il? Quand j'ay une fois endossé le harnois d'un Cavalier, j'ay

un petit air à faire trembles toutes les vertus dans le manche ; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe , elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore , comment t'y prendras-tu pour luy conter ces raisons ?

COLOMBINE.

Oh , c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'un Agnès , bon , j'ay ce rolle-là en poche ; & j'entens merveilleusement à extirper les brouffailles que les leçons d'une grand' mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques-unes de ces femmes battues de l'oysseau , cinq ou six brusqueries galantes , assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée , me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu ; & c'est-là ce qui rend mon rolle épineux : Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rolles , les idées se perdent , & il faut du temps pour les rappeler.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous moquez . Seigneur , avec vos deux jours ! un tour de jardin me remettra sur les voyes. Allez , Seigneur , je

donne ma parole , que la Princesse ne se couchera point aujourd' huy sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans la patience , j'usois d'un stratagème ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précautions pour tromper une femme ? La plupart du temps, nous nous en ferons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous estes bon & sage , & je ne suis icy que pour vous obeïr.

LE PRINCE.

Viens , Colombine , je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

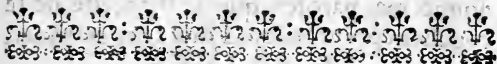
Mais au moins , Seigneur , vous me laissez les coudées franches auprès de la Princesse ? & il me sera permis de pousser ma pointe ? Voyez-vous , Seigneur , je ne veux pas qu'on dise de moy , que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va , je laisse les choses à ta discretion ; & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah , Seigneur , vous ne seriez pas si liberal , si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où sont les hommes aujourd' huy , ce n'est pas un grand malheur que de n'estre pas faite tout à fait comme eux.



S C E N E

DES ADIEUX.

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de Soldat.*

ENfin c'est dans ce triste jour
 Qu'il faut emballer notre amour.
 Il faut nous separer ma pauvre perronelle.
 Le Tocfin de la gloire à la guerre m'appelle.
 Mais je differe d'un moment,
 Pour vous estocader quelque beau sentiment :
 Heureux, si votre ame farouche
 N'ose pas refuser à mon cœur affligé
 Son audience de congé,
 Pour me laisser partir dessus la bonne bouche.

COLOMBINE.

Quoy ? tu veux attraper les heros au galop :
 Cher Arlequin, quelle furie
 Peut aller à la boucherie !
 As-tu quelque chose de trop ?

ARLEQUIN.

Non, je n'ay rien de trop : mais la gloire, Madame,
 A mis garnison dans mon ame.
 Depuis qu'elle a blocqué mon cœur,
 Il me prend de certains impromptus de valeur,
 Dont tout autre que toy sentiroit les épreuves.
 Oh ! que voila des bras qui vont faire des veuves !

N. vj

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fist une lucarne de ta pance :

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure ? Non, le fort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.

Entre ces animaux & toy

Mon cœur est suspendu : j'avoüeray ma foiblesse.
C'est pourquoy sans façon, ma chere donne-moy
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand,
poltron.

ARLEQUIN.

Quoy donc ? fais-tu déjà mon oraison funebre ?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celebre.
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion ?

Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.

Ouy, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canç,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voila bien du sang épargné ;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort
tyrannique,

Mes bras n'auront point de pratique,

Permetts-leur d'exercer icy par charité

Quelques actes d'hostilité :

Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah ! Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de
peine.

Gardez d'évaporer vôte illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ay trop aussi-bien, ma mignone, mon cœur.

Allons, que vos appas, à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah ! que de raisons !

ARLEQUIN.

C'est que les mains me démangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te démange aussi.

Vous plaira-t-il facquin, de décamper d'ici ?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de l'étrier.

Car que diroit la Renommée ?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,

Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,

J'en feray de telles moissons,

Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.

Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordonne.

O vous, jeunes Abbez, païtris d'ambre, de musc.

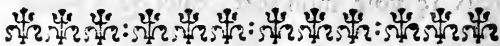
Qui n'êtes exposez jamais qu'aux coups de busc.

Pendant que nous allons exposer nos cervelles,

Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles ?

Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,

Vous n'avez que l'esté pour faire les muguets.
 Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
 Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de
 dragons,
 Les Abbez font, morbleu, de toutes les saisons.



S C E N E.

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan
 de galanterie est tout dressé; & j'ay déjà
 fait en moy-même la circonvallation du
 cœur de la Princesse. Mais si les remon-
 trances sont de mise avec les Grands, ne
 feriez-vous pas mieux de demeurer dans
 une tranquille incertitude, que d'aller ten-
 ter une épreuve aussi délicate que celle-cy?
 Il en est du mariage à peu près comme de la
 peinture. Ce n'est pas toujours le grand
 jour qui en fait la beauté; & les ombres y
 ont leur mérite comme le reste. La meil-
 leure politique, à mon sens, que puisse
 avoir un Epoux, c'est de ne considérer sa
 femme que dans son point de veüë. Les
 lunettes d'approche ne sont point avanta-
 geuses pour les Maris; & le moins qu'ils

puissent voir est toujours le mieux.

LE PRINCE.

Non , je ne me paye point de ces raisons. Deusse je estre la dúppe de ma curiosité, je veux sçavoir mon sort , quel qu'il puisse estre.

COLOMBINE.

Comme si le sort d'un Mary estoit bien mal-aisé à deviner ! (Seigneur , je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche , si vous apprenez que la Princesse vous soit fidelle , ce sera un plaisir assez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois , ou vous direz qu'on ne l'aura pas prise du bon côté , ou vous en donnerez tout l'honneur à son temperament. Mais aussi si le pied vient à luy glisser , (car cela est assez casuel) songez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez ?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les risques. Tiens , vois-tu Colombine , je suis un peu heretique sur le chapitre des femmes. Je m' imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles , ressemble à ces pieces fausses, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe dissipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vray , je sçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à pas-

fer par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe , qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autrui , je dirois , passe : Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers , il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des tresors. Toute la difference , c'est que les chercheurs de tresors en sont quittes pour ne rien trouver ; & que les Maris de vôtre humeur , trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu , Colombine ? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien , l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur ! Et la pluspart du temps , elles ne le sçavent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vray miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'huy c'est une petite chienne qui l'amuse , demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelquefois ; ce n'est que par *Interim* , & en attendant que le goust revienne pour un meuble magnifique , ou pour une mode nouvelle. Et après tout , n'est-il pas juste que nous ayons nôtre revanche ? Car com-

ment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes ? Comme des commoditez de passage , où l'on vient se délasser des fatigues d'un grand repas , & pour ainsi dire , faire la digestion agreablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle , que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela , Colombine : mais quand un joly homme , joint à des manieres touchantes la rhétorique des larmes & des presens , je crois qu'il peut se faire d'avoir tost ou tard l'oreille à'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus , Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir , & prend joliment les presens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loy receuë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence ; & en effet , voudriez-vous qu'une belle essuyast Gratis les visites de vingt originaux ? Ira-t'on leur prêter sans interests des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres , & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Siffone ? Au contraire , il y a telle

maison dans la Ville, où l'on devoit écrire sur la porte : DEFENSES sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient déjà assez la main, sans que la police s'en embarrasse.

LE PRINCE.

Ah, Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, pour prendre des manières toutes opposées auprès de la Princesse. Car je croy que vous suivez votre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

LE PRINCE.

Si je le veux? Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidélité.

COLOMBINE.

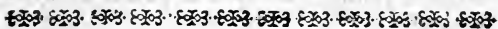
Seigneur, vous faites vos affaires à jeu feur. Mais ne m'avez-vous pas tantost parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurrer la Princesse?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre: aussi bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voilà un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas assez tost sans aller au devant de luy ?



S C E N E

DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc*,
LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

Approuvez ma foiblesse & souffrez ma douleur
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.

Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire.
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire Taupe,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en preserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail sur ses levres éclate,
Ses oreilles sur tout sont haute à l'écarlate.
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je vois que vôtre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin vôtre employ.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne foy.

Car, nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croy.

Mais qu'ay-je à faire, moy, de vôtre ministere ?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commen-
taire ?

Lorsque sur un amant Cupidon acharné,

Est pis qu'un lutin déchainé ;

Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade :

Si le Sort venant à changer,

Met sous la pate du berger

L'objet qui l'a rendu malade,

N'est-il pas naturel de se dédommager ?

Si vous n'entendez pas la chose,

Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah ! je connois tres-bien ses injustes desseins.

Mais je sçauray les rendre vains.

S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée,

Je sçauray m'affranchir par un trépas si prompt,

ARLEQUIN.

Hé, Madame la Foire est-elle sur le Pont ?

Et voulez-vous mourir contre vent & marée ?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare vienne,

Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne :

Et si je suis tombée en ses perfides mains,

Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez, Tigresse,

Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece :

Aussi-bien sa memoire est-elle à son declin.

Car, quoique dans le monde il soit plus d'un

Tarquin.

Et que dessus l'honneur le sexe toujours glose,
On ne voit plus de femmes dans ce siecle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah ! pour moy le trépas n'aura rien que de doux,
Après qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmât, (quoique cette epithete
Pour de tels animaux n'ait jamais esté faite,)
Croira-t-il, s'il luy reste un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour des prunes !

LA PRINCESSE,

Comment ?

Traître de quel soupçon viens-tu fraper mô ame ?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, dès soupçons le mieux fondé ;
Madame.

Car, comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur estant sujet à caution,

En vain dans ce siecle hypocrite

Vous joueriez des couteaux à bonne intention,
De vôtre mort encor vous perdriez le merite,
Et vous attireriez sur vous quelque *flon, flon*.
Vivez donc, ma Princesse, en dépit de l'envie.

Le pauvre Bacha vous en prie :

Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,

Recommande à vos charités

Un amour fort pressé de ses necessités.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux ! peut-on estre
assez brute

Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte ?
C'est là le procédé d'un Turc & d'un Tyran.

ARLEQUIN.

Hé, Madame ; de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'huy ne se pique

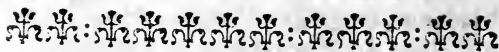
D'aimer par ordre methodique.
 Car depuis que les Partisans
 Ont amené chez nous la vilaine methode
 De ne point soupirer qu'à beaux deniers comp-
 tans ,
 Les beiles passions ne sont plus à la mode.
 Tous les cœurs à present sont des cœurs de rocher
 On regarde l'amour comme un hostellerie,
 Où l'on ne fait qu'un gîte & puis touche Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, mechant boufon, es tu las de prêcher?
 N'as-tu pas assez loin poussé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis : aussi bien j'ay déjà la pepie.
 Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut toucher,
 Adieu, tout votre saoul faites la rencherie.
 Je vais vite au Bacha conter notre entretiens;
 Et je vous donne ma parole,
 Que si j'ay bien joué mon rôle,
 Le Bacha jouëra mieux le sien.



S C E N E

D U B A C H A.

COLOMBINE *en Turc*,
 LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere*.

ARLEQUIN.

Allons, il faut que je serve icy de Ju-
 ge de Camp. En amour, il devrait
 toujours y avoir un tiers, pour regler les
 difficultez. Car depuis un temps les femmes

sont devenues si chicaneuses

COLOMBINE.

Madame , à juger de moy par les manieres du país , vous vous attendez sans doute à vous voir demander le cœur, comme un voteur demande la bourse. Les Turcs coupent assez court sur la tendresse , & chez eux une galanterie ressemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout ensemble. Pour moy sans trop faire le respectueux , je commence par abjurer ma patrie, si ma patrie vous est si suspecte : trop heureux , si ce premier sacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire !

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde , Madame , en garde : Voila un compliment qui alloit droit au quatrième bouton.

COLOMBINE.

Madame , seroit-ce bien moy qui causeroit vos allarmes ? Ah ! laissez à des yeuz vulgaires les larmes en partage : Ce n'est point-là le métier des vôtres. Peut-être aussi ne pleurez-vous que par restitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non , Madame , vos yeux ont beau faire , l'avantage sera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarrassé ! Si elle pleure

toûjours , il n'y a qu'à lui jeter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure oisive , pendant que tant d'autres s'employent si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez , Madame, que tout ce que vous manquez à dire , est autant de larcins que vous faites. Il est vray qu'après vous avoir entenduë , on perdrait insensiblement le goût des autres bouches : Mais, Madame, quand pour vous seule on devoit renoncer à toute la terre, vous pourriez estre encore reçüë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déjà la bouche & les yeux sur les rangs. Courage , courage , nous ne sommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur , je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque debut d'humanité que je remarque en vous , le silence dont je me suis picquée jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place , eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprecations magnifiques , & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de veuë , j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infortune

fortune. Je laisse à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemissement, & cét appareil de tristesse, où l'esprit suppose toujours le cœur. Voila, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des Perroquets: Car il faut bien que chacun jouisse de ses privileges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne; & votre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer? Ouy, Madame, c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas?

ARLEQUIN.

Au moins, voila ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mou cœur sortira tout candy de cette affaire-cy.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde , & de couper chemin à mille caresses innocentes dont on cimenteroit un hymen naissant : Helas , Seigneur, que votre prétendu amour se sent encore du vice du terroir ? & que vos feux portent bien tous les caractères du climat où vous avez pris le jour ? Mais comment osez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection réglée le desordre d'un cœur vraiment esclave des irrüptions de son temperament. Ah ! si l'Amour chez vous n'a point d'autre enseigne ; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas meriter votre averfion.

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS , pourquoy m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'est à dire , Madame , que vous faites vos reproches toujours à bon compte ; & cela me paroît de bon sens. Car enfin qui pourroit répondre de sa fermeté dans une occasion aussi délicate que celle-cy ? Estre né Turc , se voir dans le bouillant de l'âge ; sentir auprès de soi une jolie femme , & encore la femme de son ennemi ; estre fondé en coutume , voila mes titres , Madame , voila mon jeu sur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impression sur-

prenante que vos charmes font sur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voila mon jeu sur table : Il sçait bien pourtant, que le meilleur est à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, auriez vous le cœur d'abuser de la prise que mes malheurs vous donnent sur moy ? Feriez-vous ce tort à la noblesse de vos sentimens ?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ay là-dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'est point ma faute. J'ay caché mon jeu le plus long-temps qu'il m'à esté possible, je me suis retenu le bras vingt fois : mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne suis plus mon maistre ; je sens des transports qui m'emportent hors de moi-mesme. Madame, je vous le dis à regret, je suis fâché que vous-foyez si belle.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Messieurs, que quelqu'un de vous se jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'estois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos

manieres ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moi mon erreur. J'ay encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moy ! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'enclouure ? Il est vrai que les femmes ne prennent gueres l'échange sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gâter en si peu de temps ? Vous aviez tantost des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaite ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité, Le terme est échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il luy fait saisir ses meubles, qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moy ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trou-

vé grace auprès de vous , ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconnois point la juridiction de vos appas. Quoy ? je pourrois me posséder à la vûë de tant de charmes ? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier ? Votre beauté , Madame , porte l'excuse de tous les crimes où elle peut precipiter : mais ce sont tout au plus d'heureuses foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah , Seigneur , laissez-moy du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme , Seigneur , est-ce trop de deux mois ?

COLOMBINE.

Deux mois , Madame , deux mois ! Et j'auray le temps de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu , Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien , il faut vous les accorder , ces

deux mois : Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis ; & j'auray satisfait à ma parole, selon les Loix de la Bouffole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour : mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon estre.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moy tout ce qui peut parer un coup si funeste.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode : mais c'est une mode qui passeroit bien vite.

S C E N E

DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE,
 DIOGENE, LE PRINCE,
 PASQUAREL.

LE PRINCE à *Democrite.*

Monsieur, je viens au canal de la sagesse, pour vous consulter sur la maladie de la Princesse ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la sagesse! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monsieur, pourquoy me rirez vous comme vous faites? En use-t-on ainsi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoy? je verrois une coquette à pleines voiles, qui après vingt ans de postulation pour le mariage, est enfin parvenue à accrocher une duppe de cent mille écus; elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baste, & quelques Gano qu'elle faisoit à la traverse: & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de son tein de lait & de son carosse de cuir de rouilly, se faux-filer parmy les petits

Maîtres , & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché suivant la Cour ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un Empyrique , appelé pour des vapeurs feminines , qui se met en devoir d'estre tout à la fois le Medecin & le remede ; & je ne rirois pas ?

Je verrois le sous-fermier Boursoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par sa table , ses alcoves dorez , & sa tapisserie de velours cramoisy : lui qui estoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte , de coucher sur un lit de fangle , & de coller des Theses tout autour de son galetas ; & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes, qui à-la moindre parole équivoque se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons , cotoyer durant l'Esté les rivages de la porte saint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins ; & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlin auprès de chaque grisette qu'il y rencontre ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le siege de Mons, armez de perruques à l'Espagnole, de petits miroirs de poches , & d'essence de bergamotte , & qui se laissent contumacer à la tranchée ; & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton saoul, Philosophe à tous les diables. (*A Heraclite,*) Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas sçavoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation ? (*Il pleure,*) hui ! hui ! hui ! hui !

LE PRINCE,

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoy ? je verrois les desolations causées par deffunt le Lansquenet, & tant de bourses affligées pour avoir mis à la réjouissance & je ne pleurerois pas ?

Je verrois nôtre siecle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Doüanne ; & qu'aujourd'hui, si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laissent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied souple à la cadence, quoy que ces beaux gousiers soient sujets à entrer en maë, & que ces pieds si mignons fassent

quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le merite tomber en roture, & la vertu sous les haillons, dans un temps où le vice & la sottise se font précéder par des fourgons ; & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassés à entraîner un septième ; & je ne pleurerois pas ?

PASQUAREL *au Prince.*

Signor, lasciate, questo matto, &c.

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans sa tonne.*

Qui va là ? *Voyant le Prince & Pasquarel, qu'il prend pour des mouchards.*

Comment ces marauts-là veulent jouer le manoir de la sagesse ? ah je vous apprendrai. . . (*Il sort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monseigneur, je viens à vous en dernier ressort, pour vous supplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quaro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ? (*Il regarde le Parterre avec sa lanterne.*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera-t-il pas là ?

Est-ce le Damoiseau Papillotin, qui fait de sa chambre une Academie de frisure, qui

se rend le menton chauve par art, qui parle toujours comme s'il jouïoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs louë un homme exprés pour lui souffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches : Ecureüil assidu de tous les Theatres, où il se donne en spectacle aux femmes ; sous-riant aux unes, ramageant aux autres, & se montrant piece à piece à toutes : toujours nouveau par ses habits, & pourtant toujours le mesme ? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quero.*

Est-ce le sous-Fermier Pimpant, avec son merite doré sur tranche, qui fend brusquement la presse aux Thuilleries pour annoncer au public sa brillante écharpe, par laquelle il ne pretend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non, ce n'est point là mon affaire. *Hominem quero.*

Est-ce le beau Narcisse, qui prétend racheter les usures de son pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre ? Non, ce n'est point là mon compte. *Hominem quero.*

Est-ce cet Avanturier, dont la fortune est un labyrinthe, qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Carosse magnifique, Carosse qui dès le

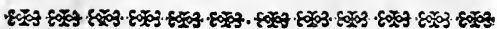
jour de sa naissance a connu toutes les rues de Paris, & qui a furieusement éclaboussé la reputation de deux riches veuves, dont son maître passe pour le grand veneur? Non ce n'est point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Est-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déjà l'homme d'importance, quoy qu'il n'ait encore opiné que sur des ragoûts, ou sur la seve d'un vin de Champagne; le fait de son merite consistant à sçavoir remplacer par d'amples fillons de Tabac d'Espagne, la moustache que la nature prudente luy a refusée? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce....

Le Prince le repousse avec violence, & les chasse tous. Diogene dit plusieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. Democrite se voyant chasser, dit : Et je ne rirois pas; & Heraclite : Et je ne pleurerois pas.





S C E N E
DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal*, lit :

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a esté representé, que plusieurs Donzelles se sont intrusées aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans estre marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquesteur & Examineur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage : A la charge par ledit Commissaire de prester le serment en la maniere accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoyées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages ; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chiffonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le vi-

sage : le tout de peur d'équivoque. Vou-
lons en outre, que toutes celles qui sont
en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos
ancestres, soient obligées de comparoître,
pour faire appurer leurs comptes de chaste-
té pardevant Arlequin Sbroufadel, Com-
missaire sus-nommé. Donnée au Manoir Sti-
gieux, le quatre-vingt dix-neuvième, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur, il n'est pas étrange que Lucrece
mene le branle dans l'entrée de tous les
honneurs anciens & modernes : mais il me
semble qu'en bonne police, on devroit ti-
rer de pair une vertu quintessenciée, & ne
me pas mettre de niveau avec tant de cha-
stetez subalternes, qui vont fondre à l'ap-
proche de la mienne. Peut-estre a-t-on
voulu me ménager des trophées, en m'ex-
posant à l'examen avec les autres : mais
mon merite se soutient assez de soy-mes-
me ; & Lucrece sera toujourns la vertu par
excellence, pour avoir lavé dans son sang
le forfait d'autruy.

ARLEQUIN.

Il est vray que vous fistes là une belle
manœuvre ! Voyez aussi comme on vous a
suivie ? Votre action est encore la première
& la dernière de sa race. On convient que
vous vous perçastes le sein assez metodique-
ment : mais par malheur vous vous y prîtes
un peu sur le tard ; & apparemment vous

fustes bien-aïse de ne vous tuër qu'en connoissance de cause ? Mais à quoy bon faire une assemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Estoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur estoit mort *ab intestat* ? Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire : Ah mon cher petit homme, ton front vient d'estre insulté : Mais j'atteste Jupiter Capitolin, que ç'a esté sans mon consentement ; comme si en pareil cas une femme estoit croyable sur sa simple déposition ! Après cela le poignard joua son jeu ; & en effet, puisque vôtre mary estoit pourveu, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais c'est ce coup là que vous auriez pû dire à bon titre : *Je ne scaurois.*

Pour qui prenez-vous Lucrece ?

J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traïstre, ose-tu bien noircir l'action la plus heroïque ? . . .

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroïque, vous ne méritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huïssier qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE arrive.

Seigneur, qu'on me laisse ma part franche de chasteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoist assez Artemise ; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moy le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole : & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honoray ses Manes : sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avalier. Voila des titres cela, qui feront ranguêner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne. ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fistes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient estre quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que sçait-on, si vôtre intention n'estoit pas de perpetuer la joye que vous donnoit la mort de vôtre épouz ? A l'égard de ses cendres que vous pristes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute vôtre affection conjugale ; puis que sans attendre le bout de l'an, vous vous amourachates d'un jeune homme dôt les mépris vous obligerent à vous casser la teste, que vous aviez déjà un peu fessée.

Ainsi donc toute vôtre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse , & à deux ou trois accez de desespoir. Allez , Madame Artemise , je vais vous mettre en pais de connoissance. Huissier , avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese, Madame, avec la Matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur , vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siege de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'estois avec un petit Poupon de sa façon. C'estoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis: Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mist à la daube , point de Cochon de lait dont on ne fist des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fist des petits fromages , ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur : mais je n'eus garde: Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint , & trouva sa Penelope tout comme il avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité , je trouve bien des non-valeurs de chasteté à vôtre fait ; Car enfin voicy comme je raisonne. Un mary à la guerre

depuis dix ans ; une jeune femme sans défense ; vingt Princes pour galans , dont le moindre estoit expert en l'art de cocqueter : Vôtres maison avoit déjà pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour dernière batterie , les Princes y établirent un Opera. Ah , Madame , le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte , Mesdames , main-forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile, la pauvre Didon jouïroit encore d'une réputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mache-lauriers, il ne se contente pas de renverser l'ordre des temps, il renverse encore l'ordre des chastetez , & me fait me passionner pour un Escroc qui me planté là sur la foy d'une apparition chimerique. Quoy ? l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur, faites-moy faire réparation d'honneur ; ou sans autre forme de procès, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé là là , Madame Didon , vous prenez le mort aux dents un peu bien viste. Vous vous plaignez que Virgile vous a osté l'honneur que vous aviez ; & Homere par une compensation Poëtique a donné à Pene-

lope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes sont sujets aux quiproquo , aussi bien que les Apoticaire. Mais pour vous accorder toutes deux , Huissier , qu'on les place parmy les honneurs douteux des champs Elisées ?

D I D O N.

Comment parmy les honneurs douteux ? Cela est bon pour vos modernes.

A R L E Q U I N.

Tout beau , Didon , parlez des modernes avec respect.

D I D O N.

Allez , Juge de balle , nous allons toutes vous prendre à party.

A R L E Q U I N *aux Auditeurs.*

Et moy , je jure par le Stix ,

Que leurs honneurs broyez ensemble
Ne valent pas , Messieurs , celui qui vous
rassemble ,

Que j'intitule LE P H E N I X.

Un Phenix ! dira-t'on ; La pensée est nouvelle.

Ouy , j'appelle Phenix , une femme fidelle.





SCENES

FRANCOISES.

DES SOUHAITS.

SCENE

DU LAQUAIS.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE bien, mon aimable Tygresse,
 Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces lieux
 A qui tient-il qu'icy nous ne jouions tous deux
 Une reprise de tendresse ?

Ca, dans les amoureux propos,
 Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros ?
 Voulez-vous sur le pas de Cyrus ou Clelie
 Passer en complimens les deux tiers de la vie ?

Ou n'auriez-vous point plus à cœur

Un amour payable au porteur ?

Là, de ces passions, dont nous devons l'usage

A Nosseigneurs du Grand Bureau,

Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,

Et qui mettent d'abord une belle au pillage ;

Ca mon cœur, vous plaist-il de quitter mes
 soins ?

C'est un acte qui peut se passer sans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui se rend temeraire
Jusqu'au point de pretendre aspirer à me plaire ?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Ose attenter sur mes attraits ?

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrestez. Tout Laquais que nous
sommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands
hommes ?

Aujourd'huy la mandille est sur un fort bon pié.

Le siecle aimant la bigarrure,
Avecque les couleurs s'est reconcilié.

Voilà pour ma grandeur future
Un habit Privilegié.

Voilà d'une richesse feure
Le veritable Chaussépié.

Bannissez donc, Madame, une plainte importune ;
Et laissez-moy du moins achever par pitié,
Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que Monsieur le Piéplat,
Qu'assez mal à propos le Sort ne vous élève ;
Et que ce beau Noviciat
N'aboutisse enfin à la Gréve.

ARLEQUIN.

Va, va, lorsque tu me verras
Dans un char Triomphant rouler avec fracas ;
Sous des lambris dorez coucher avec delices :
Quand ma table servie au gré de mes souhairs,
De toutes les faisons m'offrira les prémices ;
Qu'autour de mon Buffet, vingt coquins de valets
Feront voler Ragouts, Grillades, Entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut re-
faire

Un Palais engourdi du trop de bonne chere :

Quand ma femme passant dans le cœur de Paris,
Rendra par ses brillans tout le monde surpris :
Que nos Coursiers fringans se faisant faire place,
Ecarteront la populace :

Que le peuple verra des Mores, des Houffars,
Des Nains, des petits Turcs, attelés à nos chars :
Un gros Singe sur tout, faisant mainte grimace.

COLOMBINE.

Hé bien cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma poursuite !
Et sçauront me vanger par leur tendre conduite,
Des dégouts qui traîne à sa suite
Un ordinaire conjugal !

COLOMBINE.

En demeures-tu là ?

ARLEQUIN.

Je verray le Parnasse
Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;
Me donner peur ayeuls les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parleray plus que par monofyllabes.
Je ne connoîtray plus personne en mon orgueil :
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecteray de marcher des épaules.
Je saluëray du ventre, encor selon les gens ;
Et je seray plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans !

ARLEQUIN.

L'heure des Grifettes venuë,
Je me dépoüilleray de mon humeur bouruë,
Si-tost qu'un Laquais favori,
M'aura par des détours conduit l'objet cheri,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendresse,
Perdra sa premiere rudesse.

Non, que des Celadons renouvelant l'abus,
L'aille aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,
Et long-temps aboyer faus mordre :
Mais au lieu d'un tas de rebus,
A des loyers écheus doucement donner ordre ;
D'un falbala flétri reparer le desordre ;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris ;
Luy fourrer des Bijoux, des Stinquerques de prix ;
Et sur tout luy fonder une bonne cuisine :
Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Eon ! Tu te chaufferas d'abord au même pied.
Bien-tost, grace à ta prévoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moy vivant, aura la survivance,
Et par ses doux empressements,
Il sçaura, sur mon front fidelle a la souffrance,
De son orgueil futur-jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monsieur le visage,
De vos loüables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois t'aviser d'estre sage ?
Au Siccle d'apresent ferois-tu cet affront ?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me sont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.
A telle fin que de raisou,
Passons-nous compensation
D'infidelité conjugale.

Va-t-en , maraur ailleurs debiter ta Morale
Va , quelque révolution

Que le fort puisse mettre à ta condition ,
Colombine à tes vœux sera toujours contraire.
Souviens-toy seulement , à ta confusion ,
Dans les plus forts accès de ton ambition ,
Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

A R L E Q U I N.

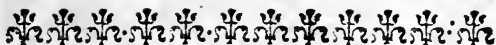
Ainsi donc , j'ay poussé des soupirs superflus ?
Quoy , diminutif de soubrette ,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planete ,
Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus ?
Tu me traittes d'Asne , bien plus.

Ah pourtant , si ton cœur sensible à ma tendresse ,
Vouloit à ton Asnon te donner pour Asnesse ,
Bien-tost ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré.
Mais quoy ? la cruelle me quitte.
Ah courons après au plus vite.

Peut-être s'en va-t-elle dans son petit Taudis ,
A son cher Arlequin preparer les Logis.



SCENE



S C E N E

D E S S C I E N C E S .

ARLEQUIN *en Maistre de Sciences.*

ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *sortant d'une Mappemonde.*

N*E sus Minervam* : Qu'un cochon ne s'avise point de faire le Docteur. Voilà Mademoiselle un Arrest foudroyant pour Monsieur vôtre Pere. Il n'en est pas de mesme des chevaux. Malepeste, si on les excluoit du Doctorat, trop de gens seroient en danger de perdre leurs licences. Après avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiselle, que je vous assure que dans tout le Horas des belles Lettres, il n'est point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, Monsieur, sur quoi voulez-vous m'instruire d'abord?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, si vous avez les simptômes d'erudition determinez par nos Maistres.

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Aristote dit que ce qui rend les femmes plus susceptibles des sciences que les hommes ; c'est qu'elles ont la peau plus délicate, & par conséquent l'esprit plus délié. Voyons un peu si vous estes dans le cas du Cousin Aristote ? (*Il luy taster le bras*) Hé, ouy, ouy, voila une Peau dont on pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE.

Fy donc, Monsieur, fy donc !

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, *Dabitur licentia sumpta pudenter*. Vous n'en voudriez pas dedire Horace. (*Il continue de luy taster les bras, & les baise à la fin*.)

ISABELLE.

Ah, pour le coup, Monsieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce est in loco desipere, Mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, Monsieur, d'autres leçons à me donner ?

ARLEQUIN.

Oh que si. Mais je cherche encore une autorité dans les anciens. En tout cas, je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On trouve par tout chez eux de ces auctoritez-là. (*Il veut l'embrasser, & la manque.*)

ISABELLE.

Mais, Monsieur, sçavez-vous que vos manieres ne compatissent point du tout avec la gravité sçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils estoient aussi sages que moi, c'est qu'ils ne pourroient pas estre plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monsieur, de la Herissonniere est un vray Docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour estant le principe de toutes choses, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux sciences comme la tendresse. Je repete un certain Octave, qui estoit uné vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en teste, il faut l'entendre raisonner. Voulez-vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il est le plus fort, il vous fera de l'avantage.

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je fasse la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en sçache plus que vous ; quand vous vous trouverez seule avec luy, montrez-vous docile à ses leçons, & je vous donne ma parole que vous serez bien-tost aussi sçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monsieur, vous n'estes pas de ces sçavans farouches qui ne daignent s'humaniser pour personne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiselle, je suis un sçavant privé, sur qui la rouille du College n'a point trouvé prise ; & sans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay poussé plus que le Syllogisme.

ISABELLE.

C'est à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous seriez homme à user de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu près comme vous, j'attens

qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres sçavans , nous aimons quelque chose qui picotte ; & c'est un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris ?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux ! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hostel. Ils vont à la provision , & font l'essay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toujours l'essay, & bien souvent on ne leur sert que des mets rechauffez.

ISABELLE.

Mais, Monsieur , tout en riant, je n'apprends rien ; & il y a une heure que vous me bercez de cocq à l'asne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous cocq à l'asne , Mademoiselle ? Voudriez-vous que je vous apprissè la fable , pour vous repaître de chimeres & de fictions ? Hé , n'en avez-vous pas déjà trop de celles de vôtre sexe ? Voudriez-vous que je vous donnassè des regles d'éloquence ? Que je vous apprissè tous les stratagèmes d'un discours figuré ? Est-ce que vous ne trouvez pas cela dans vôtre propre fonds ; & la passion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez

les hommes ? Est-ce de la Philosophie que vous estes amoureuse ? Ah, contentez-vous de blesser la raison sans la connoître, & laissez-nous la confusion de sçavoir raisonner sans en estre plus raisonnables. Est-ce la Medecine qui vous charme ? Que vous serviroit de comprendre la structure du corps humain, si les ressorts de l'ame sont impenetrables ? Estes-vous préoccupée de l'Astrologie ? Ah déifiez-vous d'une connoissance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie ? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or, & qui vous demandent un teston. Est-ce la Jurisprudence qui vous touche ? Envisagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les grosses Bestes se sauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathematiques qui vous possèdent ? Une demonstration d'amour est plus infallible que toutes les regles de l'Algebre. Est-ce enfin l'Histoire qui vous attache ? Eh voulez-vous vous enterrer dès ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts ?

ISABELLE.

Et que voulez - vous donc que j'apprenne ?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de vôtre sexe. Faites-vous un art de la minau-

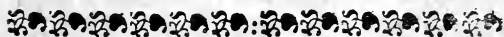
derie. Ayez toujours les prunelles offensives & deffensives. Apprenez à rougir sous de faux pretextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot, faites vôtre capital de plaire, d'aimer & d'estre aimée.

I S A B E L L E.

Vous estes un conteur de guoquettes, & vous ne meritez pas qu'on vous écoute.
(Elle s'en va.)

A R L E Q U I N.

Elle a raison. Je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on faute d'abord des preceptes à l'application.



S C E N E

D E S S O U H A I T S.

A R L E Q U I N , M O M U S.

A R L E Q U I N , *sans voir Momus.*

O Destins ennemis! O sort mal-en-cotretreux ! ô fortune impertinente !

M O M U S.

Tout beau , l'amy, tout beau.

Tout beau vous-mesme. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur sort ? C'est un privilege establi par les Heros de Theatre, & confirmé par leurs Confidens. Ainsi, Monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez-moy pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimatias pathetiques.

M O M U S.

Hé, fy ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à party la destinée. mais un grand cœur comme le tien, doit estre au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Ouy, mais la fortune est femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus. Laissez-moy donc, Monsieur, reprendre le fil de mes imprecations ; & après cela tant de Philosophie que vous voudrez.

M O M U S.

Non, non, cher Arlequin, fais tiève à tes injures.
J'ay le rare secret d'étouffer les murmures :
Je sçay mettre un monel au comble de ses vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur le Charlatan, je ne veux pas grand chose. D'abord je ne me foucie pas beaucoup d'argent : Je voudrois seulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'après ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne ferois pas fâche d'estre aimé de toutes, & qu'elles ne pussent disposer de leur cœur qu'après m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fut permis qu'à moi d'avoir de l'esprit, & que les autres n'en eussent que quand je serois las d'en avoir. Vous voyez que je suis bien aisé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein effort à tes souhairs, il faut te montrer tout ce qui peut interesser les hommes.

Paroissez faux brillants, jeux, richesses,
plaisirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les desirs.

Le Theatre s'ouvre, & represente le Temple des souhairs, où paroissent la valeur, la santé, le bel esprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richesses, la bonne chere, & autres choses semblables.

MOMUS.

A present que te voila à mesme , c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux ; & aussi-tost on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien , de peur de me méprendre , & pour ne point causer de jalousie , je choisie toute la Boutique.

MOMUS.

Oh , cela ne va pas comme cela ; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois.

ARLEQUIN.

Nous voila d'accord. Je n'en choisiray qu'une à la fois ; mais je les prendray toutes l'une après l'autre. Mais , Monsieur, le Charlatan , afin que je n'achete point chat en poche , dites-moy ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame , qui nous étourdit sur les perils les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire , qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions , qui fait qu'on se familiarise avec le fer , le feu , les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diab!e ! voila une vilaine familiarité.

Mais n'y auroit il pas moyen d'appriivoiser les bales , de dépasser les coups de canons , & de faire retrograder la pointe du fer ? C'est qu'après tout cela on pourroit estre brave en toute seureté de conscience ; & désaujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va , va , mon ami , la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommodera peut-estre mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh , pour la santé , je n'en ay déjà que trop. Et le moyen d'en manquer , quand on est aussi regulier que moi à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter , il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniere circonspection ; & comme je crains toujours de n'avoir pas remply le precepte dans toute son étendue , je fais des repetitions Bachiques trois fois la semaine , afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien , puisque tu renonces à la valeur & à la santé , ne seroit-ce point sur

le bel esprit que tu voudrois jeter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé sy , de par tous les diables ! Moy bel esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'est que quoy qu'il arrive , ils ne courent point risque d'estre compris dans la taxe des Aisez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes , & voudrois-tu qu'on mist les femmes sur le pied de ne point tenir contre toy ?

ARLEQUIN.

Hé , pour cela , Monsieur , il n'y a qu'à les laisser cdmme elles sont. De tout temps j'ay eu mon franc-fallé auprès des belles ; & actuellement je suis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur , & que l'en t'enseigne à te pousser auprès des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est un manége que j'entends mieuz que personne. D'abord , Monsieur , il faut compter que je suis tout coustu de contreveritez. Faut-il applaudir à des apas surannez , ou rapprocher la datte importuné d'un baptistaire à perte de veüë ? En moins de trois paroles , je sçay rajeu-

nir un visage qui porte son attachement de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la teste de ses meutes & de ses haras ; & il prend si bien le goust des bestes , qu'il ne connoist plus les hommes , & ne saluë que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voila déjà de beaux commencemens. Mais sçais-tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune ? Sçais-tu precipiter ta teste entre tes jambes à la veuë de certains personnages importants ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverence : & au pis aller , je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille , qui possède toutes les inflexions du corps , tous les remuëmens de teste , & tous les débauchemens imaginables.

MOMUS.

Va , va , c'est un métier qui ne s'apprend pas si vite. Crois-tu , par exemple , qu'il soit si facile d'entretenir vingt personnes tout en courant , de parler aux uns , de répondre de la Tabatiere aux autres , de donner fidèlement des rorticolis à tous les gens que l'on aborde , de couper passe avec

un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc ; qu'on ne connoît plus bien-tost dès qu'on voit un Prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une chose qui me dégoûte de la faveur. C'est que les dîners & les soupers des Courtisans sont furieusement dérangez ; & avec cela je n'ay point l'art d'appriivoiser des Suisses, & des Maîtres quelquefois plus Suisses que leurs Suisses mesmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour estre un homme de merite, & tu y trouveras peut-estre mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aïlle choisir le merite ? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy ? Il y a beaux jours que le merite n'est plus monnoye courante ; il faut le renvoyer aux siecles des Escosions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouais ! que veux-tu donc qu'on fasse pour toy ? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie ?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à souhaiter là-dessus.

MOMUS.

Encore , est-ce quelque chose de se connoître !

ARLEQUIN.

Mais , Monsieur , dites-moy un peu : Est-ce que la Folie procure de si grands avantages , que vous la placiez parmi ce qui fait les souhairs des hommes ?

MOMUS.

Hé , pauvre innocent , d'où viens-tu ? Et ne sçais-tu pas que la Folie a toujours esté & sera toujours le plus beau fleuron de la société civile ? Qu'est-ce qui rassure ce Magistrat sur l'éclat de son jeu , & sur le fracas de ses intrigues ? La Folie. Qui est-ce qui rassemble tant de duppes à l'heure du Lansquenet chez la Comtesse de Plumoisson ? La Folie. Qui est-ce qui retient à Paris tant de Plumets d'esté & tant de Guerriers de Robbe-Courte ? La Folie. Qui est-ce qui produit tant de vaines contestations sur le pas , sur les marches , & pas une sur le mérite ? La Folie. Qui est ce qui rend cet Auditeur si curieux d'antiques, de cornalines , de diamans , quoi qu'aux fouds il ne soit qu'une Hapelourde ? La folie. Qui est ce qui porte cet Epicier à éventer la honte de son lit , & à solliciter une place sur les Tabatieres de *Fagnaci* ? La Folie. Est-ce autre chose que la Folie , qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute

sa Maison , pour montrer ses deux Palefrois etiques au Cours , ou à la porte Saint Bernard ? Est-ce autre chose que la folie qui fait qu'on se sacrifie & toute sa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un lievre de plus sur ses terres , ou quelque carpe brahane dans ses étangs ?

A R L E Q U I N.

Diab!e ! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais , Monsieur , par charité, donnez-moi les richesses , afin que j'aye un titre legitime pour estre fou ; car comme vous sçavez , *Stultitiam patiuntur opes.*

M O M U S.

Les Richesses ? Et te sens-tu la cervelle assez forte pour supporter toutes les fumées qu'un gros bien m'envoie à la teste ? Penses-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joaillier à ses dix doigts ? pour n'aller jamais sans un regiment de Montres & de Tabatieres ? Est-ce une chose si importante pour la felicité , que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rouffly de son carosse ? que d'avoir des entre-pos de galanteries à tous les Theatres ? Que d'estre en Malines jusqu'à ses chaussions , que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles ? Voudrois-tu imposer au public par une Bibliotheque fastueuse, quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Alma-

nachs avec le Tarif pour les Monnoyes ?
 En un mot , voudrois-tu toujourns bâtir
 fans necessité , toujourns détruire sans rai-
 son, & ne laisser à la posterité tant de pier-
 res rassemblées , que comme autant de ga-
 ges de la dureté de ton cœur , & de l'in-
 quietude de ton orgueil ?

ARLEQUIN.

Et que seroit-ce donc, si je vous deman-
 dois les richesses au prix qu'elles coûtent
 à tant de gens ? Si j'estois curieux de les
 obtenir, ou par les supercheries de ce Pro-
 cureur , ou par les scelerateſſes de cet Uſu-
 rier , ou par la benignité de ce mary com-
 mode, ou par les contributions de quelque
 vieille amoureuse ? Car enfin il n'y a plus
 que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur
 ad Astra.*

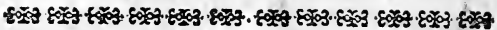
MOMUS.

Non , non , je veux que tu ſois riche de
 pure ſourcé ; je vais faire pleuvoir ſur toy
 la corne d'abondance.

ARLEQUIN *chantant.*

Faites donc pleuvoir au plus vîte ,
 Car depuis long-temps je ſuis ſec.

*Momus frappe de ſa Baguette , & Arle-
 quin eſt precipité ſous terre.*



S C E N E
 CONTRE LES HOMMES.
 COLOMBINE, ISABELLE.
 COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de vôtre âge, dans un temps où tous les jours de vôtre vie devroient estre marquez par autant de nouvelles conquestes, vous perdez sur de vieux bouquins d'Auteurs, tant de coups d'œil que vous pourriez si bien mettre à honneste interest ? Hé comment ferez-vous la seule à Paris qui ne chomez pas le retour des Officiers ? Déjà les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déjà les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes sont sous les armes, là en bonne-foy, ferez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction.

I S A B E L L E.

Hé crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, soient capables d'effleurer ma tranquillité ?

C O L O M B I N E.

Ah je vous permets de faire l'esprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en teste. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Cesar; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans, & de ces cravates historiées qui serpentent jusques dans les boutonnières, oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers-là sont de terribles gens; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchangent.

I S A B E L L E.

Va, va, Colombine, il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les panneaux des hommes; & ceux d'aujourd'huy sont marquez à un coin de perfidie.

C O L O M B I N E.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes sont des perfides: mais une fois il faut vivre; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les Turcs, seulement pour la nécessité du commerce.

I S A B E L L E.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne sont bons que pour eux-mêmes? Dans quelle sujétion n'ont-ils pas jetté nôtre pauvre sexe? falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des sciences, du gouvernement, & des emplois.

COLOMBINE.

Ah vraiment, vous remuez la vieille querelle : trop heureuse si vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche date. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'estre point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes si celebres ? Déjà, si nous n'allons point à la guerre, on sçait bien que ce n'est pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroissions point sur les Fleurs-de-lys, & n'est-ce pas nous qui faisons le thème à tant de jeunes Magistrats, à qui nous valons mieux que tous les siffleurs de Droit ensemble ? Il est vray que nous n'entrons point dans les Finances : mais les Finances sont nos comptables. Allez, allez, c'est une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la sçait faire valoir ; & la science de plaire est au dessus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, seroit adoucie de la moitié : Et qui pourroit tenir contre nous, si nous estions à la teste d'une Armée ? La beauté a des armes si naturelles.

COLOMBINE.

Ouy, je sens bien que si l'on oppoisoit une

armée de femmes à une armée d'hommes, ce seroit le moyen d'avoir bien-tost la paix. Mais pour ne point quitter nôtre these, si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mesmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger ? Quoy ? croyez-vous que pendant que Monsieur le Conseiller se leve dès l'aurore, pour aller faire les affaires d'autrui, on ne fasse pas souvent les siennes, & qu'on ne juge pas son honneur de petit Commissaire ? Pendant que Monsieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté ? Allez, allez, quoi qu'en disent les hommes avec leur prétendue supériorité, nous ne les balotons pas mal ; & tout ce qu'ils ont de plus beau relève des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous fassions sans cesse ; ce joug importun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux.

COLOMBINE

Bon ! est-ce que vous ne sçavez pas le manège du sexe en ces rencontres ? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere scandaleuse ? nous portons d'abord la main sur nos yeux : mais c'est pour

nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veüe : mais c'est pour mieux recueillir nos oreilles. Nous surprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien, nous en sommes quittes pour une petite rougeur ; & c'est un verny pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaisir de tout sans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte est toujours à la suite du plaisir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raison un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire sans conséquence ; au lieu que la moindre émancipation nous est tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez , allez , les loix de la pudeur sont sujettes à extension, comme le reste. Nôtre honneur est de ces choses où l'on peut dire que la forme emporte le fonds ; & la réputation de l'honneur est souvent plus couruë que l'honneur même. Pourveu qu'on se pare au besoin de certaines grimaces fondamentales , qu'on ait soin tous les matins de charger ses yeux sur l'hypocrisie, qu'on begaye fidèlement aux endroits où le sexe doit begayer, hé nôtre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embaras-

serions les hommes, si nous nous piquions de suivre leurs loix à la rigueur ; & d'ailleurs nous vivons dans un païs où l'on se conduit moins par la Loy que par la Coutume.

I S A B E L L E.

Cependant à entendre ces vilains hommes , nous cedons à nostre temperament, dès que nous avons la moindre honnesteté pour eux.

C O L O M B I N E.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié aussi bien que nous ! Mais nous voit-on comme eux grenouïller dans les cabarets ? Nous voit-on comme eux chez Sauvage , dans le banc des Marguilliers du Caffé ? Allons-nous sur les Theatres nous baïser comme des petits enfans ? Courons-nous les Foires pour y seringuer de l'huile sur le brocard des Bourgeoises ? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies : mais nous les faisons à huy clos ; & nous n'y appellons que les témoins absolument nécessaires.

I S A B E L L E.

Et que dis-tu de ces jeunes fous, qui étalent tous les soirs aux Thuilleries , & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies ? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui chāgent la face des Estats, & qui se répandent par pelotons comme

des hannetons & des sauterelles ? Que dis-tu de ces *Avanturiers* qui paroissent dans Paris comme des feux follets , & qui tombent tout d'un coup en éclipse ?

COLOMBINE.

Mais , je dis que tout compté & rabatu, il est des hommes à peu-prés comme des *Medecins*. On connoist leur foible, on les turlupine dans l'occasion ; & au bout du compte on ne sçauroit se passer d'eux. Mais voicy une visite d'éclat qui vous arrive. Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

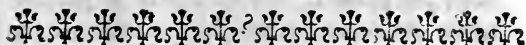
Et as-tu de si pressantes affaires ?

COLOMBINE.

Ouy , je cours vîte me laver la bouche. Il y a assez long-temps que je parle d'hommes.



SCENE



S C E N E

D U B A R O N.

ARLEQUIN , ISABELLE.

ARLEQUIN *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses vient habillé magnifiquement , avec quatre laquais qui le suivent, & trouvant Isabelle dans sa chambre , luy dit :*

DEs beautés de Pâris lorgneur infatigable,
 Je viens vous reconnoître icy, mon adorable,
 Mais je découvre en vous certain air tentatif,
 Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
 Est-il une beauté d'agrémens mieux fournie ?
 L'Amour dans ces yeux-là loge en chambre garnie.
 Cette bouche & ce nez paroissent faits au tour :
 Et ce petit muzeau détermine à l'Amour.
 Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
 L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?
 Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
 Pour percer tant d'appas connus & non connus.
 Somme totale : Heureux qui sera l'économe
 D'un si joli bijou ! Serois-je bien vôtre homme ?

Mignonne ; parlez sans façon.

Je suis un assez bon garçon.

Donnez-moy vôtre cœur , ma petite charmante ;
 Et je vous en seray la rente.

ISABELLE.

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais,
 Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-laquais ?

Q

Hé Madame, en amour est-ce que l'on raisonne ?
 Et le rang y doit-il supplanter la personne ?
 Seriez-vous la première, après tout, dont le cœur
 N'auroit pas dédaigné Champagne, ni la Fleur ?
 Et de qui les transports allant plus loin encore,
 Se feroient fait sentir du Couchant à l'Aurore ?
 Quoy ? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux fen-
 tiers,

Sans prouver les seize quartiers ?

Qu'a de commun l'amour avecque la noblesse ?
 Ah ! laissons les ayeux, le blason, les d'Hoziets,
 Et montrons seulement nos titres de tendresse.

I S A B E L L E.

Comme si la tendresse estoit de ton ressort,
 Toy ¡malheureux jouet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde
 Je veux toujours aimer, charmante Leopardé.
 Car enfin, parlez-moy sans feinte ni détour :
 Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
 Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
 D'une maman qui couve une jeune innocente ;
 Que joignant au biscuit l'aide du macaron,
 Aux portes de Paris l'on traduit le tendron ;
 Et qu'enfin au besoïn l'Amour prêtant mainforte,
 La belle se deffend, & n'est pas la plus forte ;
 Dans ces tendres instans j'ay toujours éprouvé,
 Qu'un faquin peut sentir un bonheur achevé.

I S A B E L L E.

O Ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me faire !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, est-ce à vous que je voudrois surfaire ?
 Ah ! si pour mettre en goût les Dames du haut ton,
 Les soubrettes d'abord m'ont servi d'échelon ;
 Si pour mes coups d'essay ma tendresse peu fine
 A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,

Bientost, bientost mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ses feux ;
Et l'envie à son tour me rompant en visiere,
M'a procuré sous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, si ce cœur que j'estime tout neuf,
Pouvoit se meriter à coups de nerfs de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

I S A B E L L E.

Finiras-tu bien-tost ton galimatias ?
Crois-tu qu'à t'écouter on ne se lasse pas ?

A R L E Q U I N.

Quoy vous me criblerez d'outre en outre, Madame ?
Et vous refuserez l'audiance à ma flame ?
Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur ?
Et qu'a donc de si cru ma tendre rhétorique ?
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choisis mon esprit absorbé,
Répète auprès de vous le rolle d'un Abbé ?
Et que pour intermede aux phrases précieuses,
Je vous livre un assaut d'œillades amoureuses ?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier,
Je glisse adroitement croix, coulant & collier ?
Qu'à force de presens vous rendant moins sauvage,
Je brigue vôtre cœur comme l'Echevinage ?
Iray-je, aussi tiré qu'un jeune Sénateur,
Par des mots cadancez vous empezer le cœur ?
Et remuant la teste avec art & methode,
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode ?
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,
Vous donner brusquement des nouvelles du Rhin ;
Et pour couper racine aux discours inutiles,
Vous sommer tout d'abord comme on somme les
Villes ?

C'a, mignonne, parlez. Me voila prest à tout.

ISABELLE.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?
 Pour la dernière fois, fuis loin de ma présence :
 Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon ! je sçay ce que peut une femme en courroux.
 Jamais vôtre fureur ne tombe à plomb sur nous :
 Et lors que la vengeance aiguillonne vôtre ame,
 Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à
 femme.

Après tout, qui vous porte à faire tant de bruit ?

Je ne demande pour tout fruit
 De mes soupirs & de mes larmes,
 Que d'avoir un petit réduit
 Dans le galetas de vos charmes.

Pour obtenir ce bien je me consume en pleurs.

Si ce procédé vous offence,
 Par charité voyez ailleurs,
 Et me donnez la préférence.

ISABELLE *luy donnant un soufflet.*

Tiens, voila le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste Ciel ? quel outrage ?
 Me planter un soufflet au milieu du visage !

Colaphiser ainsi mes lèvres de corail,

Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail !

Si tu la reservois pour ce coup qui m'assomme,

Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme ?

Mais quoy ? parce qu'elle est d'un sexe tout char-
 mant,

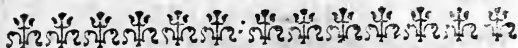
La verray-je échapper à mon ressentiment ?

Non. Je veux qu'un balser appliqué par l'ingrate,

Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte :

Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moy ses attraits,

Mon minois n'est point fait pour souffrir des soufflets.



S C E N E
 D U J U G E M E N T
 D E P A R I S.

MEZZETIN *en* MERCURE,
conduisant les Déeses JUNON,
 PALLAS, VENUS.

MERCURE, *aux Déeses.*

MEsdames les Divinités,
 Vous marchez bien à pas comptés,
 Au galop, au galop, Déeses.
 Point de fausses délicatesses,

Quand il s'agit d'aller disputer un trefor
 Aussi grand que la Pomme d'or,
 Voicy le moment de la Crise.

Bien-tost vous allez voir Pâris,
 Pâris, juré Priseur des graces & des ris :
 Apprêtez vôtre marchandise.

Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir ?
 Vous manque-t-il point quelque mouche
 La pommade qui sert à colorer la bouche
 A-t-elle bien fait son devoir ?

Vos yeux font-ils seurs de leur rôle ?
 Sçavez-vous galamment élaner une épaule,
 Pour affrioler un Amant ?

Et pour tout dire enfin, certain couple si drolle,
 Peut-il avec honneur forcer son logement ?
 Je laisse au beau Pâris à peser vos merites :
 Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,

Belles, vous n'en ferirez pas quittes
Pour montrer le nez seulement.

Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.

P A L L A S *d'un air dédaigneux.*

En verité, Seigneur Mercure,
Vôtre bouche est un franc borbier.

C'est déjà pour Pallas une assez grosse injure
de vous avoir pour Ecuyer,

Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.

Passé encore pour Junon, & Madame Venus.

L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.

Mais moy qui suis toute novice,

La moindre ordure met ma pudeur au supplice.

M E R C U R E.

Hé, Madame Pallas, trêve icy de pudeur.

Je croy pieusement que vous crevez d'honneur.

Mais comme la beauté; (soit dit sans vous déplaire,)

Avec l'honneur ne marche guere;

Mettez-moy l'honneur de côté,

Et ne vous retranchez que dessus la beauté.

Il n'est point de femme un peu vive

Qui ne prist cette alternative.

L'honneur est, je l'avouë, un précieux surtout:

Mais enfin quoy qu'il en arrive,

Un beau visage excuse tout.

P A L L A S.

Pour une Morale si fine,

Venus ne scauroit vous payer,

Qu'en vous invitant d'essayer

Ses draps de satin de la Chine.

V E N U S.

A vôtre aise, Pallas, déchaînez-vous bien fort.

Mon crime unique, c'est de n'estre point tygresse.

In effet, n'ay-je pas grand tort:

Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse
 Sur la douceur de mes ébats :
 N'auriez-vous point aussi, Pallas,
 Des défaillances de sagesse ?
 Entre nous, l'immortalité
 Est un terme bien long pour la Virginité.
 Quand on veut jusqu'au bout soutenir la gageure,
 Nôtre cœur en secret murmure ;
 Et fort souvent sur ses vieux ans,
 Las du martire qu'il endure,
 Un honneur prend la clef des champs.

P A L L A S.

Taisez-vous, petite effrontée.

V E N U S.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
 Vous nous feriez penser à tous
 Que vôtre mine est éventée.

M E R C U R E.

Chut. J'apperçois Paris & ses Moutons, Mesdames,
 Ces petits animaux ne se disputent rien.
 Si c'estoit un troupeau de Femmes,
 Ils ne s'entendroient pas si bien.

A R L E Q U I N *en* P A R I S, *aux Déeses,*
après les civilités reciproques.

Beautés dont l'œil invite à la fripponnerie,
 Cet honneste homme que je vois,
 Ne vous feroit-il point passer par la prairie,
 Pour vous mener cueillir des Noisettes au bois ?

M E R C U R E *à Paris.*

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la teste nuë.

Je vous amene une recrue
 Des plus belles Divinités.

Celle qui selon vous aura plus de beautés,
 De ce fruit d'or fera pourveuë.

Je n'examine point si c'est bien-là le fruit
 Qui la toucheroit davantage.

Q iiiij

Quoy qu'il en soit, il vous suffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela sans craindre le bruit.

C'est Jupiter qui vous l'ordonne.

Pour moy, je suis Mercure, Huissier sur ce requis;
Et par ainsi, Monsieur Pâris,

Coupez, taillez, rognez, sans égard pour personne.

P A R I S.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oiseaux,
Il luy faudroit de bons ciseaux !

Mais moy, comment juger ? Encor juger des fem-
mes ?

Je ne sçay pas le droit, Mesdames.

V E N U S.

Il ne faut que des yeux, Pâris, pour nous juger.

P A R I S.

Que des yeux ? Mais j'ay la berluë.

V E N U S.

Que tu fais de façons, Berger !

Ah ! ta longueur icy me tuë.

P A R I S.

Mais je n'ay point de robe.

V E N U S.

Hé, qu'importe ?

P A R I S.

Comment ?

On ne rend point de jugement
Sans robe. La robe est le nid de la Science.

V E N U S.

Hé bien, va, va, l'on t'en dispense.

P A R I S.

Il me faut un Bonnet quarré.

V E N U S.

Oh Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendras une Sentence.

P A R I S.

Mais si je dors à l'Audiance ?

V E N U S.

C'est moy qui te reveilleray.

P A R I S.

Diable ! c'est une affaire icy de conséquence.
Voyons un peu par où je la commenceray.

A Junon. Hola hé , la grosse Citroüille,
Que je vous dise un petit mot.
Elle est vrayment doduë, & de bon suc. Un Sor
S'en accommoderoit. C. à le prix vous chatoüille ?
N'est-il pas vray ?

J U N O N.

Berger, si par toy je l'obtiens,
Ne t'embarresse point ni de toy ni des tiens.
Je vous feray tous Roi.

P A R I S.

Roy des Bohemiens ?

Aussi bien j'ay déjà la main assez subtile :
Outre que ma blancheur m'en rend l'accez facile.

J U N O N.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

P A L L A S.

Quoy, vous êtes Junon ?

J U N O N.

Ouy, je la suis sans doute.

P A R I S.

A propos, Madame Junon.

Jupiter n'a-t-il plus la goutte ?

Mais l'heure icy me presse. Adieu, Dame Alizon.

Je vous feray bonne justice.

Et d'une. (*A Pallas.*) Approchez, fine
épice.

Venez de vos appas faire exhibition.

Comment diable : une Lance ! un Casque : un
Morion !

Vous allez donc à l'exercice ?

Q V

P A L L A S.

Berger, à cet harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriere Pallas ?
Je suis la Reine des Sciences.

Pâris, adjuge moy le prix de la beauté :
Je te prodigueray les belles connoissances.

P A R I S.

Vous me ferez Recteur de l'Université ?

P A L L A S.

Si dans le champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armeray de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

P A R I S.

Madame, vous devriez vous montrer à la Foire.
Vous auriez-là bien des Chalans.

P A L L A S.

Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire ?

P A R I S.

Madame, je n'ay pas le temps.

P A L L A S.

Pallas te répond de ta gloire.

P A R I S.

Croyez-vous me corrompre à force de prefens ?
Tirez, Madame l'Amazone,

A Venus. A vous le dé, jeune Mignoane.
Estes-vous friande du prix ?

V E N U S.

Si j'en suis friande, Pâris !
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la friandise ?

P A R I S.

Voire même, à la gourmandise.

V E N U S.

Paris, il me paroît que tes sens sont émeus.

N'en rougis pas, je suis Venus.

Je ne t'offriray point ni Sceptre ni Couronne.

Je ne te feray point Bretteur, ni Maître és Arts,

Veux-tu courir de doux hafards ?

Berger, l'occasion est bonne.

A quatre pas de mon quartier

Certain jeune Tendron demeure,

Dont je réndray pour toy le cœur comme un
brazier.

P A R I S.

Diab'e ! mais c'est bien de bonne heure

Que Venus change de métier !

V E N U S.

Si tu sçavois, Pâris, combien sa beauté brille,

Tu l'aimerois dès ce moment.

P A R I S.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement

A vous la Pomme : A moy la fille.

J U N O N *se jettant sur luy.*

Ah Chien, ah Loup Cervier !

P A L L A S *se jettant sur luy.*

Ah, quelle perfidie ?

P A R I S.

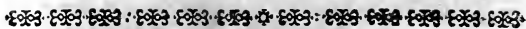
Que voulez-vous que je vous die ?

Mefdames, en deux mots comme en cent, je défis

Les Petits & les Grands, les Sujets & les Rois

De pouvoir contenter trois Belles à la fois.





S C E N E

D E S E L E M E N S.

M A R I A N N E , A R L E Q U I N *déguisé.*
L E D O C T E U R.

A R L E Q U I N.

Docteur, au seul aspect de vôtre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de moutarde.
Ce Nez en manche de rasoir ;
Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir ;
Ce maintien tenebreux vous feroient je vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature.
Mais fussiez-vous encor cent fois plus Loup-garou,
Fussiez-vous Chat-huant, Singe, Magot, Coucou,
En faveur des attraits de vôtre Marianne,
On oubliroit toujours que vous n'êtes qu'un Asne.

——— *Scelera ipsa nefasque ;*

Hac mercede placent.

(à Marianne.) Et vous , la crème des Beautés,
Fourmilliere d'appas , Tombeau des libertés,
Microcosme d'Amour , chez qui tout plaist , tout
brille,

De ce vilain Magot êtes-vous bien la fille ?
Parlez , répondez-moy ?

M A R I A N N E.

Monsieur , vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

A R L E Q U I N.

O la jolie incertitude !

Combien de sots pourtant font toute leur étude
De prôner fierement le sang de leurs Ayeux ,

Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux ?
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,
Est peut-être le fils d'un Commis de Finance.
Tel, qui par six chevaux vient nous éclabouffer,
Doit peut-être le jour à son Maître à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chimères,
On ne lui donne pas un Regiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille
est ma fille ; & j'en répons sur l'honneur de
ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.
J'en appelle à témoin le cousin Diogene,
Qui voyoit un enfant qui ruoit des caillous
Sur un gros peloton de Nouvelistes fous,

Luy cria : Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soutiens que Ma-
rienne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est
venuë au monde, ma femme ne voyoit plus person-
ne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaislier
qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque-t-on de Galans ?
Chaque ruë est seconde en Plumets obligens,
Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.

Tout s'en melle, jusqu'à ses gens :
Mais par un privilege à leur sort attaché,
Les Domestiques vont par dessus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est ce là, qui ne veut pas
qu'on soit le pere de ses enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, vôtre animalité

Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité :

Mais vos voisins ont fait le reste.
Faut-il vous le prouver démonstrativement ?

Humano capiti cervicem Doctorem equinam :
Ergo, Si Marianne estoit de vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Vôtre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou vôtre fille devoit braire.

Car enfin tout enfant qui vous ressembleroit,
Hanniroit, meugleroit,
Rugiroit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Besseroit, glapiroit,
Siffleroit, miauleroit.

Dût enfin mon encens vous monter à la teste,
Vous n'estes qu'un précis, Docteur, de chaque beste.

LE DOCTEUR.

Monfieur, je vous cede toutes ces qualités là,
pourveu que vous me laissiez le droit que j'ay sur
ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
Puisque vous vous flattez de cette Geniture,
Combien luy donnez-vous d'âge, par aventure ?

LE DOCTEUR,

Monfieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, là comptez-vous pour rien ?

Mais pour changer de batterie,
La croyez-vous bien aguerrie
Sur tous les souëbre-fauts de la coqueterie ?
A-t-elle bien appris sous sa Maman les tours
Par où l'on sçait mener un mary comme un Ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur !

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,
N'avez-vous point souffert chez vous de petit Maî-

LE DOCTEUR. (tre ?

Monsieur !

ARLEQUIN.

Ne la voit-on pas trop souvent paroître
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, ou le Port à l'Anglois ?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t-elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard ?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manège,
N'a-t-elle point parti pour les eaux de Barege ?
Sous ombre de vapeurs, n'a-t-elle point été
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé ?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage ?
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vour découvrir en deux mots ce mystere,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur ? Les quatre Elemens re-
cherchent ma fille en mariage ?

Ouy, Pecore. Le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,
Enragent de tâter d'un si friand morceau.

Le Feu charmé de cette Belle,
Ne veut plus brûler que pour elle.

L'Eau pour luy plaire veut couler jusqu'au tombeau.

L'Air de son soufle la devore;

Et la Terre la prend pour la Déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que ma
fille épouse les quatre Elemens à la fois ?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois ?

Déjà vous êtes trop matois

Pour prendre l'Air pour vôtre Gendre,

On sçait que vos Ayeux, reverence parler,

Ont fait la capriole en l'air :

Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le pendre.

Pour la Terre, cet Element

Est réservé par préférence

A ceux qui pour mourir en toute diligence,

N'attendent que vôtre agrément

Sous la forme d'une ordonnance.

A l'égard de l'Eau, franchement

Docteur dont la mule éclabouffe,

Seroit-ce un grand contentement

Pour une aussi charmante enfant

Que d'avoir un mary d'eau douce ?

Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu :

Et comme en tel gibier je me connois un peu,

Je prétens que sans plus attendre,

Elle soit mariée avec un Salemandre.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'époufera jamais une
aussi vilaine beste qu'une Salemandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas

qu'en faveur de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpétuité dans ta famille ?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monsieur, la Pierre Philosophale ?

ARLEQUIN.

Ouy, Cheval, la Pierre Philosophale. Tu sçais bien qu'Averroës a décidé que la Pierre Philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus basse, & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Hé bien, Clabaud par excellence, j'ay fait préparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jeter incessamment ; & c'est avec toy-même qu'on va faire la Pierre Philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille ? Et zeste, & zeste, attendez-moy sous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah ! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniâtre ?

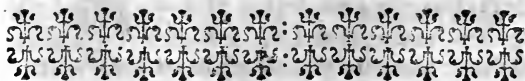
Hola, Messieurs les Elemens, main forte à vôtre Directeur ? Peuples de l'Eau, noyez-moy cet homme-là. Peuples de l'Air, devorez-moy cet homme-là. Peuples du Feu, brûlez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutissez-moy cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Messieurs, Messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma posterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puisqu'il est raisonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le réjouir.



S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN,

GRAND SOPHY DE PERSE.

S C E N E

DE LA MAGICIENNE.

Pour entendre cette Scene , il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant , dont Melisse Magicienne est amoureuse , & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant , sçachant le malheur d'Arlequin , va le délivrer des mains de cette Sorciere ; Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Après qu'Arlequin a receu le charme , voicy ce qu'il dit :

ARLEQUIN seul.

IL est temps , Arlequin , de prendre ton party
Ou pour l'Amour , ou pour la Gloire ,

Je ne sçay qui des deux aura le dementy.

Je ne sçay qui des deux merite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y feroit bien embarrassé. J'ay beau chercher à les atteler ensemble. L'amour dit toujours, Ouy : La Gloire dit toujours, Non : Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour est un petit libertin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à jouër, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire est une terrible pigriche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors partout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toujours la poussiere dans les yeux, & le Soleil sur la teste. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune sur la teste, je vois icy bien des marys qui se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaist qu'à déchiqueter le monde ; toujours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les fauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette après la mort : mais quelle folie de s'aller

faire tuer pour fournir de la pasture à Messieurs les Curieux ? Ainsi, tout bien & diligemment considéré, serviteur à la Gloire. Mais quoy ? je sens-là certains élancements de bravoure Ouf ! ouf : j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traître, tu me veux quitter ?

ARLEQUIN.

J'en enrage, aimable Pouponne.

La Gloire si fort me talonne,

Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin quelle fureur te porte

A t'éloigner de ce Palais ?

Tout y répond à tes souhaits.

Que te manque-t-il ? dis.

ARLEQUIN.

D'estre mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide ! Ah, ne l'ose esperer.

Je m'en vais à l'instant tout l'Enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable verité devient problematique si-tost qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

M E L I S S E.

Et tu me l'ose dire en face ?

Barbare, c'est donc la le prix de mon Amour ?

Peut-on pousser plus loin l'audace ?

Un Brigand que je tiens dans un charmant séjour,

Qui se voit par mes soins au comble des delices ,

Pour qui mon lâche amour ne cesse d'eclater !

Et cet ingrat peut me quitter !

Ah traître, il faut que tu perisses.

Mais afin que l'amour n'ait rien à m'imputer ,

De ton Sort je te rends le maître.

Avant qu'un monstre affreux vienne se presenter ;

Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

A R L É Q U I N.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.

Ma tendresse n'a pas besoin

D'un Tire-bourre pour paroître.

Ah ! s'il ne s'agissoit que de brûler pour vous

D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule,

Vous verriez Arlequin dans ses Vœux les plus doux,

Faire nargue à la Canicule.

Mais si vous voulez qu'un Amant

Donne une nazarde à la Gloire,

Je suis vôtre valet à parler franchement.

Pour vivre avec vous un moment ;

Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

M E L I S S E.

Hé bien puisque ton grand courage

Ne respire que les combats,

On va l'exercer de ce pas.

Monstres, sur cet ingrat déchargez vôtre rage.

Les Monstres paroissent.

A R L E Q U I N *tremblant & se r'avisant.*

Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,

En cas que ces Messieurs veüillent se retirer,

M E L I S S E.

Monstres, éloignez-vous.

A R L E Q U I N ôtant sa toque, & faisant
une reverence.

A cette heure, Madame,
Peut-on prendre congé de vous ?

M E L I S S E.

Il se moque de mon courroux.

Hola, Monstres, hola, devorez cet infame.

*Les Monstres entourent Arlequin, qui les arreste,
en leur montrant le charme qu'il a reçu de Pierrot.*

A R L E Q U I N.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.

Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

M E L I S S E.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'approcher ?
Ah ! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Arlequin.

Et toy, Monstre plein de d'injustice

Qui t'applaudis secrètement,

De m'avoir tant de fois choquée impunement,

Tu n'attens plus du tout que le moment propice

Pour m'abandonner à jamais.

Mais où trouveras-tu ce superbe Palais ?

Ingrat peux-tu jamais prétendre

De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien ?

Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre

Je n'ay pû meriter le tien.

J'ay fait agir vers toy, larmes, soupirs, adresse,

Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'artirer.

A R L E Q U I N.

Ouy : jusques à vouloir me faire devorer.

Vous avez poussé la tendresse.

M E L I S S E.

Voicy ma dernière foiblesse.

Par tous lrs charmes de l'amour
Differe ton depart d'un jour
Après cela tu peux partir en assurance.

N'y consens-tu pas mon cher cœur ?

A R L E Q U I N.

Je ne suis donc plus Monstre ? Oh , oh ! quelle
douceur !

Les femmes , à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroist.

Ma chere , je voudrois pouvoir
Répondre à vôtre douce instance.
Mais Sancho Panfa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

M E L I S S E.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !
Ah ! sans doute la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoïit , & tombe dans un fauteuil.

A R L E Q U I N.

Je vais vous délasser ; attendez , ma poulette.

PIERROT à Arlequin.

Allons , plantez-moy là la Reine des Lutins.

A R L E Q U I N.

Ouy , Syndic des Brutaux , je partiray ;
mais il en coûtera à ta teste du moins deux
oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.

Fuyons , Fuyons. (Il court après Pierrot ,
& s'en va.)

M E L I S S E seule.

A moy , Farfadets & Lutins ,
A moy , troupes d'esprits malins.

bien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy ?

M. GROGNARD.

Ah , Monsieur le Substitut , quel impromptu pour moy que vôtre visite ! Vous prenez tous mes attraits au saut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palsambleu , je vous trouve aujourd'huy des nuances de beauté . . . Madame . . . Madame . . . épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magistrat.

M. GROGNARD.

Ah ! n'insultez pas une pauvre creature qui est broüillée de la derniere broüillerie avec le sommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux , ces pauvres Enfans, sont sur pied nuit & jour.

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere insomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop letargique. A propos , êtes-vous toujous aussi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy , Madame , vous me prevenez,

R

J'allois vous faire le mesme compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur est-il aussi giroüette que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur ?

M. GROGNARD.

Oüais ! oüais ! Est-ce la jaquette qui vous inspire ces sucreries ? Sçavez-vous que vous me poussez des fleurettes à bout portant ?

COLOMBINE *en portant la main au Peignoir.*

Charmante , vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur.

M. GROGNARD *en se deffendant avec des Minauderies.*

Fy donc ! Est-ce que les Substituts ont des mains ?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'huy à vous en apercevoir ? Parlez , la belle , vôtre Peignoir pretend-t'il me boucher le jour encore long-temps ?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder ?

COLOMBINE.

Comment est-ce que les choses ne sont pas encore en place ? Je suis peut-estre arrivé trop tôt.

M. GROGNARD *en souriant.*

Vous voudriez bien me picquer d'honneur. Mais pour vôtre punition . . . Ce n'est pas qu'il ne faut point laisser de scrupule à des étourdis comme vous : Et quand on a là-dessus , (*en se touchant le sein*) la conscience aussi nette que moy . . .

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de se couvrir de son Peignoir.*

Ah , Madame , que n'avertissez-vous les gens ? J'avois les yeux & l'esprit ailleurs , quand . . .

M. GROGNARD.

Ho ! que n'y étiez-vous ? Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du mystère là-dessous. *Quod tegitur , majus creditur esse malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une femme ! Allez , petit Embryon de l'Université.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous aimez que l'on vous parle François , mais il y a long-tems que j'ay renoncé à toutes les vanitez du

monde ; & de formais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous decatôniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez-vous pour la Campagne prochaine? Vous enleve-t'elle force soupirans.

M. GROGNARD.

Oh ! la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la société civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an : Car quand on est tant soit peu mignonne, on est si sujette à estre chiffonnée . . .

COLOMBINE.

Grâce à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je suis déjà retenu pour trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous ? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous soyez du Palais : Car vous avez de grands talens pour faire des armes (*Colombine luy passe la main devant le visage.*) Eh, bon Dieu ! que vous avez peur que vôtre Diamant n'échappe à ma vûë.

COLOMBINE.

Mon Diamant ? Voilà encore une belle gueuserie !

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé ?

COLOMBINE.

Bon ! Est-ce qu'un homme comme moy sçait jamais ce que les choses coûtent ?

M. GROGNARD.

Estes-vous toujours bien avec l'Auditrice ?

COLOMBINE.

Fy , est-ce que je vois des Bourgeoises ? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels sont vos plaisirs à l'heure qu'il est ?

COLOMBINE.

Ma foy , je suis tout occupé d'un procez que je vais avoir avec les Comediens.

M. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous sçavez bien , que trois fois la semaine , je me donne en spectacle au public sur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente balustrade , mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches , & je suis comme un oyseau en cage. Oh, vous sauterez , Madamela balustrade-

Le parterre m'a promis de se joindre à moi. Il y a, Dieu me damne, un intérêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

M. GROGNARD.

Oh ! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD *entre,*
& les écoute.

COLOMBINE.

Que faites-vous de votre vieux Satyre ? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a-t'il pas assez long-temps que ce belître-là fatigue la vie ?

M. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce Belître est mon mary ?

COLOMBINE.

Et delà c'est un sot. Quoy ? la plus charmante personne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide ! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez-moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Voilà une méchante carogne !

COLOMBINE

Vous ais-je demandé des nouvelles de

vôtre Guenon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ? Faites moy souvenir , je vous prie , de luy faire une declaration incessamment.

M. GROGNARD.

A ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu , je ne l'aime que parceque je luy trouve un peu de vôtre air.

M. GROGNARD *d'un air languissant.*

Etes-vous bien capable d'aimer quelque chose ?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah ! mettez moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure , qu'un autre ne feroit en toute la vie.

M. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la tête si verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toujours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur est assez violente, pour être elle-même sa caution ; & pour peu que vôtre cœur veuille suppléer . . .

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous Ma-

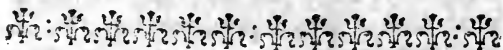
dame l'Effrontée, c'est donc ainsi que vous laissez porter la faux dans ma moisson ?

M. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, Monsieur Grognard, vous êtes un mortel bien maussade ! Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard ?
(*A Colombine qui sort*) A nous revoir à la Comédie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comédie Pendarde ! En Perse, en Perse, en Perse.



S C E N E

DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *travestie en homme.* PIERROT.

M I S A B E L L E.
 M On pauvre Pierrot ?

P I E R R O T.

Ma pauvre Damoiselle ?

I S A B E L L E.

Trouve-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé ; ouy ouy , à quelque chose prés.
Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Est-ce que les Filles sont faites pour autre chose que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! si l'Astrologue découvre une fois la verité de mon sexe , je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins ?

PIERROT *en souriant.*

Est-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ?

ISABELLE.

Pierrot, es-tu homme à garder un secret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple , si vous m'alliez dire que vous m'aimez , je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer , moi ? je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moi , je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez-vous prendre ce soin-là ? Allez, allez, je n'ay pas la teste si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois ?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez Fille. Ah, morguoy , c'est une bonne ruse. En batifolant, comme on sçait bien qu'on batifolle , après quelque petite singerie , je lairois tomber mon chifflet contre terre. La femme est curieuse : Vous ne manquerez jamais de baisser la tête , pour voir ce que c'est. Aussi-tôt , moy , je m'epouffe derrière vous : vous vous retournez ; & à la rencontre je vous accroche , & vous baille un coup de groin.

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc , comme vous faites ! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses

qu'à demy ? Voilà ce que c'est que de n'avoir qu'un habit de toile . . .

ISABELLE.

Laiſſons la plaifanterie , Pierrot. Je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un temps , je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtologue ? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moi ? Ventred'un petit poiſſon , ſi vous me laiſſiez faire , je vous dirois poſſible des choſes Mais parcequ'on eſt valet Et ſi pourtant je ne fers que pour mon plaifir ?

ISABELLE.

Mais , Pierrot , il me ſembble que ton eſprit s'évertuë , & que tu te degourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé , jarnigué , qui ne ſe degourdiroit auprès de vous ? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va va , je diray toutes ces douceurs à

Colombine , afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine ? Est-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah Pierrot , je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t'en plutôt sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy ?

PIERROT.

Vraiment, s'il est chez luy ! Je gage qu'à l'heure qu'il est , il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins , ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot ?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alla aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu ; & au bout du compte , il n'a été condamné qu'aux galeres. Presentement le garçon luy demande reparation pour l'avoir scandalisé. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu , quand on ne l'envoie qu'aux galeres !

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard , je vais rabouter du bel air à la porte de l'Observatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *sortant de chez luy,*

ISABELLE *habillée en homme,*

PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Que veux-tu, chetif mortel ?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi . . . c'est ce Cavalier-là qui voudroit sçavoir comment se porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, sous le bon plaisir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien ?

L'ASTROLOGUE.

Un moment ! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à vôtre aise. Mais sçavez-vous ce que c'est qu'un moment pour des gens de nôtre profession. Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la destinée d'un million d'ames. Nous sommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'osez dérober un moment ? Moi qui suis le Concierge du Firmament , le Truchement des

Planetes , & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monfieur la Sage-femme , je vous retiens pour le premier Enfant que fera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excufez , Monfieur , une imprudente curiofité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans fa Demonomanie dit, que la curiofité eft la Fille de l'Ignorance ; & les celebres Theophraste, Bombaft, Paracelfe, nous affurent que cette paffion a été funefte aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu fonder de trop près les flammes du Mont-Etna. Le Philofophe Tales , en consultant les Aftres, fe laiffa cheoir dans un puis. Aristote fe precipita dans la Mer de depot de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux ; & l'Aftrologue Conon , mon tres-honoré. Confrere, fut foudroyé fur une montagne, en cherchant la caufe du Foudre. Après tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une téméraire curiofité ?

PIERROT.

Mais, Monfieur l'Aftrologue, vous qui blâmez les curieux , pourquoy grimper au Ciel , & fureter les Aftres avec tous vos brimborions , & ces guebles de lunettes

qui iroient d'icy à Pontoise? En tenez-vous presentement, Monsieur le Lorgneux?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy? Mais afin que je ne perde pas le merite de mes réponses, as-tu de l'esprit? as-tu de la memoire?

PIERROT.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la memoire, faut distinguer. Quand il m'est dû de l'argent, j'ay la Reine-des-Memoires: mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en souviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta rusticité, j'entrevois quelque bluette de raisonnement. Sçache donc, mon amy, qu'il en est de la curiosité comme de l'antimoine. Quand il est préparé par un ignorant, il cause la mort: mais quand il est ménagé par d'habiles mains, c'est un souverain remede. Tout de même, la curiosité en soy est un poison; mais quand elle est réglée par les ressorts dont les Sages sont dispensateurs, elle purge l'esprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoissance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monsieur l'Antimoine, dis-je, l'Astrologue, enseignez-moi où l'on vend de la Curiosité bien préparée?

ISABELLE à l' Astrologue.

Puis-je esperer , Monsieur , avec la permission des Astres . . .

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprès des Astres, vous autres jeunes gens ! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon, on degrade impunément le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de seance parmi les Etoiles ; & vous esperez trouver quelque faveur auprès de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief. . . .

ISABELLE.

Je vous jure , Monsieur , que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoncissant.*

Il est vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier ! Ah Ciel ! Quel essain de charmes ! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne sçay que vous dire : je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix que tenerum vexabit sponsa maritum.

Felix que faciet prima puella virum.

ISABELLE à part.

O Ciel ! M'auroit-il découverte ? (à l'Astrologue.) Songez, Monsieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! dussay-je rendre tout le Firmament jaloux , je ne vois rien dans l'Univers qui vous soit comparable. Vos yeux sont les seuls astres que je veux désormais consulter. Ouvrez les ces yeux adorables : j'y liray plus sûrement la destinée des mortels, que dans la voute celeste.

ISABELLE.

Oferois-je vous dire, Monsieur, que vous extravaguez. Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent-ils ...

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Isabelle.*

Pourquoy tenez-vous éclipsee sous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laissez-moy jouir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma vûë. M'en dût-il couster la vie , j'auray la consolation qu'on dira de moy :

Non potuit fato nobiliore meri.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille! Comme diantre il escrime de la prunelle!

ISABELLE.

Trêve de complimens, Monsieur, voila ma main.

L'ASTROLOGUE *en luy baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis-je menacé d'être tué à l'Armée?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prépare un stratageme pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel present puis-je reconnoître . . .

L'ASTROLOGUE.

Hé ne suis-je pas trop payé, par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle?

Adieu , charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passez dans le Soleil.

I S A B E L L E.

Et moy , Monsieur , je vais vanter vôtre art & vôtre generosité à tout le monde.

Adieu , Monsieur , je vous souhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faisant semblant de la vouloir embrasser.*

Ah, ma belle , il ne tiendrait qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

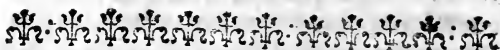
P I E R R O T.

Tout doux, Monsieur l'Almanac, vôtre métier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE à Pierrot.

Prends garde que je ne te décoche quelque maligne influence.





S C E N E

DU GRAND SOPHY.

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUAREL, M.GROGNARD. *Suite du grand Sophy.*

ARLEQUIN à M. Grognard.

C'Est-à-dire, beau-pere, qu'à la physionomie de vôtre logement, vous êtes l'Aubergiste de toutes les Chauve-souris de la Ville? Quand je devrois causer quelques bourgeois à vôtre modestie, je vous diray qu'il entre je ne sçay quoy de chat-huant dans la composition de vôtre figure; & sur la foy de vôtre maintien ratatiné, & de vôtre attiral archicrotesque, j'ay grand'peur qu'on ne m'accuse de m'être fourny d'un beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, excusez. Si j'avois prévu. . .

ARLEQUIN.

Le diable vous emporte, beau-pere, par avancement d'hoirie. C'est un compliment à la Persane, qui veut dire que vous êtes tout excusé, Et quand je voudray vous.

faire entendre que je suis vôtre serviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre,

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un grand Sophy reçoive sa Maîtresse dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma suite, meublez-luy un appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps . . .

ARLEQUIN.

Vous êtes un sot dès le deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des instrumens. En ce pais-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Musiciens; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de Musique. Voyez plutôt.

L'on voit un Appartement se meubler à veüe d'œil, au son de la simphonie.

M. GROGNARD *en faisant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

ARLEQUIN.

Qui est vôtre Maître à danser, Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos

reverences à la Siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur , souhaitez-vous que ma fille approche ?

ARLEQUIN.

Ouy da, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le grand Sophy.

ARLEQUIN à Isabelle.

Mademoiselle , & bien-tôt ma femme, quand je songe que vous sortez d'un pere aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est-elle à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je ne luy trouve qu'un defaut. C'est d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau-pere , dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à vôtre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez-vous ces obelisques que les femmes d'icy ont sur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades ?

ARLEQUIN à Isabelle.

Qui est le Serrurier qui vous coëffe, Mademoiselle ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions-là . . .

ARLEQUIN.

Je pense que cette vicille futaille-là se mêle de me contrôler.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere. Votre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.*) Et vous, la belle, par aventure ronflez vous modestement la nuit?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à luy dire?

ARLEQUIN.

Des douceurs? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs? Voila un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné. Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma presence. Mais voicy mon Secretaire qui va l'épouser en mon nom; & moy par provision, j'épouseray toujours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

C O L O M B I N E.

Moy , Seigneur ; je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie; & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pais-là.

M. G R O G N A R D.

Quoy, Seigneur, point de Comedie dans un si bel Empire ? C'est pourtant un divertissement si honnête.

A R L E Q U I N.

Il est vray : mais j'ay esté obligé de defendre la Comedie , pour ménager la poitrine de mes sujets , qui s'alteroient les poulmons à force de siffler les méchantes pieces.

P A S Q U A R E L à *Arlequin*,

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise; & l'Oracle ne sçauroit mentir.

C O L O M B I N E *se découvrant*.

Ouy, mais je ne suis pas Colombine : Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

A R L E Q U I N.

Ouy , mais on ne marie pas les gens de surprise , & la Loy 5. au Code, défend la diablerie dans le ménage.

C O L O M B I N E *en le prenant à la gorge*.

Ha traître je te tiens à present , & tu ne me sçaurois échapper.

A R L E Q U I N.

ARLEQUIN.

Touche donc là , je suis ton mary. Diab-
 leffe pour diableffe , il faut autant épouser
 une Magicienne qu'une autre femme.



S C E N E S

FRANCOISES.

3

DU DIVORCE.

S C E N E

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

I S A B E L L E .

AH ! Colombine , quel bruit épou-
 vantable ! quelle rumeur ! Mais , il
 faut qu'on ait perdu l'esprit , de faire une
 tintamarre semblable dans mon anticham-
 bre ! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heu-
 re qu'il est ! Non , je ne crois pas qu'il soit
 encore midy ; & il n'y a pas trois heures
 que je suis rentrée. Je crois , Colombine,
 que je suis faite d'une jolie maniere ? (*Elle*
se regarde dans un miroir.) Ah l'horreur !
 quelle extinction de tein !

S

C O L O M B I N E.

Et là là , consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoy vous embarrassez-vous de vôtre tein ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

I S A B E L L E.

Ha fy , Colombine, avec ton rouge ! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me refoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ay une conscience si delicate , que je me reprocherois les conquestes qui ne se feroient pas faites de bonne guerre ; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

C O L O M B I N E.

Bon , bon , Mademoiselle, vous avez là un plaissant scrupule ! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à foy ? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres , pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'estre connus.

ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne sont-elles pas assez déguifées , fans se mafquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de fincerité jufques fur leur vifage ? Pour moy , je ne fuis point de ce nombre-là : j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & eftre un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voila une belle delicatelfe de fentimens. Il n'y a plus que le rouge qui fe met à la toilette , qui marque la pudeur de la pluspart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais fans cela. Et que feroit-ce donc , Madame , s'il vous falloit peler avec de certaines eaux , comme la derniere Maîtrefle que je ferveis, qui changeoit tous les fix mois de peau ?

ISABELLE.

Bon ! tu te mocques , Colombine. Est-ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faifois l'operation. Elle me faifoit prendre la peau de fon front , que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable ; & moy je riois comme une folle. Il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui eft de meilleur , c'eft qu'elle portoit toujours fur elle dans une boëte la peau de fon dernier vifage calcinée, & difoit qu'il n'y avoit

rien de si bon pour les élevûres & les bourgeois.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer Colombine !

UN LAQUAIS.

Mademoiselle , voila un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE

DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maître à danser , sur un petit cheval.* ISABELLE,
COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Je crois, Mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître : Mais quand vous sçauvez que je m'appelle Monsieur de la Gavotte , sieur de Trottenville, vous devinerez aisément que je suis Maître à danser.

ISABELLE.

Vôtre nom , Monsieur est assez connu dans Paris ; & j'espere devenir une bonne Ecoliere , ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! vous mettez ma modestie hors de cadence : & quand on n'a , comme moy , qu'un merite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes , il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que Monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vray que voila une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre ! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

- Pour de l'esprit , Mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmy tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu , où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez , Madame , que c'est là presentement la pierre de touche du bel esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy , les beaux esprits sont donc biens communs ! Car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous , Monsieur , vous n'avez pas besoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître votre mérite au public. On sçait assez, que vous estes l'honneur de l'Éscarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un si petit cheval ?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Carosse à un cheval : mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent dans cét équipage-là un Maître à danser pour un levrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Carosse à deux chevaux ? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre !

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement ?*

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus*

loin qu'on ne pense. (*Il chante ces derniers mots.*)

COLOMBINE.

Ah , ah ; on voit bien que Monsieur sçait son Opera , & qu'il en est !

ARLEQUIN.

Moy , de l'Opera , moy ? fy fy ?

COLOMBINE.

Comment donc , fy , fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy , vous dis-je. J'en ay esté autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines , pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez , Monsieur. J'avois toujours crû , que l'Opera estoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon , bon ! Monsieur de Trotenville à beau dire : il voudroit y estre rentré , comme tous ceux qui en sont sortis. C'est un Perou : il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayent des juste-au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou , si jamais j'y mets le pied ! Vous mocquez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera , je n'y rentrerois pas moy. Pour quelques quelques femmes qu'on achete bien , de par

tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entestement des jeunes gens. C'est une fureur, Mademoiselle, c'est une fureur ; & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces personnes-là ont grande raison ; & si j'estois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient receüe.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut estre tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges ; & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit
de M. de Trottenville.*

Mon Dieu ! que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame! vous vous moquez. C'est une guenille! Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles? Je voudrois que vous vissiez une garderobbe: elle est des plus magnifiques; & si sans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monsieur nous la verrons une autre fois: mais presentement, je vous prie de danser un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui est cét homme-là qui est avec vous?

ARLEQUIN.

C'est ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danser, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hostel. Vous allez voir. (*Il prend la poche dans la queue du Cheval.*)

COLOMBINE & Arlequin dansent.

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danse?

ISABELLE.

J'en suis charmée!

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'hon-

neur de danser avec vous :

I S A B E L L E.

Pour aujourd'huy , Monsieur , il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue , cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter ; je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

A R L E Q U I N.

Par mois , Madame ? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite, & je veux vous montrer quel a esté le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valise , qu'on apporte pleines de marques faites de cartes.*)

C O L O M B I N E.

Ah , mon Dieu ! Vous avez esté plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

A R L E Q U I N.

Bon , bon ! C'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là , c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier , je suis seur de toucher un demi Louïs d'or de chaque billet.

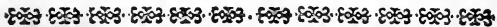
C O L O M B I N E.

Un demi Louïs d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres qu'un écu par mois.

A R L E Q U I N.

Il est vray. Mais dans ce temps-là , les

Maîtres à Danfer n'estoient pas obligez d'estre dorez dessus & dessous , comme à present , & une paire de Galoches estoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais presentement on ne nous regarde pas, si nous n'avons le Cheval & le Laquais.



S C E N E

DU MAITRE A CHANTER.

MEZZETIN *en Maître à Chanter.*
ARLEQUIN, ISABELLE,
COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, Mademoiselle ! Voila vôtre Maître à Chanter , Monsieur A mi la re Beccate.

ISABELLE *à Monsieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas , Monsieur , je vous en prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme là. C'est un Italien.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers , Madame , cela me fera bien du plaisir : Car tel que vous me voyez, je suis à deux mains ; & je chante aussi bien que je danse. (*Il l'examine*) Voila un visage bien baroc : les Musiciens Italiens font de plaisans originaux ! Ne diroit-on pas que ce seroit-là un Siamois échappé

d'un Ecran ? Comment vous appelez vous , Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine. de noms.*

ARLEQUIN.

Voila bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs , que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres. (*Au Maître à Chanter.*) Je vous prie, Monsieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy ? C'est-là un Maître à Chanter ? Misericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *après qu'il a chanté.*

Hé bien , Monsieur , que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah , ah, voila une voix d'un assez beau metal. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ? Il faut se jeter par les fenêtres , quand on entend chanter ainsi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaist ! Je ne sçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiselle, je ne suis pas de ces gens qui loüent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a esté toute sa vie nourri de Diesis & de B mols, est diablement delicat en Musique.

MEZZETIN *en begayant.*

Monsieur apparemment n'aime pas l'Italien : mais j'ay fait depuis peu un Duc François que je veux chanter avec luy, & je suis seur qu'il lui plaira. *Mezzetin luy presente un papier de Musique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'est-ce donc, s'il vous plaist, que tous ces pieds de moûches qui sont au commencement des lignes ?

MEZZETIN.

Ce sont des Diesis, pour montrer que c'est en à mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton ; & c'est pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous composez donc toujourns sur ce ton-là ?

MEZZETIN.

Ouy, Monsiennr.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monsieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien , Monsieur , voila un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Riffole, vous-mesme. Je vous trouve bien admirable , de me donner des sobriquets !

MEZZETIN.

Voila un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis , Monsieur , que cét air là est en D la , re , sol , & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'est pas si difficile que l'autre ! Croyez-vous , mon ami , que la Musique m'embarasse ? Je vous trouve plaissant !

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela. . . . Allons.

Ils chantent ensemble.

Cupidon ne sçait plus de quel bois faire fleche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant*)
Cu , cu , cu , chantez donc juste.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh , chantez juste , vous-mesme ; je sçay bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance , & que l'octave s'entre-choquant avec l'unisson , vient à former un Diesis b. mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZZETIN.

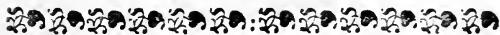
Monfieur , avec vôtre permiffion ; fi les Muficiens n'en fçavent pas plus que vous, ce font de grands Afnes.

ARLEQUIN.

Plaift-il mon amy ? Sçavez-vous que vous eftes un sot par nature , par b mol , & par becare ? Je vous apprendray à infulter ainfi la croche Françoisfe.

COLOMBINE.

Voila qui eft plaifant qu'ils (*Ils fe battent, les femmes veulent les feparer , Monfieur Sotinet accours au bruit : on le bat , & on luy déchire fon habit , & tout le monde s'en va.*)



S C E N E

DU G A S C O N .

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond fec.*
ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment , Madame , caufé à ma bourfe par les frequentes cruditez d'une fortune indigefte , m'a obligé d'avoir recours au remede astringent d'un petit biller payable au Porteur , que j'ap-

portois à Monsieur vôtre Epoux. Mais n'y estant pas , j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames , & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-sec.

I S A B E L L E.

Je suis ravie , Monsieur , de l'honneur que je reçois : Mais je voudrois que ce ne fust pas une fuite de vôtre malheur ; & devoir à ma bonne fortune , & non pas à vôtre mauvaise , la visite que je reçois. Mais il faut esperer que vous serez plus heureux.

A R L E Q U I N.

Comment voulez-vous , Madame ? Pour estre heureux , il faut joüer : Pour joüer , il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent , que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine , ni revenu.

C O L O M B I N E.

Il est vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce pais-là.

I S A B E L L E.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'après-dînée avec nous ?

A R L E Q U I N.

Ma foi , Madame , je ne sçay pas si je

pourray me prostituer à vôtre visite : Car c'est aujourd'hui mon grand jour de femme. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. (*Il tire ses Tablettes & lit :*) Le Mercredi, à cinq heures chez Dorimene. O ma foi, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La sottise prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pèse que soixante Louis ! Non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je. j'y perdrois. A six heures & demie promis à Toinon au troisième étage, rue Tireboudin. Oh, ma foi, cette visite-là se peut remettre. Allons, Madame, je suis à vous pendant toute l'après-dînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez.

ISABELLE.

Ho, ça Monsieur le Chevalier, voila un chagrin qui me saisit. Que ferons-nous après la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye presque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on jouë aux Italiens. Broquette, Broquette.

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'hui à l'Hostel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet, pour vous empêcher de sortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Carosse de Monsieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas, Madame, mon Cocher s'en sert... C'est que je luy donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'huy son jour; & il l'a loüé à des Dames qui sont allées au Bois de Bologne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrester. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Carosse.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'est si long-temps servy de Baptiste? J'y allay dès deux heures, à la premiere Representation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençast;

mais ce fut bien pis , quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux !

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engouées de Musique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne sçai pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes ! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié ! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'estois dernièrement à une piece nouvelle. Elle n'estoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Paterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tost pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fust levée ?

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non. Ne voit-on pas bien

d'abord à ces indices-là qu'une pièce de vaut rien.

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle Pièce jouë-t-on ?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARL QUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas dit, Madame ? Ces gens-là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moi.

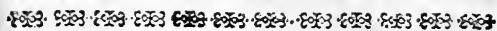
LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur ?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table quand il y a compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)





PLAIDOYÉ DE BAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN , *plusieurs*
Assistans BRAILLARDET ET COR-
NICHON , *Avocats* , MONSIEUR
SOTINET , ISABELLE , *parties.*

BRAILLARDET.

Pour Messire Mathurin Blaise Sotinet,
sous-Fermier : Contre la Dame Sotinet
sa Femme , demanderesse en séparation.

Je ne suis pas surpris , Messieurs , de voir
à ce nouveau Tribunal une Femme qui
veut secouer le joug d'un Mari : mais je
m'étonne de n'y pas voir avec elle la moi-
tié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons
pas plustôt demarié la première , qu'elles y
viendront toutes les unes après les autres.

BRAILLARDET.

En effet , Messieurs , une jeune femme
qui épouse un vieillard dans l'esperance de
l'enterrer six mois après , n'est-elle pas en
droit de lui demander raison de son retar-
dement ? Et n'est-elle pas bien fondée à
faire rompre un mariage , puisque son mari
n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel

du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle après avoir long-temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solecisme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison ; s'il se fust mis une corde au cou, ou qu'il se fust jetté dans la riviere, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoûtumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus, quoi qu'elle ne luy eust jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voila la dotte de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a reçu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des démentis ! Il est vrai que voila le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez vôtre chemin: Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Ouy, ouy, Messieurs, quand je dis que voila la dotte de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable: Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achètent en mesme-temps le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plustôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrolent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise ; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie : Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux ; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre : Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre ; & je croy qu'il ne seroit bon qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour mesme de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux Lits : Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage : Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme ? Fy ! Cela est du dernier Bourgeois !

BRAILLARDET.

Il fit fondre chez lui dès le lédemain tous les faineants de la Ville, Chevaliers sans Ordre, beaux Esprits sans aveu, cent petits Poètes crottez, vrais Chardons du Parnasse; de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de sa maison une Academie de jeux défendus; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Oüy, oüy, Messieurs, je n'avance rien que de veritable; & malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-estre que ce fust, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir esté chassé de la Maison, ou quelque joueur outré

outré d'avoir perdu son argent ? Non, Messieurs, non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sottinet ! Ouy, Messieurs, ce fut elle qui ne sçachant plus où trouver de l'argent pour jouer, alla denoncer elle-mesme qu'on jouoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya : elle receut son tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures d'un pareil brigandage ?

— *Quid non muliebria per Astora cogis,
Auri sacra fames ?*

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voila bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin. . .

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Mistr Cornichon : On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la suite à son mary. Les pierreries engagées, la vaisselle d'argent vendue, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez : Car le sieur Sottinet a esté toujours extrêmement curieux d'originaux, & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'estre sous-Fermier, il a porté les couleurs assez longtemps pour s'y connoître.

T

BRAILLARDET.

Cela est faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires; & cela s'appelle, Apprentif sous-Fermier, & non pas Laquais. Mais Messieurs, s'il n'y avoit que de la dissipation dans la conduite de la Dame Sottinet, vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de son mary. Mais puis qu'il est aujourd'huy obligé d'avouër sa honte & son malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers; & vous Godelureaux, les plus determinez, paroissez sur la Scene. Oüy, oüy, Messieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sottinet : Equipage qu'elle promene scandaleusement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ? Non, ce n'est point pour elle que le Soleil éclaire. Elle méprise cette clarté Bourgeoise : Elle ne sort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y est bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuser un flambeau ; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je suis, est un brutal : J'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux.

Un débauché : J'y consens. Un homme mesme qui est quelquefois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET.

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhétorique, qui persuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, font-ce des raisons pour faire rompre un Mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantages galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé, bien loin après elle dans la carrière de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse. (Elles n'en savent déjà que trop.) Et après cela, Messieurs, une femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une séparation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'au-

thoriferez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sottinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voila une belle conclusion ! O ça, ça, nous allons voir.

P L A I D O Y É
DE CORNICHON.

CORNICHON.

MES SIEURS, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en separation : Contre Mathurin Blaise Sottinet, Sous-Fermier ; cy-devant Laquais & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela, je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre costé l'équité de ma cause *me recreat & reficit*. Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaise Sottinet âgé de soixante & dix ans , sentit un prurit pour la noce , une demangeaison pour le mariage. Cette vieille rosse refaite & maquignonnée; cette méche seiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épousa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans sa maison un tresor de sagesse & de prudence, puis qu'elle ne dépensa en se mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'huy, qui montent insolemment sur une grosse dotte pour insulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant.*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sottinet ! J'avois oublié de vous dire, Messieurs , que le mariage fut presque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres : & si dans ce temps-là , les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de soye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus !

CORNICHON.

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'est une femme que cet homme-là ; il ne débaille point !

Vous la voyez, Messieurs, à votre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries, vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison ?

Le sieur Sottinet estoit malheureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous les associez sont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort l'Évêque. Cette chaste Tourterelle privée de son Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Messieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer son mary d'un cul de basse fosse.

BRAILLARDET.

En verité, Messieurs, voila une calomnie atroce ! Le sieur Sottinet n'a jamais esté en prison. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un sous-Fermier jamais en prison ! Hé bien donnez vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tost aller.

Mais que dirons-nous, Messieurs, de ses débauches, ou pour mieux dire, que n'en

dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter. Mais que dis-je, un homme ? Non, Messieurs, c'est plutôt une futaille qui ne fait que s'emplier & se vider à tous momens. C'est un bouchon ambulante, c'est une éponge toujours dégoutante de vin, dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de la raison.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sottinet ne boit que de l'eau : cela est de notoriété publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il seroit encore, si par malheur pour sa femme on ne l'en eust retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient chez luy le soir, amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & de coups.

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Messieurs, on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chan-

delier que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empescher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous estes Sous-Fermier, Monsieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on sçait bien qu'une femme veut estre un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou !

SOTTINET.

Moy fou ?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un costé, & le bassin passé à son col.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez vôtre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que vôtre presence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec luy ?

Approchez, mal-heureuse opprimée; venez, épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la pétulance de votre persecuteur. Souffrirez-vous, Messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe,) doit estre *vas dignitatis, non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit estre la Soucoupe des plaisirs d'un mary, soit le balon de ses emportemens. Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans? Et qui voudroit d'oresnavant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant esté de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoust de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la pluspart des femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta sèges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdicions de la France. L'Hostel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire, & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie, il a des intervalles. . . .

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de maistre Cornichon, le Dieu de l'himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera separée de corps & de biens d'avec son mary ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle jouira dès à present de son douaire, estant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé ! moy à saint Lazare !!

CORNICHON.

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y estre.

On emmene le sieur Sottinet, Octave se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

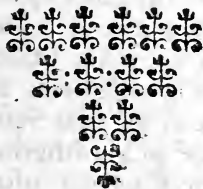
Mon sieur l'Himénée, ce n'est pas le tout. Vous venez de faire un mariage : mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah tres-volontiers ! à condition qu'on nous demariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toujours ouy dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.





S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN,

HOMME A BONNE FORTUNE.

S C E N E

DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite*
Fille, & affectant un air mais.

ISABELLE.

EN verité, vous estes bien folle, de farcir vôtre teste de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est-ce là le party que doit prendre une Cadette? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens,

I S A B E L L E.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaist? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentiray-je donc moy, qui suis vôtre aînée? est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'estat de fille? Vous estes encore une plaisante Morveuse.

C O L O M B I N E.

Plaisante Morveuse? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le paroïs; & il y auroit déjà long temps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu: Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'estre à douze ans.

I S A B E L L E.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites?

C O L O M B I N E.

Bon! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un?

I S A B E L L E.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses?

C O L O M B I N E.

Cela ne s'apprend-t-il pas tout seul? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise! Oh! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

I S A B E L L E.

Vous vous trompez fort à vôtre calcul,

si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toujourns ! Les soins des domestiques ! L'incommodité d'une grossesse ! Non , quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans , je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petiteffe de raisonnement ! Que vôtre esprit est à rez de chauffée !

COLOMBINE.

Mais vous , ma sœur , qui estes si raisonnable , est ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh , ce n'est pas de mesme. Moy , je suis vôtre aînée. Et la raison qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'estes point propre au mariage : Ce n'est pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moy je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporteray fort bien toutes les fatigues du ménage , & quoy que je sois jeune , si j'étois mariée presentement , je suis seure que je n'en mourrois pas.

ISABELLE.

En vérité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvoy dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'estois bien à son gré, & qu'il seroit bien-aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes-vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'estois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient, j'esperois d'estre plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE.

Ne voila-t-il pas ? Vous me grondez tou-

jours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Est-ce que je ne suis pas fille comme vous?

I S A B E L L E.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage?

C O L O M B I N E.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux : Cela ne gêtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

I S A B E L L E.

Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarrassée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous sçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'esprit.

PIERROT arrive.

P I E R R O T.

Qu'est-ce donc, Mesdemoiselles? Voilà bien du bruit! Il me semble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne sçauriez-vous vous égratigner plus doucement?

COLOMBINE.

Pierrot, c'est ma sœur qui se fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la gouluë!

ISABELLE.

Viens ça, Pierrot, toy qui est un homme d'esprit, & qui sçais le monde. N'est-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maison, & ne devrois-je pas déjà l'estre?

PIERROT.

Cela est vray, & je dis tous les jours à vôtre Pere, que s'il ne vous marie au plustost, vous luy ferez quelque stratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui est si joly, est-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! Est-ce que cela se peut? (*à Isabelle*) Voyez-vous, Mademoiselle, il faut marier les filles quand elles sont jeunes. Ce gibier-là ne se garde pas, la mouche s'y met.

ISABELLE.

Mais aussi, est-il juste que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT *à Colombine.*

Il est vray que vous n'estes encore qu'un Embryon: & j'en ay veu dans des bouteil-

les de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déjà.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaist-il de vous taire ?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez-là dire. (*à Colombine*)
Et bien donc, qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ay. . . . Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT *à Isabelle.*

Et Palsanguié laissez-la donc parler. Vous luy remboursez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras-tu point de moy ?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venue.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos im-

pertinences , je vous laisse ; & si je faisois bien , j'avertirois mon Pere de mettre ordre à vôtre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille : Mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me fasses un plaisir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me porte cette Lettre à ce Monsieur que je trouway dernièrement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre ?

COLOMBINE.

Ouy. Est-cè qu'il y a du mal à cela ? Puisque je sçay écrire, Pourquoi n'écriray-je pas ?

PIERROT.

Ah, vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition ; & on l'appelle Monsieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, si c'est un Vicomte, j'en dis plus rien.

COLOMBINE.

- Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir , & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entends-tu ? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé , ouy , ouy , j'entens bien, je ne suis pas sourd. La petite Masque ! C'est une belle chose que la nature ! Cela songe au mariage dès la coquille.



S C E N E

DE BROCANTIN
AVEC SES FILLES.

BROCANTIN , ISABELLE,
COLOMBINE.

BROCANTIN.

Quel ouvrage faites-vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'est une pente de mon lit : Mais je crains de la faire trop petite ; on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin , s'il vous plaist , que vous couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non : Mais si par bonheur , je venois à estre mariée.

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à estre mariée , vous vous presseriez. Hé , je sçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toujourns une aiguille & de la tapisserie entre les mains , & vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes icy. Laissez-là votre ouvrage , & m'écoutez. (*Ils prennent des sieges.*) Le mariage. . . . (*à Colombine.*) Oh ! oh ! vous riez déjà ? Tuchoux ! Il ne faut que vous hocher la bride. . . . Le mariage , dis-je , estant un usage aussi ancien que le monde : Car on s'est marié avant vous ; & on se mariera encore après.

COLOMBINE.

Je le sçay bien, mon Papa : Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay resolu pour éterniser la famille Brocantine. . . . Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah , mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voila bien ébobies ! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien ? Regardez cet air , cette taille , cette

legereté. (*Il saute, & fait un faux pas*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc , mon pere ?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme ?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande !

ISABELLE.

Vous l'épouserez ?

BROCANTIN.

Mais, je crois que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée ? Sçavez vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroist ? Et Monsieur Visautrou mon Apoticaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remede, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé ; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite : belle, jeune, sage, riche ; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne sçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous risquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer , à vôtre âge, à un engagement ; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maisons pour de moindres sujets. Mais moy qui sçais le respect que je vous dois, sans me prévaloir des raisons que les enfans ont d'apprehender un second mariage, je vous diray que puisque vous crevez de santé , vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy , je vous le conseille : car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la chose du bon biais. Puisque vous estes si raisonnable , apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage ; mais c'est pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah , mon pere !

BROCANTIN.

Ah , mes filles !

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE se jettant au col de
Brocantin.

Ah, mon petit Papa, que je vous aime !

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir,
& que tu n'aurois point de chagrin de voir
marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que
vous voulez marier ?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire
passer la premiere, & d'attendre à me ma-
rier, que vous eussiez trois ou quatre en-
fans ? Pour moy, je ne conçois pas cette
petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce
que je feray, moy.

BROCANTIN à Colombine.

Il faut bien qu'elle passe devant toy. El-
le est ton aînée ; & afin de te mettre en
estat d'estre bien-tost mariée, elle épousera
un honneste homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BROCANTIN

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monsieur Bassinet, Medecin. Enfin c'est tout dire.

ISABELLE.

Monsieur Bassinet, Monsieur Bassinet !

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez vous mal ?
Du vinaigre, vite.

ISABELLE.

J'ay bien du respect pour la Medecine ;
mais avec votre permission, mon Pere, je
n'épouseray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec votre permission, ma fille, vous
l'épouserez. Il ne faut pas, s'il vous plaist,
que vous songiez davantage à Octave.
J'ay appris que c'étoit un gueux ; & je vais
tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy
dire qu'un autre luy a passé la plume par le
bec. Pierrot, Pierrot.

COLOMBINE.

Allons, ma sœur, faites cela de bonne
grace. puisque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon pere, de ne me point
donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à

épouser un homme pour qui je n'ay nulle estime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut épouser Monsieur Bassinet, ou un Convent. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit estre vôtre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, denichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma sœur qui a si envie d'estre mariée. Que ne luy donnez-vous Monsieur Bassinet pour mary. J'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle passe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'est pas de mesme: Je suis vôtre cadette; & la raison qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. (*Elles sortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voila, Monsieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toujours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monsieur, j'estois avec cette femme qui

marchande ces singes, & qui veut donner six écus du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BROCANTIN.

Laisse cela : J'ay autre chose en teste. Va me chercher Octave. J'ay quelque chose de consequence à luy dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre,
sous les bancs.*

Monsieur, je ne le trouve pas.

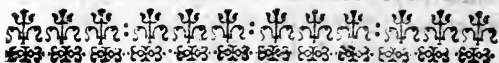
BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps ensemble. Je ne veux point de beste dans ma maison.

PIERROT.

Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.





S C E N E

DU VICOMTE.

COLOMBINE , ARLEQUIN
en Vicomte , UN FIACRE ,
tenant son foïet.

ARLEQUIN *au Fiacre.*

VA , va , mon ami , turéves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres , que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde ? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis , Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son Franc-Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy , Monsieur , je veux estre payé : ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent , tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu , je ne crains rien ; je veux

estre payé tout à l'heure (*Il enfonce son chapeau , & leve son foïet*)

ARLEQUIN.

Ah ha , ventrebleu , il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main sur la garde de son épée , comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiselle , prestez-moy un écu : Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur , je n'ay pas ma bourse sur moy : mais je vais le faire payer. Quelqu'un ? Qu'on paye cét homme-là ? (*au Fiacre*) Allez , aillez , l'Homme , on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts-là ne sont jamais contents. J'en ay déjà tué quinze ou seize : mais je ne serai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité , Monsieur le Vicomte , il faut bien vous aimer , pour vous regarder après une si longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi , Mademoiselle , les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hoi : Elles sçavent que les quartiers d'hyver seront diablement courts cette année ; Je n'ay pas un moment à moy.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette , qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas estre moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes , il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur , vous prenez donc du Tabac comme ces vilains soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma Compagnie. Vous fumerez de reste. Bon ! Vous moquez-vous ? Les Gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte , avez-vous fumé aujourd'huy ?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme après cela on soupire tendre-

ment. (*Il fait un rot.*)

COLOMBINE.

Ha fy, Monsieur le Vicomte ! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je voy n'affaifonnent pas leur douceur de Tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez-moi, la belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos Robbins ! Ont-ils le sens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dressioient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'est ce que je dis tous les jours, à deux grands Baquiers d'Avocats, qui sont sans cesse autour de moy, à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet est en amour, ce que la moutarde est à la fausse Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas pourquoy mon Pere a tant d'averfion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'est que vôtre Pere est un sot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils sont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le sou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ha ! ha ! débauchez ! Ils aiment le vin , le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas des gens mieux reglez. Pour de l'argent , je crois que tant que les femmes en auront , nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy , Monsieur le Vicomte , que fait comme vous estes , vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux estre deshonoré , vous estes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement , toutes les femmes que je vois au prix de vous , c'est ma foy de la piquette contre du vin de Sylbery.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moy quand vous estes auprès d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard , cela est vray ; & je vais au sortir d'icy , à deux ou trois rendez-vous , où il faudra bien dire que vous estes une Guenon ; comme les autres. Mais à propos de Guenon . quand nous marions-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez , il ne faut pas laisser morfondre l'amour

d'un Officier, cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçai pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere estoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçai déjà bien des choses. J'ay déjà leu cinq ou six Comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprends à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay aujourd'huy quelque chose qui m'en empesche.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous estes enrhumée. Tenez , voila du Tabac en machicatoire , il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela , je ne laisserois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc autre chose ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'est que...

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'est que... Voila-t-il pas , ces vilains hommes ? Ils veulent tout sçavoir. C'est que ma voix ne paroist rien , quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme si les fontanges faisoient quelque chose à la voix ! Courage, Mignonne, je vous souffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là , là , là , Mon Dieu ! Je suis faite comme je ne sçay quoy...
(*Elle chante.*)

Janneton m'aimez-vous bien ?

Helas , quel conte !

Pourquoy ne vens aimerois-je pas ?

Mon Dieu , quel conte !

Vous qui m'avez tant fait de bien :

Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux estre un fripon , si cela n'est divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goutte. Mais de quel Opera est cet air là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho , point , point , il faut que ce soit des derniers:Car voila le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez , je sçai la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois, Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant brusquement.*

Monsieur , ne sortez pas. Il y a là-bas deux Sergens , & environ douze Archers,

qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison ? *hoime* ! Voila mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des Pouffe-culs de part tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de votre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veuz l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum , Regina , jubes renovare dolorem

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte , vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc , qu'estant obligé de partir pour l'Allemagne , & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet : Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputez argent comptant ; j'en fis un que je signay.

La Harpe : C'est le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet-là on me donna deux cent pistoles. Je partis. Presentement, voyez je vous prie le peu de bonne foy qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là ?

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais son nom y est, une fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : Car pafsambleu je sçay bien que je ne le payeray pas moy ?

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, je n'ay point d'argent : mais voila deux brillants avec lesquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame ! ne vous ay-je pas dit que je faisois littiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voila encore une montre qui est assez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous mocquez. Cela est-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite

boîte à mouches , & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais , mais , Mademoiselle , vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah , charmante Princesse que vous sçavez me prendre par mon foible , & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux ! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappelant.*

Tenez , tenez , Monsieur le Vicomte , voila encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais , Mademoiselle , ces breloques là valent-elles bien deux cent pistoles : Voila un diamant qui me paroist bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre ; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louïs , vous me tiendrez , s'il vous plaist, compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte , vous m'épouserez au moins ?

ARLEQUIN.

Allez, allez , parmi nous autres Vicomtes , la parole fait le jeu. Adieu Charmante. (*Il la prend sous le menton*) Ah mor-

bleu , que voila des yeux chargez à cartouche ! Et que voila de bonnes fortunes ! *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la maniere que je l'aime, je ne sçay pas ce que je ne lui donnerois point.



SCENE

DE LA TIRADE.

ARLEQUIN , COLOMBINE
en Avocat.

ARLEQUIN.

AYant appris, Monsieur, que vous estes un homme sçavant & de bon conseil. je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu. La discretion dans le parler a toujourns esté louïée au contraire. On a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoy j'aime la brieveté ; & je m'applique uniquement à estre concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-toft fait.

COLOMBINE.

Et qui ne sçait que le trop parler vient du defaut de jugement ? Que le defaut de jugement vient du manque de raison ? Et que le manque de raison est le caractere de la beste ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne sçait que *volat irrevocabile bellum* ? Qu'on ne se repent jamais de se taire, & qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé ? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour sentir ; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler.

ARLEQUIN.

Je dis donc

COLOMBINE.

Pythagore faisoit observer le silence à ses disciples pendant sept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coûtume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, est semblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela est beau.

COLOMBINE.

Bias. Qu'un grand parleur n'estoit autre chose qu'une Forteresse sans murailles, une Ville sans porte, & un Vaisseau sans gouvernail?

ARLEQUIN.

Vous sçavez donc

COLOMBINE.

Anaxagore, qu'une beste feroce échapée estoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Mon sieur

COLOMBINE.

Isocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choses à faire: Ecouter, & se taire.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc ?

COLOMBINE.

Tous vos grands discours sont inutiles :
Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je sçais bien que l'usage de la parole a esté donnée à l'homme pour expliquer ses pensées.

ARLEQUIN.

De grace

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres , suivant les regles de la Grammaire ; faire accorder l'adjectif avec le substantif , le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit , Monsieur , du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous défend pas de mettre en usage les figures de la Rhetorique : *Nam, quid est Rhetorica ?* Selon Socrate , c'est l'art de persuader. Selon Agathon , celui de tromper : selon Gorgias , l'usage du discours : selon Chrisippe la clef des cœurs : selon Cleanthe , la science des sciences : selon Vataderius, le boulevard de la verité : selon Aristote le bouclier de l'Orateur : selon Ciceron l'art de bien dire ; & selon moy , l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va , si je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis , expliquez-moy le sujet dont il s'agit : mais sur tout d'un stile vif , ferré , concis, pressé , laconique : Car vous sçavez que la vie de l'homme est courte , *ars longa,*

vita brevis. Le temps est cher. On en perd tant à boire , à manger , à dormir , à s'habiller , à danser , à rire , à chanter ; & l'on ne songe pas que la santé revient après la maladie , le Printemps après l'hiver , la paix après la guerre , le beau temps après la pluye : mais que le temps passé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc sçavoir. . . .

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez sçavoir. *Omnibus hominibus scire à natura insitum est,* dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir sçavoir est une chose ; & sçavoir en est une autre. C'est ce qui fait que du sçavoir au non sçavoir , il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Beste , le Ciel & la Terre , le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le voleur , le Procureur & l'Assassin , le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en suis persuadé. Mais. . . .

COLOMBINE.

Or voulez-vous sçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Beste ? C'est que l'un se conduit par la raison , & l'autre par l'instinct. Entre le Ciel & la Terre ? C'est que l'un est sur nôtre teste , & l'autre sous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme ? C'est que l'un paye ses det-

tes , & l'autre se mocque de ses creanciers. Entre le Marchand & le Voleur ? C'est que l'un vole dans les villes , & l'autre dans les bois. Entre le Procureur & l'Assassin ? C'est que l'un enleve les biens, l'autre la vie. Entre le Medecin & le Bourreau ? C'est que l'un assassine peu à peu les malades , & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Je voudrois donc sçavoir

COLOMBINE.

Quoy ? La Philosophie , ou la Rhetorique ? La Theorie, ou la Pratique ? La Geometrie , ou l'Astrologie ? la Pharmacie ou la Medecine ? La Sphere, ou la Geographie ? La Cosmographie, ou la Topographie ?

ARLEQUIN.

Non , je ne veux rien de tout cela

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences ? Des huit parties de l'oraison ? Des trois puissances de l'ame : la memoire , l'entendement & la volonte ? De l'influence des Planettes, Jupiter, Mars, Mercure , &c. De la qualite des Etoiles , majeures , fixes , ou errantes. Des Cometes crinees, tombantes, & volantes ? De la disparite des temperamens, phlegmatiques, sanguins & melancoliques ? Des mouve-

mens du cœur , fistoliques & diastoliques ?

ARLEQUIN.

Hé , Monsieur , je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Est-ce de l'Histoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray-je par le Deluge , le Jugement de Paris , les malheurs de Pirame & Thisbée , l'incendie de Troye , les erreurs d'Ulysse , le passage d'Ænée , le sac de Carthage , la mort de Tarquin , les triomphes de Scipion , la conjuration de Catilina , le pas des Thermopiles , la bataille de Marathon.

(*Arlequin dit non à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non , non , cent fois non , de par tous les diables non. Je voudrois sçavoir seulement , si je dois épouser une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je parle ? vous ne touffez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc sçavoir si vous devez épouser une brune , ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur. Ah ! vous y voila à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous dise cela par les regles d'Astronomie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Physionomie, Chimie, Astrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koscinomancie, Chiromancie, Nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en soucie pas pourveu

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fut par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, speculation, superstition, interpretation, conjuration, pronostication, évocation ?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monsieur, cela m'est indifferent, pourveu que . . .

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me serviray des connoissances de la Rhetorique, Logique, Physique, Metaphysique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Musique, Dialectique, Etique, Mathematique, Teraprectique.

ARLEQUIN.

Ha ! j'en mourray !

COLOMBINE.

Puisque donc toutes les sciences cy-dessus sont des terres inconnuës pour vous je vous diray que nos Auteurs ont parlé différemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes ; & les autres pour les brunes. La différence du poil fait aussi la différence de l'inclination. La blonde est tendre , languissante , & amoureuse : La brune est vive , gaillarde , & fringante. La blonde pourra bien outrager vôtre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un sçavant Poëte de l'antiquité dit :

Alba Lignstra cadunt : Vaccinia Ngra leguntur.

Un autre non moins celebre , s'écrie :

Hic niger est : ore hunc tu Romane , caneto.

Ainsi , vous voyez bien que c'est une matiere bien delicate : *Undique ambages* ; & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je sois consommé dans toutes sortes de sciences , ne croyez pas que je veüille que mon sentiment prévale. Je ne m'arreste point *moralicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la beste ; & je ne voudrois pas que . . .

(Pendant cette Tirade , Arlequin parle aussi , luy met la main sur la bouche , & luy enfonce son mouchoir. Colombine s'en va.)

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus ! Quel babillard !
Je gage que si on examinait cet homme là,
on trouveroit que c'est une femme.



S C E N E

DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux* ,
BROCANTIN, COLOMBINE,
PIERROT, ISABELLE,

ARLEQUIN.

C'E n'est pas sans raison, que nos anciens
modernes ont dit ingénieusement, que
le mariage estoit d'une tres-grande ressour-
ce pour de certaines gens ; & que les Ai-
grettes dont quelques femmes galantes fai-
soient present à leurs maris estoient sem-
blables aux dents qui font du mal , quand
elles percent , & nourrissent quand elles
sont venuës. Cela presupposé , voyons un
peu le tendron qui est destiné pour mes
plaisirs. Car vous ne voudriez pas me fai-
re acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Où , avec moy , Monsieur , point de
surprise.

surprise. Voila mes deux filles : Vous n'avez qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy , Beau-pere , je veux Brocantiner avec vous ; & de peur de mal choisir , je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers Colombine.*) Pour vous petite blonde d'Egypte , levez le nez , regardez-moy fixement , marchez , trottez. Beau-pere , n'y a t'il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Ho , Monsieur , je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme une teste.

ARLEQUIN.

Diab!e ! méchant mal ! Les filles sont terriblement sujettes à ces maux-là. Seriez-vous bien aisé d'estre ma femme ?

COLOMBINE.

Moy , votre femme ? Bon , bon ! Vous vous mocquez. Est-ce que je suis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malpeste ! Vous l'estes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance , que si je suis jamais mariée avec vous , je ne vous in-

commoderay point de toute la nuit : Car je suis la meilleure coucheuse du monde : je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe : Ecoutez bien cecy. (*Il touffe.*)

Primo.

Celle qui m'engage sa foy,
Sera, si cela se peut, sage.
Elle doit se faire une loy
De demeurer dans son ménage,
Et de n'en sortir qu'avec moy,
En dépit du contraire usage.

Quand je vois revenir des femmes sans maris.
J'entens celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gâte ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un Cheval de loüage,
Lors qu'on le ramene au logis.
G'est un grand hazard s'il ne cloche:
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup seur quelque fer qui loche.

Secundo.

Dans ma maison il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniste, Chanteur, ou suppost de Musique.
Item, point de Maître à danser.
Ce sont Courtiers d'amour dont il faut se passer,

Ces gens-là se font trop de feste;
Et quelque soin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds
Mais le mary plus mal la teste.

COLOMBINE.

Point de Maîtres à danser ? Et quels
mals font-ils aux maris ? Ils ne les touchent
jamais. Je renoncerois plutôt au mariage.
J'aime le mien presque autant qu'un mary.

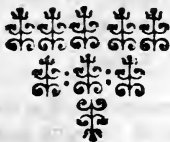
ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là
ne montrent pas toujours la Courante & le
Menuet.

Tertio, & ultimo.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'enjeigne d'un Agnès:
C'est une méchante Chenille.

Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais,
On a beau les mirer de près:
Dés qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Pomlets.





LE TROISIÈME ACTE
DE LA COMEDIE
DES CHINOIS,

Intitulé

LA BAGUETTE
DE VULCAIN.

*Le Theatre represente une Grotte obscure ,
désignée par un Geant d'une énorme gran-
deur , couchée à l'entrée de la Caverne.*

S C E N E I.

ARLEQUIN ROGER venant au son
des Trompettes & des Tambours.

ENfin Roger , voicy le jour où tu dois
donner des marques de ta valeur , &
délivrer Bradamante de l'enchantement
qui la possède depuis deux cent ans.

O Amour , petit Dieu felon ,
 Toy qui fais flamber ton brandon
 Dans le trefond de ma poitrine,
 Corrobore mon cœur craintif ,
 Par un Julep confortatif ;
 Car l'hydeux aspect de la mine
 De ce Geant rebarbatif ,
 Fait ja sur moy pauvre chetif ,
 Les effets d'une Medecine.

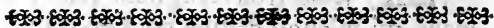


Toy , Glouton , Ribaud , Sarrazin,
 Qui par ton dol & mal engin ,
 Retiens ma gente Tourterelle ,
 Dis-moy , si tes bras pourfendans
 Ont bien pû garder si long-temps
 L'honneur de cette Jouvencelle ?
 Helas dans nos jours vergliffans ,
 Pour conserver une Pucelle
 Jusqu'à l'âge de quatorze ans ,
 Combien faudroit-il de Geans !

Mais il est temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il est endormy.

Roger conduit le Geant au bruit des Trompettes & des Tambours , luy coupe la teste & les membres. Et lors qu'il croit le Geant entierement défait , les membres & la teste viennent se rejoindre au corps , & font une autre attitude , qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant disparoist , & Roger touche la caverne de sa Bagnette , qui

se change en un jardin agreable, dans lequel on voit quantite de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un lit de fleurs.



S C E N E I I.

ROGER, BRADAMANTE *endormie*

ROGER.

Allons, allons, debout? Depuis deux cens ans de sommeil, n'estes-vous pas lassé de dormir? On ne sçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se reveillant.*

Où suis-je?

ROGER.

Je vous demaude pardon, la belle, si je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-estre vous auriez esté bien-aise de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir! & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je n'ay

veu le jour ?

ROGER.

Affurement.

BRADAMANTE.

Helas , je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'estoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! Pour des Amans , vous n'en manquerez pas : Mais pour des Epouseux , *Rara avis in terris.* Vous estiez donc fille quand vous vous estes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment ouy.

ROGER.

Et l'estes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Affurement.

ROGER.

La chose est problematique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi si tranquillement. Mais dites-moy , je vous prie , comment faisoit-on l'amour de votre temps ,

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy disoit son Amant, & l'Amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on estoit amoureux , plus on estoit aimé : Plus on estoit aimé , plus on estoit fidelle, & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

R O G E R.

Oh, que ce n'est plus le temps ! Quand on veut se marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aulne de drap : Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve souvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mary vivoit-il avec sa femme ?

B R A D A M A N T E.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaisirs, tout devenoit commun, si tost qu'on c'étoit donné la foy.

R O G E R.

Oh ! que ce n'est plus le temps ? Premièrement dans ce Siecle cy, il n'y a plus de foy à donner ; & la Communauté ne subsiste que dans les articles du contract. Un mary n'a rien de commun avec sa femme, que le nom & la qualité. Il a sa table seule, son carosse seul, sa chambre seule ; il n'y a que son lit, que bien souvent il n'a pas tout seul. Mais de votre tems avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume ? Plaidoit-on vigoureusement ? Qui est-ce qui rendoit la Justice ?

B R A D A M A N T E.

C'étoit d'anciens & venerables Magistrats qui passoit la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps ! La plus grande partie de nos Juges passent presentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audiance.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur Métier ?

ROGER.

Cela n'empesche pas qu'ils ne sçachent les procedures comme des Cefars, sur tout en amour, & les Arrests qu'ils rendent auprès des Dames, sont l'esté par défaut contre les Officiers, & l'hyver contradictoires avec les Financiers. De votre temps avoit-on des Comedies ?

BRADAMANTE.

Les plus divertissantes du monde. El'es estoient agreablement meslées de dans & de symphonie.

ROGER.

Oh ! que ce n'est plus le temps ! Tout cela est retranché ; & nos Theatres seroient terriblement lugubres, si Messieurs du Parterre ne prenoient soin quelquefois de les éguayer avec leur symphonie.

BRADAMANTE.

Mais après avoir satisfait à toutes vos questions, ne puis-je sçavoir, brave Champion, à qui je suis redevable de ma délivrance ?

ROGER.

A moy , qui suis la fleur de la Chevalerie , le redresseur des Torts , & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puissance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA
BARBARA, CELARENT, DARIU,
FERIO, BARALIPTON.

Roger en disant ces mots , touche de sa Baguette toutes les figures enchantées de la suite de Bradamante , qui s'animent au bruit des Violons.

S C E N E III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

Que je suis malheureuse ! Je vois tout le monde en joye : mais pour moy je ne sçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc la belle larmoyeuse ?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mary hy ! Quand je fus enchantée hée ! Et je ne le trouve plus, hus hus ?

ROGER.

Quoi, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique ; vous ne trouverez guere de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

▲ Monsieur le Sorcier, vous qui estes si habile-homme, ne pourriez-vous point me faire trouver mon cher Epoux.

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les tresors les plus cachez. C'est avec cette Baguette, que je suis les Meurtriets à la piste par mer & par terre ; & c'est enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Est-il possible ? Je croy que sans moi vous n'aurez guere de pratiques, car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisément ; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espee. Parlez-moy franchement, avez-vous toujors esté bien fidelle au vôtre.

MELISSE.

Si j'ay esté fidelle ? J'aurois dévisagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me

regarder seulement entre deux yeux.

R O G E R.

Tant pis. Je ne sçaurois rien faire pour vous.

M E L I S S E.

Et pourquoy ?

R O G E R.

C'est que ma Baguette est un present qui m'a esté fait par Vulcain : elle n'a point de vertu sur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un mary tant soit peu vulcanisé . . . Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de trouver votre Mari.

M E L I S S E.

Et mais . . . mais . . .

R O G E R.

Allez , allez , parlez en toute assurance.

M E L I S S E.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui estoit terriblement semblant. Monsieur , est-ce assez pour la Baguette ?

R O G E R.

Ho , non , non !

M E L I S S E.

J'ay receu aussi des presens d'un Banquier , qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter son argét auprès de moi. Monsieur est-ce assez pour la Baguette ?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas ! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit aussi au logis un petit Blondin à rabat, qui...

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat estoit-il de la grande ou de la petite espee ?

MELISSE.

Mais son rabat estoit de quatre doigts plus court que celui d'un Conseiller ; & nous allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là assez de quoy faire courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville, mais malheureusement la flèche de son Carrosse rompit, & nous fûmes obligez de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh ! en voila plus qu'il n'en faut. Nous

retrouvons vôtre mary , fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette !

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette , qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent après , Pasquarel paroist. Sa femme le reconnoist : Ils s'embrassent ; & après un feu Italien , Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger , se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit :

Va, va , mon Mari , ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penfes : Car sans moy tu n'aurois jamais esté retrouvé.

R O G E R.

Cela est vray , sans la flèche rompuë , vous estiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela , & dit qu'il veut assurément estre éclaircy.

R O G E R à Pasquarel.

Puisque vous voulez estre éclaircy, voila le Druyde qui est l'Oracle de ce pays-icy , qui va vous éclaircir.

LE DRUYDE chante.

Une femme est encore trop sage ,
Lors qu'après avoir fait naufrage ,
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux ;
Mais un Mari qui connoit son dommage ,
Doit filer doux ,
De peur d'apprendre au voisinage ,
Qu'il a raison d'estre jaloux.

ROGER *chante sur l'Air,*
 REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le voisin cause :
 Son mal est trop égal au tien.
 Quand on le sçait c'est peu de chose ;
 Quand on l'ignore ce n'est rien.

SCENE IV.

ROGER, FLORIDAN.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
 Rendez aussi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites-moy vôtre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'estre enchanté, cette jeune Bergere,
 Entre plusieurs Amants me choisit pour Epoux.

Ce nom qui vous paroît si doux,
 Ne peut encor me satisfaire :

Et je sçay que pour l'ordinaire,
 L'Amât que l'on distingue avec de si beaux nœuds,
 N'est pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entends: du moins je vous devine.
 Ou je me trompe, ou vous avez la mine
 D'estre le fils d'un Fermier bien renté,
 Dont le riche merite a si fort éclaté

Aux yeux d'une avare Maîtresse,
 Qu'elle a refusé la tendresse

De vos Rivaux ?

La Baguette
FLORIDAN.

Mon père estoit Rentier :
Mais je n'ay point traité l'Amour en Financier;
Et j'ay gagné son cœur a force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste , on vous le laisse.
Puisque par un contrat vous l'avez acheté
Il est a vous : j'entens pour la propriété ;

Car l'Usufruit c'est autre chose :

Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet Usufruit est encore de mon lot
Pour le ceder il faudroit estre un sot.

ROGER.

Un sot d'accord

FLORIDAN.

Oh ! point de raillerie.

Une femme n'est pas comme une metairie
J'en veux estre le Maire , & non pas le Fermier.

Et par la sangbleu le premier. . .

ROGER.

Oh ! tout beau. Respect au Druyde

Je ne fais qu'opiner : mais c'est luy qui decide.

LE DRUYDE *chante.*

Ne craignez rien , l'Hymen est vôtre azile.

Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.

De vôtre Iris la garde est inutile.

Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air.* O LE BON VIN

TU AS ENDORMY, &c.

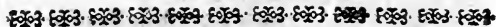
O le bon temps,

Où l'Hymen servoit d'azile :

Mais pour à present

Toure loure loure loure ,

Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'Amant.



S C E N E V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

R O G E R.

A Qui donc, s'il vous plaist,
En veut ce grand benef?

Z E R B I N.

Je venons... pour... tenez... j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.

Je croy que je n'avois pas l'âge,
Et c'est la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop tost en mariage.

R O G È R.

Quel âge avez-vous, bonnes gens?

Z E R B I N.

Je n'ay gueres que quarante ans.

R O G È R.

Les pauvres petits sont tout jeunes :

G A B R I N E.

Pour moy, j'auray trente ans, vienne les
preunes.

R O G E R.

A trente ans porter fruit : Oh ! cela ne se peut.

Cependant si votre Epoux veut,

Je pourrois vous donner une dispense d'âge.

Et depuis quand, la Belle, estes-vous en ménage?

G A B R I N E.

Je ne sçay pas compter le temps par l'Almana:

Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-la,

Ma Vache a fait deux viaux.

R O G È R.

C'est qu'elle estoit en âge.

Mais qui peut donc causer votre sterilité ?

N'avez-vous pas tous deux..... depuis le mariage,
 Sous le mesme toit habité ?

Z E R B I N.

Oh que si. Car un jour Mathurine
 Nous enfermit dans la cuisine :
 Et quand je fusmes-là tous deux ,
 Je demeurismes si honteux.....

R O G E R.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse !

G A B R I N E.

Moy , pour ne le point voir , je fis une finesse.
 Je me fermis les yeux avec mes cinq doigts.

Z E R B I N.

Moy je n'en fis pas à deux fois.
 Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée ;
 Et j'y fus sans groüiller toute l'aprèsdinée.

R O G E R.

Et depuis ce temps-là.....

Z E R B I N.

Je nous fuyons , faut voir.

R O G E R.

Et malgré tout cela ,
 Vous ne sçauriez avoir lignée ?
 Je vois bien du malheur à vôtre destinée.

Car je connois bien des Epoux ,
 Qui prennent à se fuir autant de soin que vous ,
 Et qui malgré leur mesintelligence,
 Ont des enfans en abondance.

Z E R B I N.

Que ces Peres-là sont heureux !
 Helas ! que ne suis-je comme eux !

R O G E R.

Leurs Femmes sont bien plus heureuses.

GABRINE.

Qu'elles doivent estre joyeuses,
 D'avoir tant de petits marmots ?
 Qui ne coûtent rien à leur Pere !
 Apprenez-moy comme il faut faire ?

ROGER.

Le Druyde à l'instant vous en dira deux mots.

LE DRUYDE *chante.*

A I R.

Je ne veux point troubler vôtre indolence,
 Ny vous montrer un chemin trop battu.
 Pour estre sage une heureuse ignorance,
 Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
 La femme estoit sans science :
 Mais pour à present,
 Toure , loure , loure , loure ,
 La fille sçait tout avant quatorze ans.

Toutes les personnes qui ont esté desenchantées par la vertu de Roger , témoignent leur allegresse par leurs danses & leurs chansons.



LE DRUYDE.

La verte Jeunesse
 Qui tourne à tout vent ,
 Doit jouir sans cesse
 Du plaisir présent.
 Mais la jouissance
 D'un Vieillard cassé ,
 C'est la souvenance
 Du bon temps passé.

LE CHOEUR *chante.*

C'est la souvenance
 Du bon temps passé.

GABRINE.

Dans notre Village ,
 Grace à nos parens ,
 Toute fille est sage
 Jusqu'à cinquante ans.
 Car c'est estre sage
 D'avoir des Amans.
 Suivons donc l'usage
 De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'usage
 De ce bon vieux temps.

BRANDIMART.

Que cent ans d'absence
 Echauffe un mary ?

Mais cette apparence
M'a bien refroidy.

Pour garder mon ame
D'un soin inutile ;

J'ay trouvé ma femme :

Quelqu'un la veut-il.

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme :

Quelqu'un la veut-il ?

MELISSE.

Malgré l'apparence

Qui frappe tes yeux ,

Dors en assurance ,

Tu seras heureux.

Rallume ta flame ,

Je jure ma foy ,

Qu'il n'est point de femme

Plus sage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée

Prend jeune Catin ,

A la destinée

D'un Marchand de vin.

Vainement il tente

De garder son muid.

Vin nouveau s'évente :

Vin gardé s'aigrit.

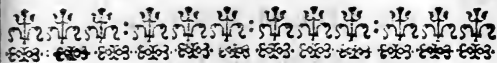
BRADAMANTE.

Toy qui peut tout faire
Par enchantement ;
Reprens ta lumiere ,
Ourens-moy mon Amant.
Fait quelque plaisir :
Mais pour rester fille ,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faitte comme toy.
Quel plaisir fillette ,
D'estre ton mary ,
Si de la Baguette
On estoit guaranty !





L' A U G M E N T A T I O N

D E L A B A G U E T T E .

ARLEQUIN *en habit de Roger,*
au Parterre.

TAndis que nos Musiciens prendront
haleine, il ne vous déplaira pas, Mes-
sieurs, que je vous fasse un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de son métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.

Un voisin curieux en voulut un facon.
Les voisins du voisin le trouverent si bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.

Mon scelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer son tonneau,
Le remplissoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ny grand ny petit,
Qui n'en voulut boire chopine.
Mon matois faisoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit ;
Esperant par ce stratagème
S'engraisser pendant le Carême.

Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa ;
 Et le nouveau du tonneau s'empara :
 Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
 Personne n'en voulut plus boire.

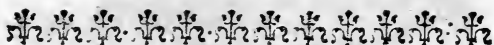
A l'application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
 Ce fripon de Cabaretier ,
 Qui depuis trois mois à notre aise ,
 Faisant valoir nôtre métier ,
 Allongons nôtre Comedie,
 Et qui mêlons dans le tonneau
 Quelques pintes de vin nouveau
 Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
 Le Parterre qui seul regle nôtre destin,
 Est ce fin Gourmet de voisin,
 Qui nous attire l'abondance :
 Mais aussi par reconnoissance,
 Pour quinze sols nous luy donnons
 Pareil vin qu'au Thearre un écu nous vendons.
 Nous vous allons donner encor quelques Bou-
 teilles
 De ce Rapé par les oreilles.
 Messieurs, nous serons trop heureux
 Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

D I X I.



SCENE



S C E N E I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuse de Loges ? Depuis trois mois, on ne sçauroit trouver à se placer dans cet Hostel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voilà une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promises. Mais elle me paroist bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monsieur. Jouez-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouïons ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Messieurs, que nous la jouïons encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez votre mari ? Est-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moy un mari ! Moi chercher un mari ! Est-ce que j'ay l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'estes qu'une femme à Galant.

BELISE.

Un bel esprit comme moi, me soupçonner de degenerer jusqu'aux estres materiels ! Apprenez, mon ami, que j'ai épousé l'antique ; & que je n'auray jamais d'autre mary, que Juvenal, Horace, Virgile, & sur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épousailles ! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-là pour moi. Je passe les jours avec les Livres ; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.

On ne dispute pas des goûts : mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans vôtre Comedie, vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit-il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des modernes, qui partage à present tous nos beaux Esprits ? Quel parti

prenez-vous dans cette dispute-là , vous autres Comédiens ?

R O G E R.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-mesme. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiront pas un verre d'eau ; & ce sont les modernes , comme vous voyez, qui font bouillir nostre marmite.

B E L I S E.

Si je sçavois que vous parlassiez serieusement , & que vous prissiez le parti des modernes...

R O G E R.

Et que feriez-vous ?

B E L I S E.

Ce que je ferois ? Je troubleroïis vos spectacles : Je loüeroïis des gens pour siffler ; & je vous empêcheroïis de parler François, jusqu'à ce que Pasquarel eust esté receu pour son beau langage à l'Academie.

R O G E R.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interets de l'Antiquité.

B E L I S E.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne sçavez pas que je suis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres ?

R O G E R.

Je ne croyois pas que cette Nation-là fust belliqueuse ?

B E L I S E.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat , trois de nos chefs furent blesez à mort d'un seul coup d'Epigramme.

R O G E R.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche , il en demeurera bien sur le carreau. Les Invalides ne suffiront pas pour les blesez : Il en faudra mener quelques-uns aux Petites Maisons.

B E L I S E.

Je soutiendray les Anciens envers & contre tous.

R O G E R.

J'ay à vous dire qu'il est inutile de vous tant échauffer. Cette guerre-là est terminée.

B E L I S E.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'Academie, sans me consulter.

R O G E R.

Je ne sçai pas si cela se peut : mais je sçai bien que voila l'Arrest que je porte dans ma poche. Lisez.

B E L I S E.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours passez en bonne compagnie,
 Trois Heros de l'Academie,
 S'échauffoient sur le differend
 Qui tient tout Paris en suspend.
 Des modernes Auteurs, l'un prenoit la défense:
 L'autre des Anciens soutenoit les raisons.
 Le plus sçavant des trois prit en main la balance:
 Et moy, dit-il, je tiens pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arreste pas à cette decision-
 là.

ROGER.

Voila le Druide qui est un Antique, qui
 vous en donnera un autre.

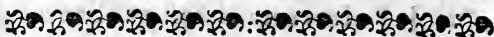
LE DRUIDE chante.

A I R.

En vain une fille à vôtre âge,
 Donne son suffrage
 Pour l'antiquité;
 Son esprit a beau faire,
 Son cœur plus sincere,
 Decide pour la nouveauté.

ROGER, sur l'Air, REVEILLEZ-
 VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
 En bon François, sont des Nigaux.
 Il vous faut un mari, la fille:
 Mais un mari de chair & d'os.



SCENE II.

ROGER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH, Monsieur l'Enchanteur ! J'ay recours à vôtre forcellerie.

ROGER.

Voila un jeune tendron , qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je messerois volontiers ma Magie noire avec sa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ? J'aimerois micux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir seulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas ! une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh : Je l'en avertiray si tost qu'elle sera éveillée.

ROGER.

Cela est dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on estoit de son temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous sçai bon gré, à votre âge, d'aimer la reforme.

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à sa fantaisie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va jusqu'au menton ; & vous sçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'est que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle sur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragouft ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'est à peu près la mesme chose à present : excepté que le fruit que mangent les

Dames, est un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de se rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la rue des Barres. Pour leur laitage, c'est ordinairement du vin de Champagne, comme il fort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fy donc ! Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma Cousine m'a appris à boire du Ratafia.

ROGER.

Vous avez là une jolie Cousine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je suis contre elle, si je l'endormois une fois, elle courroit risque de ne s'éveiller de sa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire pour l'empescher de gronder ?

ROGER.

Voila le Druidé, qui est un homme expert dans ces cas-là, qui vous va satisfaire.

LE DRUIDE *chante.**A I R.*

Mere qui gronde,
 Qui tempête & qui fronde,
 Fait son employ dans le monde,
 Quand elle est sur son retour.
 Fille qui la laisse dire,
 Et qui n'en fait que rite,
 Fait sa charge à son tour.

ROGER, *sur l'air*, DE LANTURLU

Quand Mere sauvage
 Dit dans ses Leçons,
 Que Fille à vôtre âge
 Doit fuir les garçons ;
 Vous devez répondre :
 C'est ce que j'ay retoulu,
 Lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

BOn jour, Monsieur. Quand je vous
 vois,

Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déjà vû quelquefois ?

La Baguette
NIGAUDIN.

Par ma foy, je ne sçay qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier discours....
Mais vous m'interrompez toujourns.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort : La Harangue est
jolie.

NIGAUDIN.

Vous sçavez donc, Monsieur, qu'on a fa fa-
raïsie.

Tantost on est garçon, tantost on ne l'est plus.

Il n'est rien tel que les Cocus :

Car ils le sont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutost à Monsieur que voila.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort
laide.*

Vous voyez bien cette Poulette-là ?

C'est ma femme, quoy qu'on en dise,

Sçavez-vous pourquoy je l'ay prise.

ROGER.

Pour son bien ? ses parens ?

NIGAUDIN.

Non, c'est pour sa beauté.

ROGER.

Que diable s'en seroit douté ?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle

Qui me fait bouillir la cervelle.

Je croyois qu'au bout de neuf mois,

Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t'elle fait attendre ?

Un an ?

NIGAUDIN.

Oh !

ROGER.

Deux ans ?

N I G A U D I N.

Oh

R O G E R.

Dix ans ?

N I G A U D I N.

Oh ! que nenny.

Elle a mis tout au plus quatre mois & demy :

Et je crains quel que stratagême.

R O G E R.

C'est bien peu : Mais avec une femme qu'on aime.

Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois ;

Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

N I G A U D I N.

C'est pourtant le hic de l'affaire ;

Et ce qui fait que bien souvent

On n'est pas pere d'un enfant,

Quoy qu'on soit mary de sa mere.

R O G E R.

Tu n'éprouves pas seul un pareil accident :

Et si l'on comptoit bien l'absence ou la presence

De la plûpart de nos maris,

On trouveroit que dans Paris

Il seroit peu d'Enfans, dont la naissance

Ne vint ou trop tôt outrop tard ;

A moins que l'on ne fist un Almanach bâtard.

N I G A U D I N.

Vous ne croyez donc pas, que la progeniture

Soit tout à fait de ma manufacture ?

R O G E R.

Il faut toujours s'en faire honneur :

Et peut-être en es-tu l'auteur.

Il est des Enfans vifs qui cherchent la lumiere

Presqu'aussi-tôt qu'ils sont conçûs ;

Et les femmes d'esprit sur pareille matière,

Font aisément des Impromptus.

N I G A U D I N.

Cet Enfant est venu, tout franc, trop à la hâte :

Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ay déjà dit :

Quatre mois & demy.

ROGER.

Quel diable est ce qu'il me lanterne ?

Ton Enfant est produit à terme.

A quoy bon tant faire de bruit ?

Quatre mois & demy de jour, autant de nuit;

A neuf mois le total se monte.

Hé bien, n'est ce pas là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.

Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.

Viens ma Pouponne,

Viens ma Bouchonne,

Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un
petit couplet de Chançon.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoïn qu'on vous console,
Elle à tout l'air d'une femme d'honneur.

J'en jurerois presque sur sa parole;

Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER.

Au temps passé

On n'achetoit que les belles;

Mais tout a changé,

Toure loure, loure, loure,

Il ne reste point de bête au marché.

*Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre,
se joignent, & font une nouvelle Danse,
pour remercier Roger, qui les a excitez à
seréjoir.*

*On reprend l' Air precedent ; qui est à la fin
de la Baguette.*

Le Druide reprend La Verte jennesse , &c.

B E L I S E.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceur,
Je suis destinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce temps-cy,
Il n'est point de Livre
Si froid qu'un mary.

A N G E L I Q U E.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit.
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre ses exemples,
Et non pas ses leçons.





SCENES

FRANCOISES.

3

DES AVANTURES DES CHAMPS ELISEES.

SCENE

D'ARNOFLE ET DE RAFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu ; de mon fond je fais mon revenu ; & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les Medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFFLE.

On ne sçauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais hélas ! dequoy cette sage précaution me sert-elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bientôt inutile , dès qu'il plaist au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire , je véquis encore trente ans par de-là.

M. RAFFLE.

Ouf ! Le vilain quiproquo , pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans , de ce que je n'ay pas esté si œconome que vous ! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t'il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter.

Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille Bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le sang roturier qui luy coule dans les veines, pour faire place à un plus pur ; de se faire par son bien & par son credit, une naissance toute neuve ; & de se voir, pour ainsi dire, le pied-d'estail d'une famille noble ? Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres ?

M. RAFFLE.

Fort bien ! chimere la noblesse. Mais que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ay laissé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point : Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans auxquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh ! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir !

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

Est-ce bien vous, mon cher Maître ?
 Hélas ! en vous perdant ma famille a
 bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes
 n'ont guere fait d'honneur à vôtre memoire,
 mon pauvre Monsieur Raffle. Deux
 jours après vôtre mort mon frere fut revo-
 qué ; & ces huit autres Commis qui fai-
 soient pension à cette grosse brune . . .
 hélas . . . cette si belle femme qui se disoit
 vôtre parente, & qui se cachoit tant de Ma-
 dame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à
 vous . . .

M. RAFFLE.

Dorellie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ?
 qui auroit crû cela d'une Compagnie, où
 l'on a toujours veu regner le desinteresse-
 ment, la concorde, & l'union ? Mais de
 ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve,
 dis-moy, soutient-elle bien par l'éclat de
 sa dépense la dignité de son rang ? Mes en-
 fans se sont-ils fait des alliances dignes de

leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baïsse la veüë. Tu soupire. Ah Ciel ! que leur est-il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé... mais...

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire si long-temps un secret de mon malheur ?

NOIRETTE.

Sçachez donc, puisque vous le voulez sçavoir, que vôtre fils...

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils ? Que luy est-il arrivé. Parles. Auroit-il esté tué à l'Armée ? Pourveu qu'il soit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé ouy, Monsieur, il a esté tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis-tu vray ? Je n'avois que celuy-là : mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de Caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voilà , certes , un beau champ de bataille !

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche !
Ah Ciel ! Et ma fille , comment a-t elle pu
supporter ce mal-heur : Car c'estoit un pro-
dige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais. . . . votre fille ne pouvant plus
rester dans une maison que la mort de son
frere remplissoit de deuil , elle s'est. . . .

M. RAFFLE.

Fait Religieuse ?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela , Monsieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc se seroit-elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non , Monsieur. Elle n'a pas tout à
fait porté son desespoir jusques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, rester dans une
si triste demeure, pour essayer si le change-
ment des lieux ne dissiperoit pas un peu ses
ennuis , elle s'est fait enlever par son Maî-
tre de danse , qui charitablement a bien
voulu courre le país avec elle.

A R N O F L E.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel !

M. R A F F L E.

Ma fille ? juste Ciel ! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir esté présente au funeste defastre de ma famille !

N O I R E T T E.

Helas la pauvre femme ! Si vous l'aviez veüe, elle vous auroit fait pitié.

M. R A F F L E.

Oh ! je n'en doute pas.

N O I R E T T E.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. R A F F L E.

La pauvre creature !

N O I R E T T E.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. R A F F L E.

Ce que c'est que l'honneur !

N O I R E T T E.

Le soir la fièvre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

M. R A F F L E.

C'est la suite des grandes douleurs.

N O I R E T T E.

Comment ? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenestres. Elle ne vou-

loit plus vivre , vous dis-je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon !

NOIRETTE.

Sur le matin , on la saigna. Elle reposa un peu ; & le jour suivant la fièvre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde après un tel affront, elle se retira enfin à sa Maison de campagne, pour y vivre en femme dégoutée de la vie en la compagnie d'un seul Valet de chambre , que le desespoir luy a fait épouser.

ARNOFLE.

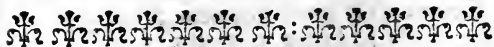
Fort bien.

M. RAFFLE:

Ma femme ? ô Ciel ! ma femme ? ô Dieux !

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit , que dés qu'on estoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du costé du monde.



S C E N E

DE NOIRETTE & ARLEQUIN.

NOIRETTE.

Que vois-je ? Je croi Dieu me pardonne, que c'est Arlequin mon mary. Mon cher Epoux, ah qu'il est doux, mon fils, de

se rejoindre après vingt mortelles années de separation!

ARLEQUIN.

Est-ce bien toy, ma chère petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, j'ay murmuré contre la longue distance que le sort barbare mettoit entre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite!

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyé ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme des monstres. Aussi je puis dire que depuis toy, il n'a pas esté en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée, ma mie ?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée : pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mary.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

NOIRETTE.

Quelque temps après toy, ton oncle le Notaire estant mort sans enfans, les nostres en heriterent de biens fort considerables : mais comme cette succession estoit un peu embrouillée....

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embroüillée ? Mon oncle ne devoit pas un fol.

NOIRETTE.

Hé... je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes ; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'estois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui estoit, ce dit-on, bon homme de Palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procez, je luy prestay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller ; & pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on preste son argent, voyez-vous, on ne sçauroit trop prendre ses seuretez.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, hélas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débrouillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infallible qu'il vous servoit bien.

Luy mort , vos affaires finies, vous restâtes
veuve !

NOIRETTE.

Ouy , bon ! je restay veuve ! Quand on
a des enfans , le moyen d'estre la maîtresse
de ses actions ! Vôtre aîné voulant prendre
le party de la guerre , de crainte qu'il
ne s'engageast mal à propos avec quelque
Capitaine, n'allay-je pas bonnement reve-
stir d'une Commission de Colonel un jeune
Academiste , à condition qu'il luy donne-
roit une Enseigne dans son Regiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voila une mere qui a bien
économé le bien de ses enfans ! Pour con-
server à l'un une Charge de Notaire, & mé-
nager à l'autre une Enseigne , elle se fait
un mary Conseiller, & l'autre Colonel !

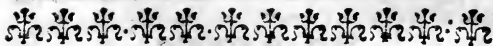
NOIRETTE.

Hé bien ! ne voila pas le grand mercy
de m'estre sacrifiée pour tes enfans ? Va, tu
ne meritois pas d'avoir une femme qui eust
pour ses enfans une complaisance si aveu-
gle.

ARLEQUIN.

A l'entendre , elle ne s'estoit presque pas
remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une
femme qui après la mort de son premier
mary regardoit les hommes comme des
monstres , eust eu assez de naturel pour ses
enfans, que de se remarier encore deux fois.

SCENE



S C E N E

DU GASCON ET DE L'ABBE'

LE CHEVALIER L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc ? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles ?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes , mon cher , tu n'as pas bien lû , ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt , ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy , Abbé , qui t'attendoit si-tost icy ! Tu avois choisi un estat qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers ? Tu estois jeune , sain , vigoureux ,

& d'un país où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBÉ.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'est pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, estoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroïssoit la plus belle & la plus brillante à la verité : mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois mesme un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, estant né Gentilhomme. Je n'osois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils estoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bien-seance ; il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire conseiller, je n'avois point d'étude, Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroist que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L'ABBÉ.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous sçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fist, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé ? Tu as esté tué ?

d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voila une mort heroïque. Estoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir ?

L' A B B E'.

Je ne t'en diray point d'autres circonstances, sinon que badinant auprès d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournay la teste : Elle m'attrapa la tempe, & je tóbay roide mort.

L E C H E V A L I E R,

Sur elle ?

L' A B B E'.

A ses pieds.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis, Abbé : c'estoit pour te blesser.

L' A B B E' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste ?

L E C H E V A L I E R.

Je croy, Dieu me pardonne, que le souvenir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez sont âpres à la vie !

L' A B B E'.

Si tu estois à ma place. . .

L E C H E V A L I E R.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais dit

moins, me consolerois - je d'estre mort dans une si belle occasion : Car afin que tu sçaches. Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L' ABBÉ.

Tais-toy avec ton Abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est à dire, que tu estois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ?

ABBÉ.

Et, mais, j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui. . . .

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je sçais bien que tu n'étois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu ? il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celui qu'on donne aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L' ABBÉ.

Toujours satyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre absence, le beau sexe comment le gouvernois-tu ? On disoit à l'Armée, que nous autres petits Maistres

de Cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hiver sur la Frontière, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne : car pour les premières places, on assure qu'elles estoient toutes prises par les fameux petits Maîtres de l'Université.

L'ABBE.

Ecoute. Ne pense pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire ? Cadidis je le dis comme je le pense. Les Abbez ce sont les Dragons noirs de la galanterie. Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE.

Le Badin !

LE CHEVALIER.

A la vérité, l'avarice des maris ne contribué pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babilolle.

L'ABBE.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est

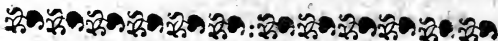
vray : mais il est de lourd entretien ; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juste prix ? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L' A B B É.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échappas pas, je te suivray partout.



S C E N E

DE FELONTE & DE DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous ? chacun a sa folie. Celle des bâtimens estoit la mienne. Ah ! je ne sçaurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faisant part d'une Pasquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre après ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu ,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure :

Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner , grosse somme s'éleve.
A force de bâtir l'édifice s'acheve.
Tout est fini , Lambris , Bas-Reliefs , Balcons ;
Quand Blaise extenué par dix ans de Lesine ,
Prests d'habiter sous ces riches plafonds,
Tombe mourant d'une fièvre arsiassine.

Quelle horreur ! se tuër pour nourrir des Maçons !
Pour moi qui n'entre point dans les raisons de
Blaise ,

Je crois qu'il eût esté logé plus à son aise ,
S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le Satyrique me paroît
homme de bon sens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-mesme , de le bi-
jarrer de mon sort ? Jamais trépas vint-il
plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet , n'en déplaise aux Parques, c'est
user de surprise ; & si elles en agissent ainsi,
on ne trouvera plus dorenavant personne
qui veuille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau , ne raillons pas. Vous me
tournez en ridicule : mais je voudrois bien
sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy.
J'ay fait bâtir une maison pour me loger
pendant ma vie : qu'y a-t'il à dire à cela ?

Z iiiij

Les Parques en ordonnent autrement : Est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir , que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moy , je vous prie , si la pensée du Satyrique ne vous conviendrait pas mieux qu'à moy ?

FELONTE.

A moy ?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t'il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage , & dont on jouit tous les jours, pour en construire une dont on ne jouira jamais ?

FELONTE.

Fort bien ! Le tombeau une chose dont on ne jouira jamais , comme si l'on n'estoit pas plus long-temps mort qu'en vie ? Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre après son trépas. Une maison , quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de Maître ; mais un superbe Mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la posterité. Par exemple , qui prendroit le soin de publier que j'ay vécu , moy qui ay veu mourir avant moy ma femme , mes enfans , & qui suis resté le dernier de ma

famille ? Qui ſçauroit , dis-je , la haute fortune que j'ay faite , ſi je n'avois dans le lieu de ma naiſſance fait graver en lettre d'or , ſur le Marbre , ſur le bronze , & ſur le Porphyre , une Epitaphe que je n'oublieray jamais ?

Toy qui regarde ce Tombeau ,
Ne penſe pas que la Sculpture ,
L'Argent , le Marbre , la Dorure ,
En ſoit l'Ouvrage le plus beau.

Ce qu'il renferme en ſoy fait toute ſa richeſſe.

C'eſtoit un Homme tout divin ,
Actif , laborieux , aſpre au gain ,

Qui ne devoit qu'à luy ſon bien & ſa nobleſſe.

Rends donc à ſa vertu l'hommage que tu dois.

Il a fait élever le Tombeau que tu vois.

C'eſt luy qui par ſes ſoins , qui par ſon ſçavoir faire

Par ſes profits ſecrets , & ſon eſprit adroit ,

S'eſt fait le Seigneur de la Terre

Qu'en ſon jeune âge il labouroit.

Hé bien , que dites-vous ? Puis-je craindre après cela que mon nom reſte enſevelé dans l'oubly ?

D O R A N T E.

Tout cela eſt le plus beau du monde : mais moy , nonnoſtant ce bel Epitaphe , ſi j'avois à retourner au jour , ce ſeroit encore une maiſon que je ferois bâtir , & non pas un tombeau.

F E L O N T E.

Ahy ! ahy ! ahy ! quel enteſtement ! quel enteſtement !

MATHURIN *entre en chantant.*

La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre-là n'a pas la mine d'avoir esté la dupe d'un bâtiment. Ah y ! ah y ! ah y !

DORANTE.

Que j'envie son fort ! l'heureux estat ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé , c'est Mathurine , une fille de ma Terre !

MATHURINE.

Hé bon jour , Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. (*à Dorante*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguene , la belle chose ! il estoit tout bâti de marbre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire , des Colonnes de porfire.

MATHURINE.

Ouy , ouy , des Colonnes pour frire. Tant y a que c'est ban dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment ? on a démoli mon tombeau ?

MATHURINE.

Oh que çà ne vous embarrasse pas. Ignarien de perdu. Stila qui a acheté votre Charge de Seigneur du Village , en a pris tous les matériaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau , juste Ciel ! qu'entens-jé Et de mon Effigie qui estoit dessus , qu'en a-t'il fait ?

MATHURINE.

Votre Figie : Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes diaux ?

FELONTE.

Ouy. L'infame , où l'a-t'il mise ?

MATHURINE.

Que çà ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah , j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la teste un grand bois de cerf , long de çà , qui vous fort tout du bau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus ! je creve !

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied ban ! il fait
appeller cela le bassin d'Acteon.

DORANTE.

Voila certes un beau monument ? Ahy !
ahy ! ahy !

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons
& leurs tombeaux ! Je croy qu'ils sont foux.
Je sions ban pu chanceux, nous. Comme
je n'avons rian laissez, je n'avons rien à
regretter. Aussi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant icy,

Dieu mercy,

Rien trouvé d'étrange.

J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.

Je n'avons point frelaté nos appas.

Je n'avions qu'un Amant, je l'aimions sans mélage.

Le Collecteur Gros Gean, ny le Fermier Colin

Pour nous plaire

N'avions que faire

De nous bailler un demy-cein.

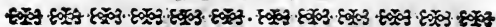
De ces femmes de Villes

Il n'en est pas ainsi,

Pour simple grand mercy,

On n'a pas leurs Coquilles.





S C E N E

DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

Leonice en ces lieux !

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte , ma chere ?

LEONICE.

Tu vois ma Petite , le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survécu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien , ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand chose : Du moins dix années de plaisirs passent bien vite , ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais estois-tu si fort en estat d'en prendre , toy que je n'ay jamais veu deux heures de suite dans une parfaite santé ?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te sois trouvée mal ? J'en ay veu ton Epoux dans les allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour que tu tombois évanouïe quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es simple, Cephise, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie !

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir ?

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'estoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelle-tu de bonne foy ? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous

estions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ? ces douleurs de côté , ces maux de teste , ces frissons , ces étourdissements ?

LEONICE.

Pures Minauderies ?

CEPHISE.

Je croy , Dieu me pardonne , qu'elle dit cela tout de bon ! Il y a donc bien du plaisir à se faire jeter de l'eau au visage , & à se faire brûler du papier sous le nez ?

LEONICE.

Plus que je ne te scaurois dire. Croismoy , Cephise , il faut qu'une Femme soit femme ; & ces petites simagrées que tu condamnes , sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais , mon Dieu , je ne veux pas qu'une femme fasse des armes , ny qu'elle jouë à la Paulme : Mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre , elle affecte une delicatesse ridicule. Qu'une femme mette des mouches , du rouge ou du blanc : Je dis plus ; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau , qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la teste jusqu'aux pieds dans des parchemins gras , & qu'elle tienne en dormant ses bras sus-

pendus à des cordons de soye , il n'y a rien à dire à cela : La nature l'a mise au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette veuë-là , luy doit estre permis. Mais que pour marquer une plus grande delicatesse, elle marche dans sa Chambre, comme si elle estoit parquerée d'orties ; qu'une bougie éteinte luy cause des vapeurs , & qu'elle reste évanouïe pendant une heure , sous ombre qu'elle se sera baissée pour amasser son gand ; c'est ce que je ne scaurois luy passer , non plus que de garder le lit quinze jours , après avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple , ma pauvre Cephise ! Dans quel monde vivois-tu pour ignorer.

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy , si j'estois homme , une femme qui geindroit toujours , ne seroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'est à dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes qui affectent d'avoir une fanté à l'épreuve de tout , qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud , tout accommode : Et en un mot , de ces insipides, quî pour ne rien sentir , trouvent tout bien fait chez elles , qui ne grondent pas une fois en un jour , & qui n'ont en leur vie chassé Servante ny Valers.

Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins! Et moy, Cephise, si j'estois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un si grossier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu? chacun a son goût. Pour moy je chéris la joye & la santé. Je le repete encore; j'aimerois beaucoup mieux si j'estois homme, que ma femme jouast du Clavessin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moy, je parle serieusement; & je soutiendray toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicatesse dans notre sexe; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, & qui donnent la pointe au merite d'une jolie personne, & qui la rendent si friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes regulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnuës au milieu mesme de la Cour; tandis qu'une petite Camuse qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderies, sera à la mode, & se rendra la passion des gens du meilleur goût.

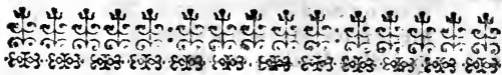
CEPHISE.

A Dieu, charmante Minaudiere, tu me

gasterois l'esprit si j'estois long-temps avec
 toy : il n'y a qu'un moment que j'y suis ;
 & il me prend déjà envie d'avoir mal à la
 tuste.

LEONICE.

Tu feras roûjours toy-mesme. Adieu,
 folle , adieu.



S C E N E

D E S J U G E M E N S

D E M O M E .

PLUTON , ORPHE'E , MOME ,
plusieurs autres.

M O M E .

Q U E l'Homme est inconstant ?
 Tel aujourd'huy , par un doux Hyménée,
 Avec Iris unit sa destinée,
 Qui le leudemain s'en repent.
 Pour penetrer , d'où vient cette disgrâce,
 Et nous mettre en estat de n'en pouvoir douter,
 Questionnons-les chacun selon leur classe.
 Ca , voyons par qui debuter.
 Est-ce par vous, Brune au tein blésme :
 Qu'est-ce ? D'où vient cette palle couleur ?
 Votre mary d'un long Garesme,
 Vous auroit-il fait sentir la rigueur ?

Chez l'Epouse Aramon va-t-il chercher fortune ?
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'employ ?
Est-on sans besogne chez soy,
Quand on est l'Epoux d'une Brune ?
Cependant il est des Maris,
Comme de certains beaux Esprits,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Vo-
lume

Sans se trouver tentez d'en lire un seul feüille.

A ce qu'on a, l'on s'accoutume.

Mettez-les dans un Cabinet,

Qui d'un Voisin, ou d'un Compere
Fasse la demeure ordinaire.

Leur tombe-t-il un Livre sous la main,

Fût-il d'un Auteur miserable

L'infortuné Bouquin,

Ils en lisent jusqu'à la Table.

Cette comparaison peut servir au besoin.

La Femme, a le bien prendre, est ce Livre ordinaire,

Que les Maris ne lisent point,

Ou du moins qu'ils ne lisent guere.

N I S O N.

Ah, juste Ciel ! qu'il s'en faut bien,

Que tous noirs chagrins soient de cette nature

C'est ce qui met mon cœur à la torture.

Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empresse-
ment.

Tout ce qu'il fait sent moins le Mary que l'Amant.

Il est joli plein de tendresse,

Amoureux sans estre jaloux :

Je l'aimerois, je le confesse,

Si d'un autre il estoit l'Epoux.

M O M E.

Vit-on jamais pareil caprice ?

Qu'est-ce à dire ? Votre Mary

Comme un Livre étranger vous lit ;

Et vous luy faites l'injustice

De ne faire que l'estimer.

N I S O N.

Est-ce ma faute à moy, si je ne puis l'aimer ?
Un Epoux fut-il fait comme les graces même ;
Son merite fut-il extrême ;

Il ne valut jamais le moindre Favory.

Fût-il tourné d'un air à donner du martyre ,
Ce n'est toujours, quoy qu'on en puisse dir
A le bien prendre qu'un mary.

M O M E.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.

Chante Orpheé. Il fait des paroles ;
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E chante sur l'air des Trembleurs.

Qu'un homme entre en mariage ,

Qu'il prenne une Fille sage ,

Qui passe en son voisinage

Pour exemple de vertu :

Fût-il rusé comme un Braque ,

Et sage comme un Pibraque ,

Un jeune fou survient : Craque :

Voilà le sage , Cocu.

M O M E.

A d'autres. Approchez, Bonhomme.
Vous faites honte à nos adolescens.

Four être du vieux temps.

Vous n'en valez pas moindre somme.

Mais revenons à nos Moutons,

Et laissons-là la parentese ,

Dites-nous , ne vous en déplaise ,

Pour plus d'une raison ,

Estes-vous Oncle , ou bien en ligne maternelle

Auriez-vous le Germain.

Sur cette gentille Pucelle,

A qui vous presentez la main !

GERONTE.

Qui ? Cette bonne lame ,

Dont les yeux paroissent si douz ?

Depuis deux ans elle est ma femme :

vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

M O M E.

Toy son Epoux : Pour un sexagenaire

Prendre Femme de quatorze ans ,

C'est à mon sens ,

Un coup bien temeraire.

Quand je voy cet air vif , cette blancheur de tein :
Que je te vois ridé , tout franc , pour toy je trem-
ble.

à , Bonhomme , croy-moy ; Ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

M O M E.

N'aurois-tu point le même sort

De certain fameux personnage ,

(Fameux par son ancienneté s'entend ,)

Car l'histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.

Cet Homme à peu près de ton âge ,

Etoit entêté de Chevaux.

Il en avoit tout des plus beaux ,

bien scellez , bien bridez , ce n'estoit que dorure.

es Voisins les montoient , & n'en rioient pas peu ,

Quand du Bonhomme la voiture

Etoit un siege auprès du feu.

GERONTE.

est vray , j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle !

Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

M O M E.

Ecoute-le. Cette Chanson nouvelle

Semble estre faite pour ce cas.

O R P H E E chante.
 Quand un Vieillard sans cervelle,
 Epris de jeune femelle,
 Veut partager avec elle,
 Ses Loïis à double carats :
 Il arrive que la Belle,
 Au jeune preste l'oreille,
 Et chez l'ami & Forelle,
 Mange avec luy ses Ducats.

M O M E à un autre.

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche,
 Qu'est-ce ? De quoy vous plaignez-vous ?
 Là, dites quel reproche
 Avez-vous à luy faire en qualité d'Époux.

O R A N T E.

Je ne me plains que de moy-même.
 Pour éviter le triste sort
 Des Maris malheureux, j'ay pris un soin extrême
 Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
 Croyant trouver dans l'innocence
 Le repos, l'amour, la douceur,
 Je prens femme dès son enfance
 Dans une famille d'honneur,
 Où par douzaine on compte les Lucreces :
 J'éleve avecque soin ce petit rejetton ;
 Et luy cache d'amour les trompeuses caresses,
 Pour ne la pas gêter par ma leçon :
 Quand d'un trait innocent que je ne puis com-
 prendre,
 Un jour elle me vint chercher,
 Et dans un moment sçut m'apprendre
 Ce que pendant dix ans j'avois sçû luy cacher.
 Après avoir un si long-temps sçû feindre
 Jugez si de mon sort, j'ay sujet de me plaindre ?

M O M E.

Pour des Maris trompez éviter le destin,
 Par une humeur prévoyante,

Choisir femme innocente,

Ce n'est pas l'action de l'Homme le plus fin.

L'Amour est un don de nature,

Où la science a peu de part.

Les animaux seuls, & sans art,

Ne vont-ils pas chercher leur nourriture ?

De l'instinct de ta femme au lieu d'estre surpris,

Je soutiens que pour satisfaire

A l'amoureux mystere,

Il faut plus de corps que d'esprit.

O R A N T E.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel ?

Si de la sotte on craint l'esprit trop hebeté,

La Sçavante nous traite-t-elle

Avecque plus d'humanite ?

M O M E.

Non. Mais la chose est differente.

Cette derniere sçait déguiser le poison.

Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante

Un petit couplet de chanson.

O R P H É E chante.

L'ignorante Ridicule,

Plus naïve que la Mule,

Vous fait prendre la pillule,

Sans en déguiser le goût.

La Sçavante dissimule,

Guerit du moindre scrupule,

Es fait que de la ferule

On ne ressent pas le coup.

M O M E à un autre.

Comme dans cette Serge elle est aneantie !

A vous la belle, au linge uni ?

Quelle simplicité ! Quel air de modestie !

De combien de vertu ce cœur paroît fourni !

A voir son austere sagesse,

Malgré cette grande jeunesse

On la prendroit pour femme du vieux temps.

Que les Epoux vivoient contens !

Toute Femme étoit sage.

Ce nom de Favory

N'étoit point encore en usage.

Chaque Femme aimoit son Mary,

Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.

C'est ainsi qu'on vivoit dans le siècle passé :

Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele ;

Le moule en est cassé.

Toy qui par un doux Hymenée,

Jouis à plaine main d'un si rare tresor,

Tout franc c'est bien à tort,

Si tu n'es pas content de cette destinée.

O R G A N.

Ouy contens ! Nuit & jour entendre quereller !

B E L O N D E.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler

Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre,

Suis-je pas Femme de vertu ?

Parle. Trouves-tu rien à rondre

Sur le discours qu'il a tenu ?

Suis-je une Coureuse, une infame ?

Tous nos enfans sont-ils pas de toy ?

Je connois & plus d'une Femme,

Qui n'en diroit pas tant que moy.

Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.

L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquette :

Encor le fut-elle à son dam :

Car on luy fit tout net habiter le Cnuvent,

Puis comme une mal-avisee,

Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée :

M O M E.

La tonsure est austere au dernier point.

B E L O N D E à Mome

Vous pouvez bien juger.

M O M E.

M O M E.

Ah ! ne m'approchez point.

Je retranche le tout de mon panegyrique.

Je ne suis point admirateur

D'une vertu diabolique.

La mal- peste, quelle fureur !

Celuy-là n'estoit point un sot, né sans étude,

Qui voulant définir la Prude,

A fait voir par bonne raison,

Que quelque bon vent qui la pousse,

Une Prude dans sa maison,

Estoit un Diable en taille-douce.

B E L O N D E.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes
feront.

M O M E.

Toujours en bouche quelques gammes

B E L O N D E.

Si l'on faisoit des Juges Femmes,

Quelquefois aurions-nous d'assez bonnes raisons.

○ R A N T E à Mome.

Voyez comme à crier on la voit toujours preste ?

M O M E.

Aussi pourquoy la prenois - tu !

○ R A N T E.

C'est la crainte d'estre Cocu,

Qui m'a fait faire une si bonne emplette,

M O M E.

Bon ! voila de nos entetez !

Ecoute bien cette maxime.

Pour estre en rime,

Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

- O R P H E' E *chante.*

Quand d'une Prude cruelle,

Tu fais ta moitié fidelle,

Comptes-tu que ta cervelle

Resiste à ces Airs grondans ?
 D'un autre tu crains la creste ;
 Mais qu'importe pour la beste,
 Quand le mal est à la teste,
 Qu'il soit dessus ou dedans ?

M E L I N D E à Gerante.

Mon cher petit Mary, que ma joye est extrême,
 Quand je te possède un moment ?

M O M E.

Oh voicy bien un autre compliment !

M E L I N D E.

Tu ne me réponds rien. Tu me parois tout blême.
 Es-tu malade ? Ah Ciel ! conservez mon Epoux,

G E R A N T E.

Laissez-moy là, retirez-vous.

M O M E.

Voilà répondre à la tendresse
 D'une assez bizarre façon.

G E R A N T E.

Si vous connoissiez ses fineses,
 Vous avoueriez bien-toist que j'ay raison.

Cette Coquette fiéffée,

Ne m'appelle jamais son Cœur ni son Amour,
 Qu'elle n'ait en pensée

De me jouer un mauvais tour.

M E L I N D E.

Comme il traite ma flamme ?

Il m'accuse, l'ingrat, d'estre fourbe & sans foy :

Cependant est-il une femme

Aussi raisonnable que moy ?

A le bien contenter je fais ma seule étude.

Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,

De m'accuser d'avoir une habitude,

Je change d'ami tous les mois.

Au reste bonne ménagere.

Je ne vous le dis qu'en secret,

Pour épargner son ordinaire ;

Je ne mange qu'au Cabarer.

Et comme il est des Hypocrites

Qui tâchent de noircir la plus chaste action ;

Je prens la nuit pour faire mes visites,

Afin de ménager sa reputation.

Je vous fais voir mon ame toute nuë.

Vous liriez dans mon Cœur tout ce que je vous
dis.

Vit-on jamais Femme à Paris

Vivre avec plus de retenuë ?

M O M E.

Tout franc vous avez tort, &, soit dit entre
nous,

Elle a de grands égards pour vous.

GERONTE.

De cette aimable Prude,

Que ne suis-je l'Epoux !

Mon sort seroit bien rude

Si je venois m'en plaindre à vous.

La Coquette, il est vray dans l'amoureux mystere,

Sçait le plaisir assaisonner :

Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,

Gaste bien le plaisir qu'elle sçait nous donner.

M O M E.

Vous avez beau pour la Severe

Vanter votre inclination,

Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire ;

Mais quant a moy, je suis pour la Chançon.

O R P H E' E chante.

La Coquette aimable,

De caresses vous accable ;

Et quoy qu'un mary traitable

Soit coiffé comme un Taureau,

N'importe : C'est la methode.

Tout Epoux s'en accommode ;

A a ij

Et quand on est à la mode,

Qu'importe, Cornes ou Chapeau ?

GERANTE à Mom.

En refusant de briser nôtre chaîne,

Trouve donc à nos maux quelque adoucissement;

Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,

Brise le nœud du moins pour un moment.

O R P H E E chante.

Si dans l'amoureux mystere,

Chacun estoit volontaire,

On s'aimeroit comme frere;

Et sans ce maudit Contrat,

Verroit-on tant de misere ?

On a beau dire & beau faire,

C'est le diable de Noce.

Qui barbouille tout cela.



PLAIDOYE
D'ARLEQUIN.

DEFENSEUR DU BEAU SEXE,
& quelques Portraits.

PORTRAITS
QUE FAIT COLOMBINE
DES FEMMES.

UNE Femme est une Protée, qui change de figure & de caractère, comme il luy plaît: Dissimulée dans ses pensées, ingénieuse dans ses passions, politique dans ses veüs, friponne dans ses discours, Coquette dans ses manieres, affectée dans ses airs, fausse dans ses vertus, interessée dans ses liberalitez, hypocrite dans ses épargnes: Toujours rusée, toujours équivoque, & toujours une contre-verité. Du plus au moins, voila comme nous sommes faites..

AUTRE.

Nos dehors sont reglez, nos airs sont gracieux, nos mines sont modestes: tout ce qui paroist est bon: Mais tournez la medaille, rien n'est plus bizarre que nôtre humeur; rien n'est plus faux que nôtre merite. Nôtre petit particulier cache des

mysteres curieux , que nos artifices envelopent. La Coquetterie est le fond de nôtre humeur : C'est par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître : Tout le reste est emprunté. Nous n'avons de bien naturel que le desir de plaire.

AUTRE.

Voulez-vous connoître une femme ? Figurez-vous un joly petit monstre, qui charme les yeux , & qui choque la raison ; qui plaist, & qui rebute, qui est Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une Linote , la langue d'un Serpent, les yeux d'un Basilic , l'humeur d'un Chat, l'adresse d'un Singe , les inclinations nocturnes d'un Hibou , le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune , enveloppez cela d'une peau bien blanche , ajoutez-y des bras, des jambes , & cetera : vous aurez une Femme toute complete.

PLAIDOYE D'ARLEQUIN,

Pour la défense des Femmes.

ARLEQUIN.

Moy qui jadis au dépens de nos belles ,
 Ay maintefois divertty tout Paris ;
 Aujourd'huy comme les Maris ,
 Je vais prendre party pour elles ,
 [*Altri tempi , altre Cure.*]
 Loin d'aspirer au foible honneur
 De faire languir par mes d'ictes Critiques.
 D'un Satyrique Auteur
 Les expressions caustiques ,

Je regarde en pitié le pauvre gente humain.

Si la sotte crainte des Cornes,
Mèr à l'Hymen de trop étroites bornes,
Ma foy, c'est fait de moy : je le vois sur la fin :

Et quel est ce dechainement, juste Ciel ?
Où en sommes-nous ? On traîne pèlle-
melle le Convent & l'Opera chez la Cor-
nu : Les Femmes souffrent patiemment cet
outrage : & un Escadron coëffé ne va pas
fondre sur la teste qui a enfanté de si mon-
strueuses calomnies.

Vers Isabelle.

Sexe charmant, au siecle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois osa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ses Ecris,
Sans essayer plus finistre aventure.

Aujourd'huy comment en use-t-on ? Les
Hommes dans un dégoût terrible pour tout
ce qui s'appelle femme, ne peuvent enten-
dre parler d'Hymen, sans des soulevemens
de cœur épouvantables. Ils sont d'un froid
inouy sur cet article ; & pour les rechauffer
on s'avise de leur ordonner quelques do-
ses d'une Apologie à la glace ! Quel reme-
de ! *Contraria contrariis curantur.*

C'est donc par pure nécessité ; tres-illu-
stre Magistrat Cavalier, que je prens au-
jourd'huy la défense de mes anciennes en-
nemies. J'ay peur que les hommes conti-
nuant à se dégoûter des femmes, l'usage de
l'Hymen ne s'abolisse. Le monde finiroit ;
l'Hostel de Bourgogne deviendroit desert ;
& il ne l'est déjà que trop.

Ainsi j'entreprends de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties ; & de leur faire voir qu'ils sont eux-même la cause de tous les défauts dont ils les accusent.

Comment, Messieurs les Hommes, osez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y est précisément que pour vous ? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire , est le ressort qui fait jouër toutes leurs Machines ? A quoy bon s'il vous plaist, cette vieille Coquette prend-elle tant de soin d'un squelet usé ? Pourquoi fait-elle rencherir le Blanc & le Vermillon ? Pourquoi la voit-on manger par compas & par mesure de peur de deranger ses dents postiches ? N'est-ce pas parce qu'elle couche en jouë quelque'un de ces jeunes Godelureaux qui jouent avec elle, & qui luy gagnent son argent.

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller, qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoute ou retranche toujours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur ; & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minauseries. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais pensé ? C'est vous, Messieurs les Dégoutés, qui répondez de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'est pour vous remer-

tre en apéritif qu'on a inventé le Ragoût des Gourgâdines, des Agaçâtes, & des Barrières.

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes, mettez-les en lieu où elles ne voyent que des personnes de leur sexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux : Une cornette au niveau de son front ; un corsét modeste & bien lassé, de bons gros souliers de marroquin, & un grand tablier de ménagere. Voilà comme estoit à sa campagne cette Belle, dont les jupes se soutiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque, qui ne peut mettre le pied dans ses mules, tant elles sont petites. Et pourquoy cela? parce qu'elle n'avoit nul interest de plaire aux Chapons de sa Bassécour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution !

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amusent à mille bagatelles; qu'elles se font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des sottises à leurs Perroquets, d'apprendre des malices à leurs Singes. Helas qu'on les interroge toutes. Combien re

pondront, Qu'un animal pour animal, un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toujours le bon; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris, qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des Perroquets? Entrons dans l'interieur des Maisons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bourru qui ne parle que par monosyllabes, qui possède le secret de dire de grosses paroles en six lettres: N'est-il pas la seule cause de ce que sa femme va chercher conversation ailleurs? Celui-cy est toujours aux trousses de sa moitié; il ne l'abandonne pas d'un pas; il est de toutes ses parties. Celui-là ne voit presque jamais la sienne: Il loge, il mange, il couche dans un appartement séparé. A peine la rencontre-t-il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope: Deux extremités également vicieuses, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il est la seule cause!

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop, aussi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépense qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes. Helas! qui ne sçait que la plupart de ces appartemens superbes, sont autant de belles prisons où l'on réduit de

jeunes femmes, d'ailleurs tres-raisonnables, à se jouer avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elles remuent au moins ces Pagodes, & font un signe de consentement: au lieu que la plupart des époux, toujours inflexibles, toujours rebarbatifs, se font une loi de ne consentir jamais.

COLOMBINE.

Il est vray qu'il est des maris bien raboteux! ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs? On se plaint que les femmes sont exactes à payer les pensions à leurs Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah sexe maudit, (*parlant au Parterre,*) que n'avez-vous de l'argent? Pourquoy estes-vous obligez d'avoir recours à elles? En un mot, que les hommes deviennent raisonnables, & les femmes le seront: Qu'ils se mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépense: Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point: Car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent après, & qu'elles suivent l'instinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voilà de foibles raisons. Prononcez, Monsieur le Juge.

ARLEQUIN *se met dans un Fauteuil, & rend cette Sentence.*

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la pos-

cession des Privileges, Franchises & Immunité de leur sexe : Leur permettons d'employer pour se faire aimer tout ce qu'elles aviseront bon estre ; à la reserve des Minauderies qui pourroient deranger quelque chose dans l'œconomie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ny dans leurs ameublemens, & qu'elles puissent mesme faire quelques avancés, si mieux n'aiment lesdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire seuls toutes les demarches.

Permettons aux riches Bourgeoises d'estre aussi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge neanmoins qu'elles en seront toujours fort distinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes soient reputées Dames & Maîtresses du sexe Masculin, & que les Hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Deffendons aux Vieilles d'aspirer aux Fleurettes des jeunes Officiers, à moins qu'elles ne soient en estat de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faisons pareilles deffenses aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils soient ; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous declaron abusif. Condammions en outre les Hommes à tous les dépens.

F I N.



